PQ 2449
.T6 P6

1867

LIBRARY OF CONGRESS

00005006284

THE LIBRARY OF CONGRESS

THE LIBRARY OF CONGRESS

# LA LÉGENDE

# DE L'ÉPINGLE

LA MAISON BLANCHE

Tardieu, Jules Romain

# POUR
# UNE ÉPINGLE

LÉGENDE

PAR

**J. T. DE SAINT-GERMAIN** = pseud.

Cherchez, et vous trouverez.

QUATORZIÈME ÉDITION

PARIS
JULES TARDIEU, ÉDITEUR
13, RUE DE TOURNON, 13

1867

Droits de traduction et de reproduction réservés.

PQ2449
.T6P6
1867

Gift
Bertram Smith
March 15, 1934

TO

M H... B....

*My dear Sir,*

*In one of those delightful reunions which I had the pleasure of enjoying at your house, you wittily related to the company assembled a very interesting anecdote.*

*I thought that many others would feel equal enjoyment in the narrative, if it were placed upon record, and I sincerely hope you will be able to trace no small portion of your lively spirit transfused in the little book which I have now the honour of dedicating to you.*

*I remain, My dear Sir,*

*Yours very faithfully*

*J. T.*

17 *February* 1856.

Quelques lecteurs de ce petit livre y ont cherché un intérêt qu'il n'a pas et ont voulu trouver dans la *Légende de l'Épingle* l'histoire d'un personnage illustre. Mais il y a peu d'analogie entre la carrière brillante d'un ministre de Louis-Philippe et la vie modeste du héros de l'*Épingle*.

Le seul point de ressemblance est peut-être : une *épingle ramassée*. Cet acte si insignifiant a paru pouvoir être emprunté à une anecdote bien connue, pour servir de point de départ à un caractère d'ordre, d'observation, d'application aux petites comme aux grandes choses. — Le reste de cette simple histoire n'est qu'une innocente fiction à laquelle ont pu se rattacher et se mêler quelques sentiments intimes et quelques anciens souvenirs.

D'ailleurs, la tradition de l'*Épingle* existe aussi au delà du Rhin, comme l'atteste un curieux article de la *Novellen Zeitung*, dont nous avons reproduit un passage. — Nous avons de plus reçu de Leipsick la communication suivante, qui confirme et précise l'assertion de la *Novellen Zeitung* : « *Vous « savez donc que l'histoire est vraie et qu'elle s'est passée à Leipsick ou à Magdebourg; le jeune homme qui a pris l'épingle se nommait M... Il est devenu « un grand et riche fabricant à ***, près de Magdebourg.* »

Et aujourd'hui la *Légende de l'Épingle*, traduite à Leipsick avec l'autorisation de l'auteur, rappelle encore aux lecteurs allemands les modestes commencements du riche négociant de ***.

J. T.

# POUR
# UNE ÉPINGLE

De tous les objets inanimés, une épingle est peut-être celui qui assiste de plus près aux événements qui composent la vie humaine, et, si une épingle pouvait parler, elle raconterait sans doute des choses curieuses. Pour moi, il m'est arrivé quelques aventures assez singulières, j'allais dire assez piquantes, pour que j'aie prié un intime confident d'en transmettre le souvenir.

UNE ÉPINGLE.

# I

## LA NAISSANCE

Dieu dit : Que la lumière soit faite; et la lumière éclaira le monde. Pauvres humains ! si fiers de la parcelle du souffle divin qui vous anime et enfle votre orgueil, combien d'entre vous vont combiner leurs efforts pour créer... UNE ÉPINGLE !

Comptons bien : 1° Dans une vaste usine, des machines compliquées, animées par la force de la vapeur, produisent, avec le concours d'un peuple d'ouvriers, le *fil de laiton* qui deviendra l'épingle; 2° le *dresseur* fait perdre au fil sa courbure et le coupe en morceaux; 3° l'*empointeur* taille sur la meule l'extrémité du fil; 4° le *découpeur* donne à l'épingle la longueur voulue; 5° le *tortilleur* dispose le fil en spirale pour faire les têtes; 6° le *coupeur de têtes* arrête et fixe la tête; 7° le *cuisinier*

fait *recuire les têtes* pour leur donner de la souplesse au frappage; 8° le *façonneur* de têtes leur donne une tournure élégante; 9° le *décapeur* leur donne un premier débarbouillage; 10° le *blanchisseur* est chargé de les étamer; 11° l'*éteigneur* leur fait prendre un bain d'eau froide; 12° le *polisseur* les fait tourner rapidement dans un tonneau rempli de son; 13° le *vanneur* sépare les épingles du son; 14° le *piqueur* aligne des trous sur du papier; 15° le *bouteur* enfile les épingles dans les trous.— Un grand nombre de personnes concourent à chacune de ces opérations, et j'ai bien passé par plus de cent mains, avant d'être un *article pour la vente!*

## II

### L'ENTRÉE DANS LE MONDE

Je fus chargée avec quelques millions de mes compagnes sur une voiture rapide, et nous fûmes vendues comme des esclaves discrètes au service des civilisés. La caisse qui nous servait de prison fut ouverte dans un élégant magasin, et nous fûmes disposées avec art dans de vastes coupes de cristal. On vendait aux belles dames des parfums, des gants, des rubans et des épingles pour en relever les nœuds. Une femme de chambre, après une longue conversation avec l'irréprochable commis préposé aux épingles, me prit en riant dans la coupe de cristal, m'attacha à son fichu, et c'est ainsi que je fus transportée dans un hôtel brillant du quartier de la chaussée d'Antin.

## III

### GRANDEUR ET DÉCADENCE

Quel luxe et quel faste ! en traversant cette cour d'honneur; en examinant l'éclat de ces peintures, de cet or, de ces riches tentures qui décorent l'hôtel, la splendeur de ces salons, de ce mobilier de prince, je me souviens de ces cent misérables artisans qui ont réuni leurs efforts et leurs veilles pour que je fasse cette entrée triomphale, sur le sein d'une chambrière, dans les salons dorés.

— Vite, Julie ! cria une voix perçante du fond d'un boudoir tendu de soie. Et ce ruban, vous l'avez donc fait faire?

— Le voici madame; si vous saviez combien on a de peine à *rassortir*.

— Taisez-vous, mademoiselle, et donnez-moi une épingle.

Julie, en toute hâte, me détache de son fichu et me passe à sa maîtresse, tournée vers la glace avec la plus grande application.

Je fus placée avec art pour soutenir le plus gracieux nœud de rubans, sur le cou de ma belle maîtresse. Elle partait à l'instant; la voiture attendait. Quelle charmante destinée pour une nouvelle débarquée! que de choses curieuses j'allais voir et entendre! Le valet de pied ouvre la portière, et nous partons.

Mais, au milieu de la cour, ma maîtresse se penche pour donner un ordre, et me voilà tombée, oui, tombée entre deux pavés de la vaste cour. Il y avait là un grand mouvement d'allants et venants, et, autant que je pus le deviner, de vastes bureaux où travaillaient de nombreux commis recevant et payant de l'argent, car tous ceux qui entraient portaient de grands sacs d'écus ou des portefeuilles qui paraissaient bien garnis.

Ma tête était restée sur le bord du pavé et je pus voir et observer un jeune homme au maintien modeste, à l'air doux et grave, qui venait d'entrer dans la cour, puis parut réfléchir, puis fit quelques pas en arrière, puis enfin reprit son courage

et s'avança résolûment, mais tristement, du côte d'une grande porte vitrée qui portait l'inscription: *Bureaux et caisse.* Sa contenance m'intéressait, j'aurais voulu être plus près de lui et le mieux connaître, car j'avais remarqué que je possédais ce don étrange de deviner par le contact l'esprit et le caractère de ceux qui me portaient. « S'il pouvait me ramasser, me disais-je, j'aimerais à m'attacher à lui; » mais sa pensée était ailleurs, l'ingrat ne m'aperçut pas.

Je le vis bientôt sortir de cette porte vitrée, et la personne qui le reconduisait exprimait par ses gestes qu'on ne pouvait lui accorder ce qu'il paraissait si vivement désirer. Cependant, sur de nouvelles instances, le chef du bureau lui montra les fenêtres de l'appartement principal d'où je venais de descendre en si brillante compagnie, et consentit même à lui donner un garçon de bureau pour le conduire vers le maître de la maison. Je les vis bientôt tous deux en très-brève conversation, derrière les glaces de la fenêtre du milieu.

— Essayez, paraissait dire le jeune homme, avec une contenance modeste et convaincue.

— Je ne le puis véritablement pas, semblait

répondre par des gestes non moins expressifs le souverain du logis ; et il s'inclinait lentement du ton d'un homme occupé qui donne congé à son interlocuteur.

Je vis le jeune homme porter son mouchoir sur ses yeux et s'éloigner en saluant avec un triste sourire.

Ce fut bien lentement qu'il descendit les trois marches de marbre du péristyle ; ce fut bien lentement qu'il traversa la vaste cour, les yeux fixés sur le sol. Un rayon de soleil vint éclairer ma petite tête au moment où il passait. Ses yeux s'arrêtèrent sur moi, et je n'avais pas encore éprouvé un tel plaisir. Je le vis se baisser, me prendre, m'essuyer avec soin et me placer sur la manche de son habit un peu étroit et déjà assez usé.

A cet instant même, nous entendîmes ouvrir la grande fenêtre du premier, et une voix forte cria :

— Baptiste ! dites à ce jeune homme de monter tout de suite me parler.

Un suisse en livrée vint *nous* prier poliment de remonter à ce premier étage d'où nous venions de descendre, lui si triste, moi si joyeuse.

Le maître avait une figure fine et intelligente, le front haut et découvert, les sourcils et la barbe

noirs, les cheveux déjà gris, les yeux pénétrants et vifs; il regarda en silence le nouvel arrivant et lui dit d'une voix brève et précise:

— Monsieur, vous vous êtes arrêté dans cette cour, vous vous êtes baissé, vous avez paru trouver un objet précieux, vous l'avez, je crois, ramassé; pourriez-vous me dire quelle était l'importance de cet objet qui a fixé vos regards?

Le pauvre jeune homme était interdit. Il ne se souvenait peut-être plus de moi, ou bien n'osait-il dire qu'un motif si futile l'avait arrêté; cependant, ses yeux s'étant baissés sur sa manche, il me vit levant bravement la tête; et, me détachant, me montrant piteusement au riche banquier:

— Je vous prie, monsieur, d'excuser une habitude bien puérile, lui dit-il; mon pauvre père, que j'ai perdu, m'a appris à ramasser une épingle, et je l'ai fait en mémoire de lui, comme une obéissance aux habitudes d'ordre qu'il voulait me donner.

Et il me remit sur sa manche.

— Mon enfant, dit le banquier, il ne faut pas rougir et il ne faut pas croire que ce soit rien de savoir se baisser pour ramasser une épingle. C'est si bien quelque chose, que moi, qui n'avais pas

besoin de vos services, comme j'avais le regret de vous le dire tout à l'heure, à présent je veux les mettre à l'épreuve.

Il écrivit quelques mots, sonna un garçon de bureau :

— Conduisez monsieur au chef de la correspondance.

Et il congédia le nouvel initié d un salut de la main.

Le banquier se nommait M. le baron Wolff; c'était un homme que son intelligence avait placé au premier rang des affaires de finances; il avait des relations innombrables dans les deux mondes, une probité irréprochable, une grande prétention à connaître les hommes et à distinguer leurs aptitudes. Une bonne partie de son immense fortune servait à encourager les arts et les entreprises utiles, à secourir les malheureux. La belle chose que la fortune, la belle puissance que l'or, quand il tombe en des mains si libérales et si pures! Aussi le baron, en suivant des yeux jusqu'à la porte son jeune protégé, fit-il des vœux pour que l'horoscope, qui ne reposait encore que sur ma tête d'épingle, fût justifié par la première épreuve.

## IV

### L'ÉPREUVE

Nous ouvrons de nouveau la grande porte vitrée qui donne entrée aux bureaux. On nous conduit au chef de la correspondance, qui lit les ordres du maître, regarde avec surprise le nouvel arrivant, comme si la tâche qu'on voulait lui faire essayer était évidemment au-dessus de ses forces. Il le conduit lui-même dans la grande salle des bureaux. Des compartiments en grillage partageaient cette vaste pièce, comme une carte géographique partage le monde en divers États. On passa devant l'Angleterre, l'Allemagne, la Russie, les Indes-Orientales; on arriva à un bureau spécial qui portait cette inscription : *Canada*.

Le chef du bureau présenta un fauteuil au candidat et dit à un commis :

— Apportez à monsieur le courrier du Canada. Vous avez deux heures, monsieur, pour en faire le dépouillement, en extraire tous les ordres, et vous les porterez à une heure précise à M. Wolff.

Je ressentais, par le contact, les impressions de mon digne jeune homme. Je fus contente de lui. Il prit place avec simplicité et assurance, en faisant un remercîment. Son premier regard fut pour la pauvre petite épingle qui lui avait servi de laisser-passer. Son souvenir se porta ensuite vers son père et vers les sages conseils qu'il en avait reçus, puis vers sa mère, encore si inquiète de son avenir ; puis sa pensée s'éleva vers la Providence, qui lui offrait peut-être l'occasion d'être utile à ceux qui avaient grand besoin de son secours. Après s'être recueilli et réconforté dans ces réflexions salutaires, il ouvrit bravement le dossier du Canada.

Le Canada, comme je l'ai appris d'une épingle de ce pays-là, est un pays plein de vie et de séve, où la civilisation se propage avec une grande rapidité, où tous les yeux se portent vers la France, l'aïeule respectée et aimée ; un pays où les plus riches produits de la nature abondent. Là des villes

se forment, se développent sur l'ancien territoire des Iroquois, avant même que la géographie de notre pays ait le temps de leur donner acte de naissance. On m'a cité le doyen d'âge d'une ville de quarante mille âmes ; ce vénérable est âgé de seize ans et demi. Une telle activité suppose de grands besoins, un appel sans cesse renouvelé aux créations d'une civilisation plus avancée, un échange des produits naturels du sol contre les produits de l'industrie raffinée du vieux monde ; de là un immense commerce, une correspondance multipliée et fébrile. On est si pressé de vivre ! on est si pressé de jouir ! Les ordres doivent être remplis aussi vite que le vent qui souffle sur les voiles, que la vapeur qui entraîne le paquebot à toute vitesse.

Le nouveau commis en sut quelque chose quand il ouvrit l'immense dossier de la correspondance du jour. Il tâcha d'apporter beaucoup d'ordre dans le classement de ces lettres si diverses. Il mit d'un côté les traites et valeurs, d'un autre le contentieux, d'un autre les ordres et commandes, car la maison Wolff joignait aux affaires de banque une maison de commission et

d'expédition qui employait un nombreux personnel. Il fit un résumé de tous les ordres, une analyse du contentieux, un bordereau des valeurs, et se hâta de se présenter chez M. Wolff.

— Déjà? dit le banquier en souriant.

Et il jeta un rapide coup d'œil sur la magnifique écriture du débutant et sur ses chiffres alignés.

— *You speak english?*

Et la conversation continua en anglais.

Bien que le Canada ait appartenu autrefois à la France, et que les habitudes françaises se conservent encore dans le bas Canada, l'anglais est la langue du pays, la correspondance se fait en anglais, et la connaissance de cette langue était indispensable pour se tirer avec honneur de cette besogne.

— Vous avez été en Angleterre? dit M. Wolff, étonné de la pureté de l'accent de son jeune commis.

— *No sir;* mais ma mère, fort instruite et parlant anglais avec perfection, nous a transmis les premiers éléments; j'ai recherché les occasions de parler anglais, et je n'ai pas cru manquer aux devoirs d'un bon catholique en allant, après la

messe, au prêche anglais, où j'avais le plaisir d'entendre une excellente prononciation et une bonne morale.

— *Shake hands!* dit vivement le banquier vous êtes des nôtres. — Maintenant, mon cher enfant, dites-moi comment vous vous appelez, et d'où me vient un si aimable garçon, qu'il n'a tenu qu'à une épingle que je laisse échapper, malgré ma prétention de ne pas me tromper sur les physionomies.

## V

### D'OU NOUS VENONS

Le jeune homme avait, comme nous l'avons dit, une tournure avenante et un aspect qui prévenait en sa faveur. Il paraissait avoir un peu plus de vingt ans. Ses yeux étaient grands et veloutés; de longs cils et de beaux sourcils leur donnaient autant de douceur que d'éclat; son front était large, découvert, blanc, pur comme celui d'une jeune fille; aucune mauvaise pensée n'avait encore terni la pureté de la créature de Dieu; une chevelure noire, riche et abondante, accompagnait l'ovale d'une figure qui exprimait la simplicité, le calme et une certaine assurance. Une légère moustache ombrageait des lèvres un peu fortes, et une barbe naissante errait sur ce menton de vingt ans. Sa taille était élancée et bien prise, son

costume un peu négligé, il faut le dire, sa contenance naturelle et sans embarras. Très-encouragé par l'aimable accueil du baron, il continua la conversation en anglais, voyant tout le plaisir que son nouveau patron avait à s'entretenir en cette langue, qui est, en Europe, la langue des affaires, comme le français est la langue universelle de la littérature et du bien-dire.

— Je me nomme Georges, j'ai vingt-deux ans, j'appartiens à une famille d'artistes; mon père a succombé à l'excès de travail; ma mère, restée veuve avec plusieurs enfants, habite en province: elle a pourvu avec courage, et sans autre ressource que ce courage, à notre éducation. Elle m'a détourné, avec raison, de la carrière difficile des arts, et j'aspire au moment où je pourrai lui être utile et soutenir à mon tour ma famille. Après avoir terminé mes études, j'ai appris les langues étrangères et le commerce chez un de nos parents en Allemagne; depuis mon retour, j'ai cherché inutilement à employer ma bonne volonté; toutes les portes m'étaient fermées faute de recommandation, et, sans cette épingle que je veux garder toujours comme un précieux talisman, je...

Le banquier l'avait écouté avec la plus grande attention, observant avec une pénétration qui aurait pu embarrasser une nature moins candide l'expression charmante de cette physionomie. C'est si beau, une nature choisie, telle qu'elle est sortie de la main de Dieu, alors que la flamme de la vie n'est ni voilée ni éteinte par les mauvaises passions ! M. Wolff, après avoir feuilleté d'un coup d'œil rapide le travail qui lui était soumis, prenait plaisir à relever les yeux sur Georges et à *calculer*, comme disent les Américains, tout ce que ce bon regard promettait de franchise et de probité.

— *Very well*, dit-il, je ne vous demande pas d'autres répondants que vous-même; vous serez chef du service du Canada, vous ferez la correspondance; votre écriture me plaît, et j'y tiens expressément. Les étrangers doivent mesurer le soin que nous prenons de leurs affaires sur la précision et la clarté que nous apportons dans nos rapports. J'ai perdu un de nos meilleurs correspondants parce que votre prédécesseur n'avait pas une écriture assez *tondue*, et renversait ses *d* comme des saules pleureurs. Parlez peu, écoutez

beaucoup, ne répondez que sur ce que vous savez d'une manière précise, gardez-vous des mauvaises relations, ne formez ici amitié avec personne sans me prévenir, pensez souvent à votre mère : cette idée vous soutiendra dans vos rudes travaux, car la vie ici est un enfer, et nous sommes infatigables. Comme vous êtes ici sans parents, vous aurez votre chambre dans l'hôtel et deux mille francs; nous verrons plus tard. Allez, cher enfant.

Tout cela fut dit en anglais, du ton bref et précis qui était dans les habitudes de M. Wolff. Mais il n'avait pas dit tout ce qu'il pensait de la manière heureuse dont Georges avait su se tirer, en si peu de temps, du travail effrayant qui lui était confié.

— C'est l'homme qu'il me faut, se dit-il : de l'ardeur et du calme, de l'instruction et de la modestie, de la simplicité et de l'assurance ; combien en voyons-nous passer avant de trouver une telle nature ! Ce garçon fera son chemin.

## VI

### LE PROGRÈS

M. Wolff l'avait bien dit: la maison était un enfer pour le travail. Cet homme charmant, qui recevait beaucoup, qui allait tous les jours dans le monde, qui s'occupait avec amour des beaux arts, avec zèle des affaires publiques, avec cœur des devoirs de la charité, par un problème qu'on ne pouvait résoudre, était toujours là, toujours. Bien avant le jour, il avait écrit plusieurs lettres, avait fait le tour de ses bureaux, donnant un coup d'œil à chaque département de sa maison, jugeant les absents par la disposition de leurs papiers et l'état de leur plume, ne pouvant supporter une irrégularité, encore moins une minute de retard.

Dans une de ses tournées matinales, M. Wolff

trouva Georges à son bureau, éclairé par une lampe dont la lumière paraissait épuisée. Georges était tellement absorbé par son travail, qu'il n'entendit même pas celui qui entrait.

— Voilà une maison bien gardée! dit le banquier; comment êtes-vous entré ici, puisque je viens d'ouvrir le double tour de la serrure de sûreté?

— Je vous prie de m'excuser, dit Georges; mais une affaire très-grave avec Montréal devait être à jour pour ce matin, et je n'ai pas trouvé d'autre moyen d'être en mesure. Grâce au ciel, ce travail est terminé, et je crois qu'en écrivant ce matin au Hâvre vos intérêts seront à couvert.

Et il présenta au banquier le dossier d'une créance importante, avec toutes les pièces nécessaires pour en obtenir en temps utile le recouvrement.

— Georges, je devrais vous gronder, dit M. Wolff; ce que vous avez fait est d'un mauvais exemple, et votre responsabilité est compromise. Vous êtes donc le maître ici? Encore fallait-il me consulter! Comme vos yeux sont fatigués! Allez vous reposer quelques heures, et ne pêchez plus.

Puis, le rappelant avec bonté, après avoir examiné rapidement le dossier :

— Georges, lui dit-il, vous êtes un brave enfant ; votre mère est heureuse d'avoir un tel fils. Conservez-vous pour elle. Je tenais beaucoup à terminer cette affaire avec Montréal, car ces débiteurs sont inquiétants, et l'affaire est grave : je venais voir précisément où vous en étiez, et tout retard eût été funeste. Vous avez donc très-bien fait pour moi, et peut-être pour vous.

Malgré ces recommandations, il arriva encore quelquefois à Georges de se faire gronder pour son travail à des heures indues, et toujours il s'excusait sur l'urgence et demandait grâce si simplement, que M. Wolff était chaque jour plus charmé de la capacité et de la modestie de son jeune collaborateur.

## VII

### LE GRAND MONDE

M. Wolff remarquait que Georges était toujours vêtu avec la même simplicité et quelquefois avec négligence.

— Georges, lui dit-il un jour, un homme soigneux comme vous doit prendre souci de ses deniers ; auriez-vous quelque objection à me communiquer votre livre de recettes et dépenses? Ne vous formalisez pas, c'est dans votre intérêt que je vous fais cette demande. Je crains que vos appointements ne vous paraissent insuffisants.

— Bien au contraire, cher monsieur, dit Georges ; je puis, grâce à votre libéralité, faire des économies.

— Et il présenta à M. Wolff un carnet relié en toile. M. Wolff le parcourut en s'excusant et le

rendit sans rien dire, car il ne voulait pas laisser paraître l'émotion qui le dominait.

Georges avait envoyé à sa pauvre mère plus de la moitié de ses appointements et avait disposé de quelques écus en libéralités et secours.

Le lendemain, M. Wolff dit à Georges :

— Il faut que vous fassiez honneur à ma maison ; je reçois souvent des Américains qui ne savent pas le français ; votre secours peut nous être utile au salon : nous vous attendons pour dîner ; mais les frais de représentation sont à ma charge, vous toucherez trois mille francs d'appointements, et le premier trimestre est échu.

Ce fut sans le moindre embarras que le pauvre Georges se trouva, à sept heures, assis à une table somptueuse, entourée de gens du grand monde dont la position de fortune différait tellement de l'état de gêne dans lequel il avait vécu. Il n'appartient certes pas à un si jeune homme de prendre la parole dans un cercle. Un jeune homme doit être comme la harpe sonore, qui ne donne des sons harmonieux que lorsqu'elle est interrogée par des doigts habiles.

Je pus être témoin de son succès ; car, par une

attention à laquelle je fus bien sensible, Georges n'avait pas oublié sa fidèle compagne ; il avait pris soin de me détacher de son habit de travail et de m'attacher solidement sur la manche de l'habit neuf qui, dans sa simplicité de bon goût, relevait l'élégance de sa taille et les agréments de sa personne.

M. Wolff, le travailleur austère et impassible dans son cabinet, devenait, à table, un charmant convive, et, au salon, un brillant causeur. Il avait surtout ce mérite si rare, de faire jaillir l'esprit ou les connaissances de ses interlocuteurs comme la verge de Moïse tirait l'eau du rocher, comme la chaîne électrique produit au loin l'étincelle. Dans les discussions relatives aux courses de chevaux, aux représentations à la mode, aux élégances du jour, Georges sut garder le silence qui convenait, et parut écouter avec intérêt. Mais il fut interrogé bientôt sur des particularités de son voyage en Allemagne ; il avait beaucoup observé : les arts, les monuments et les antiquités lui étaient connus, et il put soutenir ses opinions avec une fermeté modeste qui resta sans contradiction.

Madame Wolff était une personne élégante, très-

gracieuse et très-frivole ; elle regardait comme une curiosité ce grave personnage de vingt ans qui discutait en toute conscience des questions d'archéologie tudesque, et qui laissait dans son verre le vin doré des bords du Rhin, que n'oubliaient pas les autres convives.

— Dites-nous donc, monsieur Georges, lui dit-elle d'une voix élevée et traînante, comme l'affectent quelques dames à la mode, dites-nous donc l'histoire de cette épingle merveilleuse dont on nous a tant parlé et que vous portez, je crois, encore sur votre manche. C'est donc un talisman bien précieux ?

L'attention de tout le monde se porta sur le pauvre jeune homme et sur ma petite tête, qui brillait en effet sur le parement neuf.

Georges, qui était plein d'assurance quand il s'agissait de ses études, de ses devoirs et de ses affaires, devenait fort timide quand il était question de sa personne, et surtout quand une jeune femme, qu'il ne pouvait s'empêcher de trouver charmante, l'interpellait ainsi devant une assemblée.

— Madame, lui dit-il d'une voix douce et émue

qu'il me soit permis de regarder comme un talisman cette petite épingle qui m'a fait sortir d'une position bien inquiétante pour les êtres qui me sont chers, et qui, grâce à la bienveillance de M. Wolff, m'a donné accès dans votre maison. Je sais les obligations que m'impose une telle faveur. Je veux garder toujours cette précieuse épingle pour qu'elle m'en fasse souvenir si jamais il m'arrivait de l'oublier.

Un murmure d'approbation suivit cette réponse mesurée. L'histoire de l'épingle fut alors racontée et commentée par un comité de femmes curieuses, qui regardaient, en parlant à demi-voix, le héros de l'aventure. Georges, pour se soustraire à cet examen, continua avec ses voisins une conversation sur l'école de peinture de Dusseldorff, dont il avait connu les principaux maîtres.

On passa au salon ; une dame se mit au piano ; c'était un de ces talents sympathiques qui s'emparent aussitôt de l'attention et qui touchent les cœurs. Il n'y avait pas là de ces difficultés vaincues qui font ressembler la musique à une bataille, et l'exécutant à saint Georges combattant le dragon. C'étaient des flots d'harmonie, des rêveries si

douces et si vagues, que l'âme se sentait entraînée et charmée.

— Encore ! encore ! dit l'assemblée.

— Et ce délicieux nocturne de Schubert, dit M. Wolff, avec lequel vous nous avez presque fait pleurer, ne l'aurons-nous pas ce soir?

— Je n'ai pas quatre mains, dit la dame ; voulez-vous m'aider?

Il se fit un silence.

— Quel malheur ! dit madame Wolff ; n'avons-nous personne ici pour vous seconder?

— Si j'osais, madame, dit Georges, je vous proposerais de vous accompagner : j'ai entendu souvent cette mélodie aimée des Allemands, et je crois m'en souvenir.

On applaudit l'homme de bonne volonté, et ce morceau admirable fit une sensation profonde. On redemanda la dernière partie, qui fut exécutée avec un sentiment encore plus expressif, et la dame parut bien étonnée de trouver une méthode si sûre dans l'exécution de son jeune accompagnateur. M. Wolff, qui était un dilettante passionné, était aux anges.

— Vous savez donc faire autre chose que des

chiffres, monsieur le sournois? lui dit-il en lui prenant familièrement l'oreille.

— Est-ce aussi votre épingle, lui dit madame Wolff, qui vous a appris à nous charmer tous? Vous me la prêterez, au moins.

Georges salua, rempli d'une confusion qui le rendait plus intéressant, et s'effaça dans un groupe de causeurs.

## VIII

### LA GALERIE DE TABLEAUX

Georges se trouvait dans le cabinet de M. Wolff, après une longue et grave conversation commerciale.

— Assez d'affaires pour aujourd'hui, dit le banquier. Dites-moi, Georges ; je vous écoutais l'autre jour au salon : vous avez la prétention de vous connaître en peinture.

— Pas la moindre prétention, dit Georges ; mais j'ai vu beaucoup de tableaux, et les belles choses me font plaisir. Que de fois, avec mon excellent père, nous avons passé d'heureuses journées dans les galeries du Louvre ! Nous jouissions en gourmets ; nous formions quelquefois la résolution de ne regarder que trois tableaux, mais alors de les si bien voir ! Dans ce cas, nous nous avancions pru-

demment, baissant la tête et suivant les longues lignes du parquet brillant, comptant les travées par les piédestaux des colonnes. « Nous y sommes, » disait mon père. Et alors nous levions les yeux devant un Corrége, un Raphaël, un Léonard de Vinci. Notre attention toute neuve se portait sur les mérites de ces incomparables chefs-d'œuvre. J'étais assis dans ce palais, sur un large divan, près d'un être chéri, en contemplation devant ces œuvres excellentes. Mon père m'expliquait en artiste, en connaisseur et en érudit, les différences qui caractérisent les écoles, les anecdotes curieuses qui se rattachent aux peintres célèbres, dont la vie est devenue, comme la vie des saints, une légende dorée. L'heureux temps ! Ces beaux jours ne reviendront plus !...

— Et pourquoi?

— Parce que, dit Georges, le temps du plaisir est passé; le malheur, qui doit venir toujours, est venu de bonne heure pour moi. J'ai dû faire le sacrifice de mes goûts, et je vous assure que je trouve encore un plaisir dans ce sacrifice; car le travail près de vous, monsieur, qui avez accueilli un inconnu avec une bonté si paternelle,

le travail m'est bien doux et bien salutaire.

— Eh bien, aujourd'hui dit M. Wolff, puisque vous êtes si soumis à mes volontés, monsieur le philosophe, il me plaît qu'au lieu de faire de la correspondance vous fassiez aussi de l'art. Le jour est magnifique ; suivez-moi, et regardez, si vous voulez, les lignes du parquet brillant, puisque c'est votre manière de mieux voir les musées.

Il lui fit alors traverser quelques salons, et, ouvrant avec une certaine emphase une porte à double battant et la lourde tenture qui était derrière :

— Que dites-vous de ceci, monsieur le connaisseur ?

Il faut dire que la collection du baron Wolff était célèbre et connue de tous les amateurs de l'Europe. Georges se trouvait dans une longue galerie d'un style sévère et excellent, éclairée par une lumière douce et bien ménagée qui descendait des voûtes de l'édifice. Là, rien de médiocre, rien de douteux, rien de superflu ; des spécimens de chaque école représentée par les maîtres, et de chaque maître un seul tableau, un chef-d'œuvre. Les tableaux ne se touchaient pas, ne s'écrasaient pas, comme des voyageurs marchant de côté dans un

omnibus trop complet ; un large intervalle était ménagé entre chaque peinture, qui se détachait sur un fond vert, et dans ces intervalles régnaient des statues de marbre, les unes rapportées d'Italie, d'autres dues à notre charmante et féconde école française. Georges fut d'abord ébloui. L'authenticité de chaque peinture était aussi évidente que si le peintre était encore là pour la signer. Il n'est pas besoin de dire que l'école italienne régnait en souveraine dans ce palais : l'école romaine y brillait par l'idéal, l'école de Florence par la pureté, l'école de Venise par la couleur enflammée. Un Murillo, que les souverains du monde se seraient disputé avec fureur au feu des enchères, et un Velasquez de grand goût, représentaient l'Espagne. Téniers, Rubens et Van Dyck transportaient le spectateur au plus beau temps de l'école flamande. Quant aux Hollandais, quel choix irréprochable de ces maîtres si amusants et si variés qu'on ne peut se lasser d'admirer ! Un *Intérieur* de Gérard Dow, un *Paysage* de Ruysdaël, un *Bouquet de fleurs* de Van Huysum ; rien n'y manquait.

Pour l'école française, l'heureux possesseur de cette galerie ne s'était pas fait faute d'y intro-

duire les maîtres les plus aimés ; c'est dire que Claude Lorrain, Greuze, Prudhon, resplendissaient entourés des satellites de cette lumineuse et féconde constellation qui s'appelle l'école française.

Georges était distrait et rêveur. Il avait remarqué dans un angle un petit tableau qui l'avait vivement frappé; mais il ne voulait pas laisser voir son émotion.

— Vous ne dites rien ! lui dit M. Wolff ; cette collection ne vous paraît-elle donc pas digne d'intéresser un amateur ?

— Tout y est sublime, dit Georges ; je ne vois rien à y changer ; on ne peut faire un meilleur choix. Je dirais le nom de chaque peintre en faisant le tour de cette galerie ; ils sont *vrais*. On passerait sa vie dans ce paradis, à admirer cette nature poétisée par l'art, à implorer la bénédiction de ces vierges saintes ! La belle chose que la fortune, qui permet de posséder à soi seul de tels trésors ! Je voudrais devenir riche !

— Voilà, dit M. Wolff, mon philosophe déjà en défaut. Ne voyez-vous pas, monsieur l'envieux, qu'il manque un diamant à cette couronne ? Cher-

chez donc ici le grand maître de Parme, le régénérateur de l'art. Il me faut un Corrége.

— Vous en aurez un ; mais je ne sais si c'est d'avoir contemplé à la fois tant de belles choses, moi qui ne sais en voir que trois, dit Georges en riant, j'éprouve une grande fatigue, et je puis à peine voir et parler ; je suis indigne de demeurer ici plus longtemps ; pourtant je serais bien heureux s'il m'était permis d'y revenir.

M. Wolff était charmé d'avoir sous la main un connaisseur.

— Non-seulement vous y reviendrez, lui dit-il, mais ce sera votre devoir d'y venir et d'y travailler. J'ai cherché ce moyen de vous détourner de vos autres occupations, auxquelles vous vous livrez avec trop d'ardeur. Voulez-vous être le conservateur de mon musée? Si vous savez jouir des choses sans les posséder ; si, pour un artiste comme vous, voir c'est avoir, ces tableaux seront à nous deux. Monsieur le conservateur, vous avez deux mille francs d'appointements. Vous serez en relation avec les artistes, les marchands de tableaux, les amateurs ; le premier travail que je vous demande, c'est un catalogue raisonné de ma collection. Je

le désire depuis longtemps, et le temps me manque. Je vous donne carte blanche.

Quelle bonne aubaine pour notre Georges! C'était une nature d'artiste; tous ses instincts le poussaient dans cette voie ; la raison et la nécessité l'avaient ramené à des occupations plus positives. Il en avait souffert, et il s'était résigné; mais c'étaient là ses plus agréables souvenirs ; il avait beaucoup dessiné, et avec succès : rien n'était plus de son goût qu'une telle proposition.

Il entra aussitôt en fonctions, et apporta dans ce nouveau travail l'esprit d'ordre et de méthode qu'il s'était accoutumé à mettre en toutes choses. Les tableaux étaient disposés presque au hasard dans cette galerie, ou plutôt comme la dimension ou l'effet de chaque toile l'exigeait. Il les classa dans son travail par écoles, en donna les dimensions précises, écrivit une courte notice sur chaque peintre, et une description exacte du tableau, se gardant des expressions exagérées qui ont cours dans les catalogues des experts, mais appuyant sur les particularités qui attestaient l'authenticité de l'œuvre. Quand son travail fut terminé, revu avec un soin minutieux et recopié avec cette pré-

cision qui était du goût de M. Wolff, il le déposa sur le bureau de son cabinet.

M. Wolff parcourut le cahier avec curiosité et donna des signes d'approbation. Toutefois il ajouta :

—Monsieur l'homme universel, je vous prends en défaut: « Allegri, dit le Corrége, le *Malheur*, tête de femme. » Vous avez mal lu la signature; l'erreur vous était permise; c'est une charmante étude d'*Allori;* la ressemblance des noms vous aura trompé. Je croyais bien cependant vous avoir dit que le Corrége était dans mes plus regrettables *desiderata*.

— Je crois aussi vous avoir répondu, dit Georges, que vous auriez un Corrége.

—Comment l'entendez-vous, monsieur? Croyez-vous que je me prête à ces interprétations? Sachez, mon jeune ami, que tout ce qui est dans ce sanctuaire de l'art est pur comme l'or le plus pur, et que la fraude n'y pénètrera jamais.

— Loin de moi toute idée de fraude! dit Georges. Je n'ai pas, je l'avoue, examiné attentivement la signature; mais j'ose affirmer que c'est un délicieux Corrége. Ayez la bonté de lire les quel-

ques lignes qui suivent la désignation du tableau.

— Voyons donc, dit M. Wolff.

Et il lut : « Antonio Allegri, dit le Corrége ; le *Malheur*, tête de femme. »

— Le croyez-vous sincèrement, Georges ?

— Lisez, dit celui-ci.

« Une jeune fille, dans l'attitude de la méditation, ramène sur sa poitrine découverte une légère draperie noire ; une pâle étoile brille sur son front. L'expression idéale de la tête, l'exécution irréprochable des mains, font reconnaître le maître. Le ton harmonieux de la draperie sombre fait valoir cette blanche épaule, sur laquelle de légères veines bleuâtres font deviner et circuler la vie. Une bonne copie de cette peinture est conservée au musée de Munich. Le précieux original dont nous donnons la description faisait partie de la célèbre galerie de Dusseldorff, et y était admiré sous le titre du *Malheur*, que nous lui avons conservé en souvenir des infortunes du maître. »

— Est-ce bien possible ? dit M. Wolff, mon fils ! mais il faut le prouver. Venez, venez !

Et il entraîna Georges dans la galerie, avec une vivacité passionnée.

Par opposition, la belle figure poétique du *Malheur* montrait ce calme divin, cette inspiration du génie qui survit aux siècles. La main qui avait créé cette œuvre charmante s'était glacée et était devenue une poussière que le vent avait dispersée ; la pensée survivait. M. Wolff décrocha le tableau avec précaution.

— *Allegri !* s'écria-t-il en déchiffrant le nom à demi effacé.

Georges regardait de l'autre côté du tableau, peint sur un vieux panneau de bois, cherchant encore quelque indice à l'appui de son assertion.

Il lut, presque sous la bordure : *Parma*, 1525.

— *Allegri ! Parma !* s'écria M. Wolff : Georges, je suis trop heureux ; embrassez-moi, mon fils !

Et il se jeta dans les bras de Georges dès qu'il eut replacé le tableau avec le plus grand soin.

— Un vieux juif de Francfort me l'a vendu, il y a vingt ans, cinq cents florins, pour un *Allori*. Je ne l'ai pas marchandé, trouvant le tableau délicieux. Je ne le donnerais pas aujourd'hui pour dix fois cette somme. Mais quelle humiliation ! j'ai possédé si longtemps un tel trésor sans en savoir tout le prix, et il faut qu'un enfant vienne m'ou-

vrir les yeux! Il y a là quelque sorcellerie. Georges, je finirai par croire à votre talisman.

— C'est l'histoire la plus simple du monde, dit Georges : vous avez remarqué mon émotion en entrant dans votre galerie. Cette jolie tête m'était bien connue, et j'ai été tout surpris de la retrouver ici encore plus belle. Elle est la compagne de mes jours et de mes nuits.

Et, ouvrant son portefeuille, il montra au banquier confondu un dessin très-finement touché de cette peinture. On lisait au-dessous : *D'après Corrége, Munich, mai* 18...

---

# IX

## L'APPARITION

Il ne fut question dans le salon que de la découverte de M. Georges, et du bonheur de M. Wolff de posséder le *Malheur* du Corrége. Il n'y avait plus à en douter; les preuves étaient certaines. Georges raconta comment son oncle, négociant en Allemagne, l'avait fait voyager pour les affaires de son commerce, comment son goût pour les beaux-arts l'attirait toujours dans les musées, où il recueillait des notes intéressantes, à Dresde, à Vienne, à Munich. Dans cette ville, la cité des arts, il reçut la nouvelle de la mort de son père. Il tomba dans une affliction profonde et dans un découragement qu'il ne pouvait vaincre. Le sentiment du devoir et le souvenir de la tâche qui lui restait à remplir

envers sa famille le soutinrent cependant, et il essaya de reprendre des études qui étaient sa seule distraction.

Ce fut dans cette disposition d'esprit qu'il s'était assis un jour dans une des salles splendides du musée de Munich. Mais il ne pouvait encore rien voir ; sa pensée se reportait vers ce bon père qui lui avait témoigné une affection si douce, si égale ; il se reprochait tous les jours passés loin de lui ; encore s'il avait pu entendre ses dernières paroles, recevoir ses adieux suprêmes, sentir cette main vénérée se poser sur sa tête avant de rentrer dans l'éternel repos !

Après avoir été absorbé dans cette méditation, il leva les yeux avec insouciance ; une apparition était devant lui, se perdant dans le demi-jour. C'était une jeune fille dont l'expression était plus belle que la beauté. Une douleur amère avait passé sur son front ; mais son front était resté pur, et son regard limpide, pénétrant, défiait la souffrance, comme la vierge martyre entrant dans le cirque défiait César en disant d'une voix vibrante : « *Je suis chrétienne.* » Cette belle figure, ramenant avec simplicité et pudeur une draperie noire sur son

sein découvert, semblait s'adresser à lui de la voix d'une sœur aimée et lui dire : « Et moi, Georges, n'ai-je pas souffert? N'ai-je pas perdu ce que j'avais de plus cher? ne suis-je pas sans appui, seule au monde? J'ai confiance pourtant; je vivrai de mes souvenirs. Mais vous, Georges, vous avez plus que des souvenirs ; vous avez des devoirs. Vous avez une mère qui vous attend pour essuyer ses pleurs, des sœurs dont vous serez le soutient, des amis qui vous consoleront. » Elle lui disait tout cela, cette fée bienfaisante, et bien d'autres choses!

Il se leva pour l'entendre encore, mais l'illusion disparut; il s'était réveillé de ce demi-sommeil, il était devant le *Malheur* du Corrége.

Il revint bien souvent s'asseoir devant cette confidente de ses peines. Il avait trouvé l'expression qui ressemblait le plus à sa douleur. Toute conversation lui était pénible; ces entretiens muets avec le *Malheur* le reposaient. — Il fallut partir. Il obtint la permission de faire un dessin d'après cette peinture, qui n'était qu'une admirable copie exécutée par un peintre allemand du dix-septième siècle. Il emporta ainsi et porta toujours sur son cœur l'image qui répondait à ses plus intimes pen-

sées, et ce fut ainsi qu'il put faire connaître à M. Wolff tout le prix du trésor que celui-ci possédait depuis si longtemps.

## X

### LA GAGEURE

Quelques femmes du monde, quelques belles et grandes dames, ne sont-elles pas impitoyables ? Le désœuvrement, la lassitude du plaisir, la curiosité, leur donnent des fantaisies étranges. Pour passer ce siècle qui s'écoule entre le dernier essai d'une robe neuve et la première visite, entre le retour du bois et l'heure tardive du dîner, entre le concert et le bal, il faut bien faire des découvertes, improviser des aventures, soutenir des gageures. Ces belles dames ont autour d'elles des assidus, des dandys, des inutiles, des complaisants, des gens à tout faire; mais elles s'en fatiguent, elles les supportent et les méprisent. C'est cependant bien la cour frivole qui convient à la frivolité de la souveraine. Qui peut mieux leur dire les nouvelles du turf, les petits

scandales du jour, l'aventure risquée des coulisses ou du bal masqué, et, chose plus grave et plus indispensable, le cours du jour, la cote de la Bourse? Mais la belle chose de captiver les gens qui ne tiennent à rien, qui traînent leur nullité à la remorque d'une jupe ! Il faut mieux que cela pour les appétits blasés d'une millionnnaire désœuvrée.

Et alors, s'il se rencontre un homme grave, bien étranger aux mille fantaisies et inutilités qui remplissent la vie des privilégiées, c'est celui-là qu'il faut détourner, provoquer, dont il faut à tout prix obtenir l'attention et l'hommage. Il faut le soumettre, le vaincre, sauf ensuite à se railler de l'esclave enchaîné.

Ces réflexions, qui ne s'adressent qu'au petit nombre (Dieu nous préserve de faire de l'exception la règle !) ces réflexions se présentent à l'occasion de la conversation frivole qui avait lieu dans un petit cercle de dames intimes, dans le boudoir de madame Wolff.

— Ma chère, disait une belle visiteuse, c'est un vrai sauvage que votre favori, votre M. Georges ; vous n'en ferez jamais rien : il est ici de sa personne, qui est fort présentable, il faut en convenir;

mais son esprit est ailleurs, et son cœur je ne sais où. Avez-vous remarqué avec quelle froideur il nous écoute? C'est extrêmement poli, mais sous cette politesse irréprochable il y a une fierté indomptable; et, s'il y a d'un côté du salon une conversation de jolies femmes, et de l'autre de graves discoureurs, il nous a bien vite oubliées pour se tourner du côté des habits noirs. Eh bien, sous une apparence de simplicité, il y a là une teinte de pédantisme qui n'a rien de flatteur pour vous.

— Et que dites vous, dit une autre bonne âme, de cette mystification de l'épingle magique, de cette prétention d'avoir toujours sur sa manche ce talisman précieux à vingt-cinq pour un sou? Avez-vous remarqué de quel air magistral il nous a exposé, l'autre jour à table, les mérites de son épingle?

— Eh, *my dear*, dit une jeune lady, ne savez-vous pas que cette épingle est *fée*, et qu'elle le conduit vers le beau et vers le bien aussi sûrement que l'aiguille aimantée vous conduirait vers le pôle? C'est bien à moi qu'il aurait fallu une telle boussole.

Madame Wolff avait écouté tous ces jugements avec un certain dédain. Elle était étendue sur un

divan dans tout le laisser-aller de l'intimité, et elle dit d'une voix dolente, avec un demi-sourire :

— Georges fera ici comme tout le monde. Il fera ce que je voudrai, et, quand je voudrai, il me donnera cette épingle, et il l'attachera de sa main au ruban que voici.

— Cependant cette épingle est toute sa fortune, dit l'Anglaise crédule. En Écosse, nous avons aussi beaucoup de talismans qui font des prodiges. Croyez-vous donc que sans le secours de cette seconde vue M. Georges aurait découvert dans votre galerie une peinture du Corrége, qui se payerait mille guinées en Angleterre ? Je vous défie bien de lui enlever son gagne-pain !

— Eh bien, dit madame Wolff, si je veux m'en mêler, je l'aurai ce soir ; et ce sera si bien cette épingle, que vous ne lui en verrez plus jamais une autre sur sa manche de maître d'écriture.

On trouva cette moquerie fort plaisante et de bon goût.

— Que voulez-vous gager qu'il n'aura plus son épingle ce soir ?

— Dix louis que vous ne l'aurez pas ! dit l'Anglaise.

— Vingt louis que je l'aurai ! dit madame Wolff en se levant avec vivacité.

— Je voudrais bien savoir, dit en se retournant une jeune dame dont les doigts erraient sur le piano, ce que vous a fait ce pauvre jeune homme. Ou il ne tient pas à son épingle, et alors la belle conquête ! ou bien il veut la conserver comme un souvenir, et dans ce cas c'est bien mal de conspirer pour la lui enlever. Vous vous plaignez que ce garçon raisonne juste et ne parle qu'à son tour; n'avons-nous pas assez d'étourdis qui ne raisonnent pas, qui ne savent rien et qui parlent à tout propos ? Je vous avertis que je le prends sous ma protection.

— Vous pouvez l'abriter sous votre aile blanche d'ange gardien, dit madame Wolff; mais alors faites bonne garde, car la partie est engagée, et je tâcherai de la gagner.

L'aimable personne qui avait pris la défense de l'opprimé était, on l'a peut-être deviné, cette même dame qui avait trouvé en lui un partenaire si obligeant au piano. Elle était d'origine italienne et se nommait mademoiselle Borghèse; elle était très-bonne, moins frivole que son entourage, parce

qu'elle savait s'occuper ; elle aimait de passion la musique, et elle y excellait ; elle était donc très-recherchée et très-fêtée chez le baron Wolff, et, dans l'intimité, on l'appelait Borghèse. Elle n'avait du reste nulle prétention à la beauté ; l'indépendance de son caractère d'artiste l'avait éloignée du mariage. Elle avait le ton et les manières que, dans le monde, on est convenu d'appeler *bon enfant*, et la fortune dont elle disposait lui donnait un peu son franc parler.

On se sépara, et on se donna rendez-vous pour le soir, afin de savoir le dénoûment de l'aventure.

## XI

### L'ANTIOPE

Borghèse, si nous pouvons nous permettre de lui donner ce nom familier, passait une partie de sa vie dans cette maison brillante et hospitalière. Elle y avait un appartement et en connaissait les êtres et les habitudes.

Elle savait parfaitement, par exemple, qu'après avoir passé la matinée avec M. Wolff Georges se rendait à midi dans la galerie de tableaux pour continuer un travail dont il était chargé.

Un jardin d'hiver communiquait avec cette galerie par deux arcades, et c'était merveille de voir ainsi réunies et accouplées les merveilles de l'art et celles de la nature. Ce beau jardin couvert descendait, par une pente douce et par mille sinuosités et ondulations de terrain, de la galerie de tableaux,

qui régnait au premier, jusqu'au grand jardin de l'hôtel. Les plantes les plus riches y étaient conservées ; des berceaux d'oranger, de myrte, de grenadier, des buissons de camellia et de rhododendron y cachaient le filet d'argent d'un ruisseau rapide qui se précipitait en riant dans un bassin de marbre rose, et éclaboussait sa mousse blanche sur ces belles fleurs d'arum qui ressemblaient à des vases d'argent mat remplis de champagne petillant.

C'était un délicieux séjour, où la vie était douce, où tout invitait au repos et à la rêverie. Borghèse savait bien que ce n'était pas à une autre heure ni dans un autre lieu que la châtelaine pouvait trouver sa victime. Aussi s'empressa-t-elle de se rendre par une porte de service dans le jardin d'hiver. Elle s'installa avec un livre dans un épais buisson de magnolia, sous lequel des siéges étaient disposés, et elle attendit.

Georges était déjà dans la galerie, donnant des ordres à quelques ouvriers, qui se retirèrent.

La perfide baronne se fit plus longtemps attendre, car elle avait à se préparer pour le combat. Elle entra bientôt par une porte basse, effeuillant les roses sur son passage, suivant les sentiers si-

nueux qui conduisaient à la porte ouverte de la galerie, passa bien près de Borghèse sans la voir, et parut, après quelque hésitation, sur le seuil de la galerie.

— Pauvre Georges! toi si naïf et si simple, devant tant de ruse et de malice, te laisseras-tu prendre au filet? Si je pouvais te prévenir! je ne suis qu'une petite épingle ; mais, si tu ne sais pas me garder, malheur à toi!

La sirène avait bien choisi le costume le plus en harmonie avec le cadre dans lequel elle devait poser : ses cheveux, de la belle nuance aimée des maîtres vénitiens, étaient relevés en épais bandeaux et formaient un nœud abondant derrière sa tête ; elle avait un peignoir blanc d'une grande simplicité, et sur la poitrine un nœud de rubans, dont les extrémités inégales tombaient avec grâce. Et la fille d'Ève recommença dans son paradis de carton la scène éternelle de la tentation.

Elle toussa légèrement pour appeler l'attention de Georges, qui se leva, salua avec respect et parut disposé à se remettre au travail.

— Oh! pardon, monsieur Georges, lui dit-elle, je me croyais seule. Dites-moi donc, si ce n'est pas

trop vous déranger, quel est le nom de cette plante singulière qui frémit quand je la touche et qui semble avoir peur de moi? N'est-ce pas étrange? Je ne lui fais pourtant pas de mal.

— Madame, autant que je puis m'en souvenir, c'est une variété de l'acacia qui a les propriétés de la sensitive.

— Et à quoi attribuez-vous, monsieur le savant, cette sensibilité d'un petit rameau, tandis que bien des gens toucheraient ma main sans la moindre émotion?

— Je crois, madame, dit sérieusement Georges, que les poëtes ont prêté bien gratuitement le sentiment à cet innocent arbuste. Je crois avoir entendu dire que la chaleur de la main agit sur les vaisseaux très-délicats qui contiennent la séve, et alors...

— Alors, voilà bien nos érudits; ils nous dépoétisent tout. Pourquoi ne pas nous laisser croire que Clytie se tourne du côté du soleil, que le narcisse se mire dans l'eau pour y voir son image? Est-ce que tout dans la nature n'a pas une voix et une pensée?

— Vous serez assez bonne pour m'excuser, ma-

dame ; je crois que la poésie est dans notre âme : c'est un sentiment élevé des choses qui éveille notre imagination ; et cette poésie, ces sentiments, nous les attribuons aux objets inanimés qui nous entourent. Ainsi le saule pleure sur les tombeaux, parce que son beau feuillage qui se balance ressemble à la chevelure dénouée d'une mère qui pleure agenouillée et penchée sur un berceau.

— Savez-vous que ce n'est pas très-gai, ce que vous me dites là? Ne pourriez-vous me trouver quelque comparaison un peu moins lugubre? dit la dame d'un air dolent, en s'étendant sur un divan de repos.

Elle éleva alors ses bras arrondis au-dessus de sa tête dans la pose charmante que les peintres ont donnée à Érigone, et elle détacha d'un rameau qui se penchait vers son front une belle fleur de grenadier, dont elle mit négligemment la tige entre ses lèvres, qui brillaient du même éclat, et elle attacha ensuite cette fleur à sa ceinture avec quelque affectation.

— Pour moi, j'aime mieux croire que la source qui murmure appelle de sa douce voix et avertit l'oiseau altéré ; que la brise me caresse, et que

l'écho est une voix amie qui répond à ma voix.

Mais vous-même, monsieur Georges, qui faites avec moi l'esprit fort pour me tourmenter, vous avez aussi vos faiblesses, et cette éternelle épingle que vous portez comme un caporal porte ses galons est la preuve de votre crédulité.

— Excusez donc cette faiblesse, madame ; je me livre à vos moqueries, mais, je vous l'ai dit, j'ai trouvé ici une famille, des amis, une hospitalité généreuse ; c'est un vœu puéril, sans doute, mais sincère, de conserver ce gage auquel je dois tous ces biens, et si quelque sacrifice...

— C'est bien beau, dit la dame d'un ton quelque peu moqueur et d'une voix un peu endormie. Eh bien, je vous demanderais le moindre sacrifice de vos goûts, de vos fantaisies les plus puériles, le sage, le philosophe Georges, si reconnaissant tout à l'heure, ne m'entendrait pas.

— Madame, pouvez-vous croire à tant d'ingratitude ?

— Donnez-moi cette épingle, dit-elle d'une voix éteinte en fermant ses beaux yeux.

Georges commençait à être fort embarrassé.

— Le sommeil me gagne, ajouta-t-elle ; ces

fleurs d'oranger qui nous entourent m'enivrent de leur parfum. Georges, vous êtes exigeant, vous ne donnez rien pour rien. Je veux faire un échange avec vous. Tenez, cette fleur, je ne la donnerais pas à tout le monde ; elle est à vous si vous attachez votre épingle à ce ruban rose... Je le veux.

Elle paraissait vraiment dormir, la conversation était interrompue, la position n'était plus tenable.

La belle personne était renversée sur le divan. Georges l'observait en artiste : loin de son cœur pur toute autre pensée.

— C'est l'Antiope de Corrége, se disait-il ; quel admirable tableau !

Et il regardait la belle fleur de grenade qui éclatait sur ce sein endormi, et il me regardait aussi, moi pauvre petite épingle, et il n'osait plus ni faire un pas ni dire une parole...

C'est alors qu'il vit surgir derrière le divan une apparition heureuse et inattendue. Avez-vous vu, dans un célèbre portrait d'Ingres, une Muse, placée dans le fond du tableau, étendant son bras sur la tête pensive d'un grand compositeur ? Ainsi la taille élancée de Borghèse s'élevait au-dessus du divan où dormait l'Antiope ; elle fit un signe d'in-

telligence à Georges, qui disparut doucement à travers les buissons, heureux de ce dénoûment, et tirant, pour ainsi dire, son épingle du jeu.

Borghèse le suivit des yeux en souriant, attacha légèrement une épingle au ruban rose, détacha la fleur avec précaution, puis, appliquant doucement un baiser sur la joue tendue de la belle endormie, elle disparut d'un autre côté du jardin.

Antiope dormait-elle? était-elle seulement assoupie? *On ne le sait pas*. Toutefois une rougeur aussi vive que celle de la grenade couvrit aussitôt son front et ses deux joues. Elle ouvrit les yeux, chercha autour d'elle, et ne trouva personne.

— L'impertinent! s'écria-t-elle.

Et, regardant à sa ceinture, elle ne trouva plus la fleur; et, regardant au ruban, elle trouva l'épingle... et elle porta sa main sur ses yeux.

Pleurez, noble dame, pleurez, puisque, malgré vos folies, il vous reste encore le sentiment de l'honneur et du devoir. C'est donc l'indolence, l'ennui, l'égoïsme, qui vous entraînent à tout prix vers l'inconnu? Ne voyez-vous pas autour de vous assez de misères à secourir, assez de larmes à essuyer, assez de bien à répandre, vous qui n'avez

que votre main à ouvrir pour faire des heureux?

A travers les murs épais de votre hôtel splendide, sous les doubles tentures de vos salons, n'entendez-vous pas encore la voix plaintive qui s'élève vers vous? Ces gémissements n'ont-il pas un écho dans votre cœur? Vous oubliez le seul, le vrai, le pur bonheur, et vous cherchez le danger pour passer le temps.

Mais ce n'est rien, dites-vous, c'est une épingle, c'est une fleur, une main quelquefois qui touche une main. — Et n'est-ce rien d'altérer par vos maléfices la pureté de l'enfant que vous devez protéger; de troubler par vos enchantements le calme d'une conscience irréprochable? et vous-même, où voulez-vous en venir? Croyez-vous qu'on s'arrête sur cette pente?

La voix cachée qui parlait ainsi, c'était la voix tardive de la conscience. Madame Wolff aimait et respectait son mari, qui la rendait heureuse et qui était pour elle comme le plus tendre des pères. Malgré toute les inconséquences auxquelles son origine créole, son inexpérience, sa jeunesse et son caractère inconsidéré et entreprenant l'engageaient quelquefois, elle était véritablement une

très-honnête et très-fidèle épouse. Elle se trouva donc dans une grande confusion d'avoir été traitée avec si peu de respect; elle comprenait qu'un secret allait exister entre elle et Georges, contre lequel elle ressentait une vive indignation. Elle rentra pensive dans ses appartements, incertaine sur la conduite qu'elle devait tenir

## XII

### LE MALHEUR

Georges, de son côté, n'était pas content de sa journée; il lui sembla qu'il avait manqué à son devoir en écoutant cette conversation frivole. Il se souvint qu'il lui restait à peine le temps d'arriver à un rendez-vous chez un artiste célèbre.

Il s'y trouva en effet trop tard; l'artiste était allé au Jardin des Plantes, où il professait.

Les jardins publics, à Paris, sont de certains préaux où les civilisés vont aux heures de récréation respirer la poussière et ne pas prendre le frais. Le Jardin des Plantes fait une heureuse exception, et on l'a trop souvent décrit pour que nous ayons à rappeler le mystère de ses labyrinthes, la grâce des châlets rustiques où reposent les animaux, la ferme où se prélassent les volatiles, la richesse des

parterres où l'on moissonne les fleurs, les serres majestueuses où se développe la luxuriante végétation des tropiques.

Suivons Georges, qui traversa rapidement toutes ces merveilles pour arriver à l'édifice dans lequel avait lieu le cours du célèbre professeur. Quel curieux et étrange spectacle! quelle scène digne des fantaisies d'une nuit d'été! Une vaste salle est éclairée par un grand nombre de hautes fenêtres. Les murs sont garnis de bocaux, dans lesquels les êtres les plus difformes, les serpents monstrueux, les hideux crapauds, les pulpes visqueuses, les salamandres, les dragons fantastiques, nagent comme des fruits confits.

Si les yeux se lèvent au plafond, des créations plus étranges, plus effrayantes, vous menacent : ce sont des crocodiles aux longues mâchoires ouvertes, des alligators, des serpents boas aux anneaux en spirales, de grands poissons armés d'une scie ou d'un espadon, des raies colossales dont la grande bouche semble rire d'un air bête, des poissons sphériques qui ressemblent à un gros ballon hérissé de mille pointes; que sais-je encore? des êtres qu'on ne voit pas ailleurs.

Si on peut dominer la terreur ou l'horreur qu'inspirent tant de créatures disgracieuses et mal conservées, et si on baisse les yeux sur le personnel de cette salle d'étude, quel contraste amusant et charmant !

A chaque table, en face d'un beau jour, est assise une jeune femme dans le négligé et le laisser-aller de l'étude. Devant elle est un rameau de fleurs ou un modèle élégant. L'attention est générale et soutenue, une conversation à demi-voix s'engage avec de demi-sourires. Un conseil se donne avec bienveillance, un bonjour est échangé. Ces femmes, ces jeunes filles, ces rameaux verts, ces fleurs parfumées, ces fruits, ce travail intelligent et gracieux, quel délicieux spectacle pour un observateur !

Georges entra timidement dans ce sanctuaire, et allait s'adresser à un gardien, lorsqu'il vit sortir de la pièce voisine un petit et gros homme dont la physionomie aurait paru des plus vulgaires, si son front et ses yeux n'avaient dénoté beaucoup d'intelligence et de vivacité. « *Il était grand prêtre de Flore, il l'était de Pomone encore.* » Il avait les deux bras remplis de grosses bottes des fleurs les plus rares et les plus fraîches ; il pouvait, certes,

les faire porter par le gardien, qui le suivait les mains vides, mais il les portait avec amour, comme un père prend un enfant chéri des bras de la nourrice, pour le porter et le caresser lui-même. Il était souriant et fier de sa riche moisson; il fit le tour de la salle, distribuant les fleurs selon l'intelligence et le talent des élèves. Celle-ci n'avait qu'un rameau de pervenches, celle-là un bouquet de camellias; toutes étaient contentes.

L'heureux professeur qui régnait dans ce charmant royaume était le célèbre Redouté, dont l'inimitable et facile talent a fait époque en simplifiant les procédés de l'art, en épurant le goût, en apprenant à bien voir la nature, en propageant une étude attrayante et en laissant à ses élèves préférées le secret de son pinceau magique[1]. Je dis l'heureux professeur, car il comptait parmi ses plus beaux jours ceux qu'il passait au milieu de ses élèves, entouré des choses, des trois choses qu'il aimait par-dessus tout : l'art, les fleurs, et, s'il faut le dire, les belles personnes qui venaient

[1] Parmi les plus habiles peintres de fleurs, on peut citer mesdames Chantereine, Delaporte-Bessin, d'Esmenard, qui, dans leurs limpides aquarelles, ont conservé la pure tradition de Redouté, leur maître et leur ami.

d'elles-mêmes se grouper autour de ses fleurs.

Aussi, quand Redouté eut donné une courte audience à Georges et se fut entendu avec lui au sujet d'un tableau que M. le baron Wolff désirait absolument avoir, il voulut lui faire faire le tour de la salle, car il avait reconnu en Georges un connaisseur, et il aimait à faire les honneurs de cette classe sans pareille.

— Quel contraste providentiel ! disait-il avec une certaine emphase qui lui était toute naturelle quand il parlait de son sujet favori.

Il montrait un vase étroit et élégant dans lequel s'élevait majestueusement un lis splendide, au milieu de son épi de longues feuilles lancéolées ; un rameau de clématite, sortant du vase, s'élançait jusqu'au pur calice pour l'embrasser; puis, se tordant comme enivré de cette beauté et de ces parfums, retombait languissant, épuisé, et s'enroulait en spirales gracieuses jusqu'au pied, où il restait étendu. Redouté demeurait en contemplation devant ce jeu de la nature, dans lequel chaque figurant déployait, l'un sa majestueuse beauté, l'autre sa grâce légère.

— Que c'est beau ! dit-il.

Il donnait quelques conseils à la dame qui avait entrepris de reproduire ce groupe heureux, et il passait.

Il trouvait sur une autre table une petite urne contenant un camellia, une rose et un pétunia, tout cela était d'un blanc pur que faisait valoir encore la feuille sombre du camellia. Il regardait toujours les fleurs avant toute autre chose.

— Ce n'est pas facile, dit-il.

Et, se penchant vers la jeune fille qui travaillait :

— Savez-vous la différence qui existe entre le velours, la soie et la gaze ?

— Mais je crois bien, monsieur : voici de la soie, et elle montrait un pli de sa robe ; et voici du velours, elle montrait un ruban.

— Eh bien, vous avez fait vos trois fleurs en papier ; or le camellia est du velours, la rose est de la soie, le pétunia est de la gaze.

Et il était déjà loin.

Il s'asseyait à une autre table, et alors on se levait de tous côtés pour découvrir son secret.

— Vous avez des doigts de roses, disait-il, et mes gros doigts ressemblent à ceux d'un paysan du Danube, et pourtant vous allez voir !

Il prenait le pinceau, le plongeait dans une eau limpide, touchait à peine la palette, étendait le pinceau sur le blanc vélin, et *alors*... on voyait naître et se développer comme par miracle une large mauve éclatante avec son calice de velours noir. C'était un cri d'admiration.

— Ce n'est pas plus difficile que cela, dit-il.

Et il passait.

Avant d'arriver à la table suivante, qui était un peu à l'écart, il s'arrêta et retint Georges par le bras; il lui montra sur la table une double branche de convolvulus qui suivait en liberté les caprices de sa nature, et faisait admirer ses larges calices bleus, roses et blancs. Les feuilles sagittées, les vrilles en spirales, se groupaient de la façon la plus heureuse.

Il lui fit voir ensuite que la peinture commencée prenait la meilleure tournure et avait toute la fraîcheur du modèle. Et, enfin, il lui montrait, avec un signe d'intelligence, la jeune fille qui était absorbée dans son œuvre ; il avait trouvé réunis l'art, les fleurs, la beauté; il restait en contemplation.

La personne qui peignait était penchée sur son

vélin, trop occupée de son modèle et de son travail pour voir ou entendre quelque chose.

— Voilà de la bonne peinture, dit Redouté en se plaçant devant elle avec Georges.

La jeune fille leva la tête, et elle s'aperçut alors que, dans l'émpressement, l'animation et l'amour de son œuvre, un certain désordre s'était produit dans sa simple toilette. Une légère écharpe noire, qui était sur son cou, s'était détachée, ce qu'elle n'avait pas remarqué d'abord, car il faisait une chaleur excessive ; ses épaules et une partie de sa poitrine se trouvaient ainsi découvertes ; une vive rougeur illumina aussitôt son visage jusque-là très-pâle ; elle se trouva dans une véritable confusion, elle ramenait cette écharpe rebelle et paraissait chercher.

— Prenez donc garde, vous allez me gâter votre peinture ! s'écria le maître ; vous cherchez une épingle ; eh ! tenez, voici justement un monsieur qui en porte une sur sa manche.

Et il en détacha l'épingle. Georges la reprit vivement, et, la donnant à la jeune fille, en la retenant quelques instants encore entre ses doigts :

— *Prenez garde de me la perdre !* lui dit-il.

La jeune fille le regarda d'un air étonné et prit l'épingle en souriant.

Si la jeune artiste n'eût été que jolie, Georges ne l'eût peut-être pas remarquée, grâce à son caractère distrait et sérieux. Mais un de ces hasards qu'on ne trouve guère que dans les romans vint captiver toute son attention.

La splendeur du front, la hardiesse des sourcils, la douceur des yeux de velours ombragés d'un panache de cils noirs, la franchise de la physionomie, la mélancolie de l'expression, tout lui rappelait une image aimée, celle qui l'avait consolé et soutenu dans ses heures de découragement. L'imagination avait sans doute ajouté son prestige à cette ressemblance fortuite, mais c'était, pour lui, l'original vivant et animé du *Malheur* du Corrège, qui rougissait et respirait devant lui.

Rien ne manquait au tableau, ni la pâle étoile au front, figurée par une églantine en fleur qu'une amie avait glissée dans ses cheveux par surprise, ni l'écharpe noire flottant sur ses épaules blanches, ni le bouquet de larges scabieuses, que Redouté, par une analogie touchante, avait jeté sur sa table dans sa distribution de fleurs.

Sa chevelure, plus noire que l'ébène, était relevée avec une certaine négligence en une torsade abondante, d'où s'échappaient des boucles vigoureuses qui retombaient en spirales sur son cou gracieux. Et là encore une singularité attirait le regard et fixait la pensée : un filet de cheveux blancs, semblable à un mince filet de vif-argent ruisselant sur des flots d'encre, était comme le cachet de la souffrance imprimé sur le front de la jeune fille.

Le malheur ! quel mirage attrayant, quel trésor inexplicable à rencontrer pour l'homme au cœur pur !

A d'autres les calculs pour multiplier une fortune par une fortune, et pour tout donner à celles qui ne manquent de rien : à d'autres les joies, les vanités, les prétentions, l'ambition de paraître !

A lui, à lui seul, l'ambition de se cacher, d'aimer, de consoler, de servir, de souffrir !

Redouté entraîna Georges, qui restait comme anéanti dans cette contemplation. Et, après avoir complimenté et encouragé son élève, il reconduisit Georges, qui se retournait encore en sor-

tant, et il lui promit d'aller bientôt voir le tableau de Van Huysum, auquel il devait faire un pendant pour la galerie de M. Wolff.

## XIII

### LE DÉPART

Georges se hâta de se remettre à son travail, qui avait quelque peu souffert de son absence. Le soir, les dames étaient au salon, devisant sur les événements de la journée.

— Et notre gageure? dit la dame anglaise.

— J'ai perdu, dit madame Wolff en rougissant; je m'étais trop avancée. Voici vos vingt louis, ma chère lady, les pauvres n'y perdront rien; et je m'avoue vaincue.

Madame Wolff se tenait à l'écart, assez rêveuse, et se disant souffrante. M. Wolff paraissait animé et inquiet, et chacun de ses regards semblait, à sa femme, un reproche.

La dame anglaise causait de son côté avec ses amies.

— Avez-vous deviné toutes les émotions de notre chère baronne? Je la crois trop modeste, je vais lui rendre son argent, car elle l'a bien gagné. Seulement, j'ai peur que sa victoire ne lui ait coûté plus cher qu'elle ne pensait.

— Que voulez-vous dire? reprit en chœur le curieux auditoire féminin.

— Eh! ne voyez-vous pas l'air radieux de M. Georges? Maintenant regardez sur sa manche, vous n'y trouverez pas la moindre épingle, et vous ne lui en verrez plus jamais: mais elle n'est pas perdue pour tout le monde, peut-être.

— Est-il vrai, dit une jeune personne en s'avançant vers Georges, que vous ayez renoncé à porter cette épingle qui ne devait jamais vous quitter?

— Je l'ai perdue, mademoiselle, dit Georges en souriant; le charme est rompu, je suis maintenant sans défense contre le malheur.

— Georges, dit à haute voix M. Wolff, qui, étranger à ces conversations frivoles, semblait lire avec attention des papiers, il faut partir à l'instant; vous avez un passe-port, vous le ferez viser au Havre, le paquebot américain part demain; l'affaire est grave; suivez-moi.

Ces paroles, prononcées du ton bref qui était habituel à M. Wolff, et ce brusque départ, firent quelque sensation dans le salon. Quant à madame Wolff, elle ne put contenir plus longtemps son émotion, et, sa conscience lui laissant attribuer aux événements du jour ce qui n'était peut-être que l'effet du hasard et l'urgence des affaires, elle tomba évanouie sur le divan où elle reposait.

— Je vous l'avais dit, murmura l'Anglaise.

On s'empressa autour de la malade, et Borghèse, toujours bonne et empressée, la conduisit dans sa chambre.

— Mon cher enfant, dit M. Wolff quand il fut avec Georges dans son cabinet, vous seul pouvez nous sauver. Vous parlez anglais comme un citoyen de Londres; vous êtes jeune, actif, intelligent, partez au plus vite. La maison Jackson, de Québec, qui nous donnait de vives inquiétudes va se mettre en faillite. J'en ai l'avis certain et confidentiel. Cependant tout n'est pas perdu ; si nous arrivons à temps, nous les tenons. J'ai peu de chose à vous expliquer ; vous connaissez l'affaire, parcourez le dossier; voici nos titres. Ce portefeuille contient les fonds pour vos frais de voyage, je vous donne

carte blanche. Si vous réussissez, c'est le commencement de votre fortune, car il faut aussi songer à vous. Vous aurez dix pour cent sur cette liquidation, qui ne laisse pas que d'être considérable ; et ne faiblissez pas, ils peuvent payer. Voici une lettre pour le consul, qui vous appuiera au besoin ; vous avez ma procuration, et voici mon blanc-seing pour toute quittance. Partez.

Il lui donna encore quelques explications, puis l'embrassa en lui souhaitant bonne chance et lui recommandant de lui écrire aussitôt qu'il serait arrivé à New-York, et avant de partir pour Québec.

## XIV

### LE VOYAGE

Georges n'avait rien à se reprocher, il était calme et rempli d'assurance. Un voyage en Amérique, pour lui qui savait si bien *voir*, c'était une bonne fortune. L'éloignement ne lui faisait aucune impression, la traversée était si rapide! L'idée du danger ne se présentait même pas ; son désir d'être utile et de répondre à une confiance honorable lui donnait tant de force !

Georges était, le lendemain, au Havre, embarqué sur un magnifique steamer. La traversée fut heureuse et rapide. Georges ne se laissa pas aller au *far niente* qui gagne souvent les passagers et qui double la longueur du temps.

Il tenait un journal, consignait une multitude d'observations, admirait les transformations que

l'état de l'atmosphère faisait subir à la mer, tantôt verte, sombre, tantôt lumineuse, dorée, phosphorescente ; il suivait des yeux le sillage du navire, se rendait compte de la force et de la puissance des machines, qui, par un temps calme, traçaient sur la vague une ligne aussi droite, aussi sûre qu'un chemin de fer. Il s'entretenait avec les mécaniciens et les officiers ; remontait admirer un coucher de soleil radieux ou une belle nuit étoilée ; se laissait aller à ses rêveries, dans lesquelles se présentait quelquefois l'image de *celle* qui portait au front une fleur blanche pour étoile, et qu'il n'avait pas oubliée.

A New-York, il prit chez des amis quelques lettres de recommandation, écrivit en Europe et s'avança dans l'intérieur. Il était alors préoccupé du succès de son entreprise, et il arriva à Québec assez indifférent à la nature du pays qu'il traversait.

## XV

### DIPLOMATIE

Le lendemain de son arrivée, Georges se présenta de bonne heure dans les bureaux de la maison Jackson et Cie. Il s'était assuré le concours d'un légiste auquel il était recommandé.

— Messieurs, dit-il en pur anglais, je me présente sous les auspices d'amis communs de New-York, dont voici les lettres. (En terme de commerce, des correspondants s'appellent des amis.) J'ai reçu d'Angleterre de fortes acquisitions, et j'aurais besoin, sur Liverpool ou Manchester, de traites dont je fournirai ici la valeur.

Les associés échangèrent un coup d'œil.

— La valeur au comptant ? Parfaitement, monsieur ; et quelle est l'importance de ces traites ?

— Mais peut-être quarante à cinquante mille dollars.

Après s'être consultés, les associés répondirent :

— Nous pouvons fournir cinquante mille dollars à huit jours de vue sur Davidson, la première maison de Manchester, qui nous doit plus que cette somme.

— Fort bien, messieurs, reprit Georges, veuillez préparer cette valeur à mon ordre, en plusieurs coupons, je vais me munir du solde à votre convenance.

Il régla ensuite les conditions de cette négociation et sortit.

Il remonta bientôt avec l'avocat, qui l'attendait, et s'exprima ainsi :

— Messieurs, vous venez de me déclarer que la maison Davidson vous devait cinquante mille dollars que vous mettiez à ma disposition contre pareille somme versée ici en vos mains.

— C'est convenu, monsieur.

— Et vous n'avez connaissance d'aucune opposition qui frappe cette somme, et qui rende nulles en mes mains les traites que vous auriez à me remettre?

— Que voulez-vous dire, monsieur, supposez-vous...

— Je ne suppose rien, messieurs; mais voici une opposition de la maison Wolff, de Paris, qui vous a été dûment signifiée et qui interdit à Davidson tout payement pour votre compte. Voici, d'autre part, les comptes détaillés de la maison Wolff, à laquelle vous devez de longue date quarante-neuf mille sept cent soixante-quinze dollars, plus les frais de retard. Monsieur, que voici, vous dira les graves inconvénients qu'il pourrait y avoir pour vous, après avoir déclaré que la somme était disponible à Manchester, à ne pas accepter la quittance de M. Wolff, en échange des traites sur Davidson.

L'avocat expliqua avec calme que ce serait pour les messieurs Jackson et C^ie^ une affaire fort grave, d'autant qu'elle pouvait être certifiée par témoins. Les traites étaient préparées à l'ordre de Georges. L'opposition qui leur avait été signifiée rendait ces traites de nulle valeur pour toute autre que la maison Wolff, qui seule pouvait donner main levée de l'opposition, et en conséquence ces valeurs étaient *frauduleuses;* le délit était flagrant.

Les associés Jackson essayèrent de discuter; cependant, prenant bientôt leur parti avec toute

la décision du caractère américain, et craignant un éclat qui hâterait leur ruine, ils acceptèrent la quittance de M. Wolff en échange des traites par première et seconde à l'ordre de la maison Wolff sur Davidson, de Manchester.

Georges sortit avec l'acolyte dont la présence lui avait été d'un si utile secours. Il était dès lors entièrement rassuré sur le plein succès de sa négociation difficile. Davidson était un ancien commis de M. Wolff, qui était devenu son ami. Établi à Manchester, il avait donné avis à M. Wolff de l'état désespéré des affaires de la maison Jackson de Québec, et du seul moyen qui lui restait de se faire payer.

Georges envoya aussitôt les *premières* de ces traites à M. Wolff, très-assuré qu'elles seraient payées à vue, puisque les fonds étaient disponibles, et il garda par devers lui les secondes des mêmes traites pour éviter toutes mauvaises chances. Tout se passa comme il l'avait prévu, et Georges, qui, malgré sa simplicité, était déjà un négociant expérimenté, put se donner le plaisir très-légitime et très-permis à un cœur honnête de tromper un trompeur.

Quelques jours plus tard la faillite était déclarée, et, sans la promptitude d'exécution de Georges, tout était perdu.

Après les affaires, le plaisir. Georges avait encore une excursion à faire dans le pays, pour visiter ses correspondants à Montréal, Kingston, Toronto et autres villes qui surgissent comme par enchantement sur ce sol vigoureux. Dans le bas Canada, il se trouvait dans une contrée qui avait gardé le souvenir de son origine française, la religion et les mœurs de la France. Les campagnes fécondes, couvertes des plus riches moissons, ombragées de longues files de pommiers, lui rappelaient les plus beaux sites de la Normandie. Dans chaque village, les clochers pointus des églises catholiques et le son pieux des cloches ajoutaient à l'illusion, et le touchaient profondément. Il entrait quelquefois dans ces temples rustiques, pour consacrer une prière à sa mère, et peut-être à une amie inconnue. Il traversa les grands lacs sur ces villes flottantes qui sont les paquebots d'Amérique, se laissa glisser sur les rapides avec l'intrépidité des Américains, qui comptent le danger pour rien et le temps pour tout.

Il avait lu Chateaubriand, qui a décrit ces contrées avec le prestige de son talent, mais avec quelque emphase ; il trouva le pays bien changé, grâce à une civilisation si impatiente.

Là où Chateaubriand voyait des huttes de sauvages et des femmes demi-nues berçant leur enfant dans un hamac de lianes, il voyait s'élever une ville somptueuse, traversée par les chemins de fer, ornée de tout le confortable de l'Europe, avec ses modes, ses journaux, ses pianos et ses travers.

A Montréal, les belles dames font venir les modes et les fantaisies de Paris. Dans ce pays si neuf, où les arts sont encore dans l'enfance, car ils viennent après tout le reste, il fut bien étonné d'être présenté chez un marchand de tableaux. Hélas ! ce qu'il y vit en exhibition était bien fait pour désoler un amateur. Des lithographies enluminées de couleurs criardes lui crevaient les yeux ; et les échantillons de pacotille que l'Europe avait exportés dans ces parages n'étaient pas faits pour donner aux Canadiens une haute idée de nos artistes.

Il remarqua cependant avec intérêt les études consciencieuses de quelques jeunes peintres du pays, et il put entrevoir que l'art se développerait

à son tour et étendrait ses nobles rameaux sur cette terre féconde que l'industrie avait déjà transformée.

Le marchand expliqua à Georges que plusieurs dames qui avaient visité la France avaient mis à la mode la peinture des *fleurs*, et qu'il lui était impossible de leur procurer des modèles convenables; il n'avait qu'un recueil de vieilles gravures de la rue Saint-Jacques. Georges fit avec lui un marché pour l'exécution et le prompt envoi d'une douzaine de bouquets de fleurs d'après nature, et il ne put s'empêcher de penser que ce hasard servirait peut-être quelque artiste qui trouverait moins facilement en France un emploi si désiré de son talent.

Sa mission était terminée; il se hâta de regagner New-York, d'où les communications sont si faciles; et, après avoir encore utilisé son temps pour les meilleurs intérêts de M. Wolff, il prit passage sur le premier paquebot en partance pour le Havre. Quinze jours après il descendait un matin à l'hôtel de la Chaussée-d'Antin.

## XVI

### LA COMMANDE

— Succès complet! lui cria M. Wolff en l'apercevant; l'argent est ici, et voici votre part bien acquise.

Et, lui remettant un portefeuille qui ne contenait pas moins de vingt-cinq billets de banque, il l'embrassa cordialement.

— Vous êtes un habile négociateur, lui dit-il, et il était temps : huit jours plus tard, ces fonds à disposition chez Davidson appartenaient à la faillite, et il n'était plus permis à cet ami de les réserver pour nous. Maintenant il faut vous reposer, vous avez besoin de quelques loisirs; la besogne se serait un peu accumulée en votre absence, mais nous y avons pourvu provisoirement. Je ne veux pas vous voir de huit jours.

— J'irai donc voir ma mère, que j'ai quittée depuis si longtemps, dit Georges.

Et, après avoir fait tous ses remercîments avec effusion, il partit le cœur content.

Qui de vous, lecteurs bénévoles et lectrices judicieuses, ne nous dirait de quel côté une voiture rapide transporta aussitôt notre jeune voyageur? — Vous avez deviné. Il se trouvait au Jardin des Plantes à l'heure du cours de peinture, et ce ne fut pas sans pâlir qu'il vit d'un premier coup d'œil que la seule place qui l'intéressait était vide. Il reprit quelque assurance pour s'adresser à Redouté, qui aimait la plaisanterie et qui lui dit en riant: « Ce n'est sans doute pas comme mandataire de M. Wolff que vous vous présentez aujourd'hui ? » Et il le fit entrer dans son cabinet.

— Pour parler sérieusement, dit Georges en tirant un papier de son portefeuille, voici une commande que j'ai recueillie en voyage; elle me paraît indigne de votre talent, monsieur, mais elle est peut-être du ressort de vos élèves, et je vous avoue qu'après avoir comparé les travaux que vous avez eu la bonté de me faire passer en revue l'autre jour, la manière franche et hardie de la

personne qui est absente aujourd'hui m'a par plus satisfaisante que tout le reste ; j'ose vous en demander votre avis.

Redouté examina la note et répondit :

— Vous avez fait preuve de goût et de discernement, et j'ajoute que jamais commande ne sera tombée en meilleures mains ; vous verrez deux sœurs dignes de tous vos respects ; elles m'ont été recommandées par des amis, et je serais heureux si l'avis que vous me demandez pouvait leur être utile.

Il restait à Georges une question à poser, mais le courage lui manquait.

— Vous voudriez peut-être bien savoir où demeurent ces dames ? dit Redouté avec quelque malice Je sais seulement qu'elles sont de Saint-Germain et se nomment mesdemoiselles Duval. Celle que vous avez vue est la plus jeune, et se nomme, je crois, mademoiselle Jeanne. Tâchez de leur rendre ce service, c'est peut-être la Providence qui vous envoie, car elles n'ont pas été heureuses. *Je n'ai pas d'autres recommandations à vous faire.*

Georges salua d'un air reconnaissant qui répondait à la pensée de Redouté.

Le lendemain, sans autre indication, Georges partait pour le petit pays où il espérait bien découvrir les demoiselles Duval, qui, selon toute apparence, donnaient des leçons de peinture...

Si la France est le plus beau pays du monde, le séjour de Saint-Germain est peut-être le plus ravissant de la France. Un château qui rappelle les plus nobles souvenirs de notre histoire, une terrasse élevée qui s'étend à perte de vue, et d'où l'œil charmé découvre au premier plan des pampres verts descendant par une pente douce jusqu'à des prés qui vont se baigner dans la Seine, puis un grand anneau du fleuve sinueux, couvert d'îles verdoyantes, puis, de l'autre côté de l'eau, encore des prés, encore des bois, des villages parsemés dans la plaine immense, qui s'effacent dans l'ombre ou scintillent à une échappée de soleil, puis au fond, tout au fond de l'immense diorama, la ville, la grande ville, dont l'arc de triomphe colossal paraît dans les beaux jours aux dernières lignes de l'horizon.

A droite, les coteaux arrondis de Luciennes et Marly descendent en amphithéâtre ; à gauche, une immense forêt est comme le parc réservé des

heureux habitants de la petite ville privilégiée.

Tout s'embellissait encore aux yeux de Georges par les sentiments et les vagues espérances qui l'agitaient. Le malheur est un élément si pur, quand il n'est pas mérité, que Georges se flattait de rencontrer des êtres tout à fait dignes de l'intérêt que lui avaient déjà inspiré la physionomie ouverte de Jeanne et le peu de mots de Redouté.

Ce ne fut pas cependant sans une certaine appréhension qu'il pénétra dans l'église qui se trouve à côté du château, à l'entrée de la ville, pour recommander à Dieu le succès de son honnête et pieuse entreprise.

Si les cathédrales des grandes villes imposent aux jours solennels par la magnificence du luxe, des somptueux ornements, du splendide luminaire et des concerts harmonieux, la petite église de Saint-Germain gagne peut-être à être visitée dans la solitude et le silence par le fidèle qui veut élever à Dieu sa prière. Son demi-jour inspire la méditation et le recueillement.

L'église était presque déserte. Georges porta à son front l'eau sainte et se plaça près d'une chapelle de la Vierge. Il y était depuis quelque temps,

remerciant Dieu de la protection que la providence lui avait accordée, lorsqu'il vit deux jeunes dames passer devant lui et se diriger lentement vers la porte. Il les devança facilement, et Georges, touchant du doigt le bénitier, présenta la main à Jeanne, qui, avançant aussi la main, leva vers lui un regard profond, et, s'appuyant sur le bras de sa sœur, dit à Georges :

— *Je l'ai toujours.*

Et elle me montrait du doigt, moi, pauvre petite épingle qui attachais l'écharpe noire.

La sœur ne parut rien comprendre à ce commencement de conversation ; on sortit ensemble. La position eût été embarrassante pour bien des gens, mais la simplicité et la droiture rendent tout facile et naturel.

— Mademoiselle, dit Georges en sortant de l'église, permettez-moi de profiter de cette rencontre, que j'ai peut-être demandée à Dieu *dans cette église* (et il appuya sur ces derniers mots) pour vous faire une proposition relative à vos travaux, sur la recommandation de M. Redouté.

— Monsieur, dit Jeanne, si vous vous présentez *à cette place* (et elle insista sur ces mots) en invo-

quant le nom de la Providence et le nom très-aimé de notre maître, soyez le bienvenu chez nous.

Les deux sœurs se mirent en route, et Georges marchait respectueusement près d'elles. La grande sœur parlait bas à l'autre et lui disait :

— M'expliquerez-vous, Jeanne, ce que c'est que cette rencontre? D'où connaissez-vous ce jeune homme? Où l'avez-vous vu? Vous avez donc des secrets pour moi?

— Je t'expliquerai tout, chère sœur, n'aie aucune crainte ; je ne le connais pas, et... je réponds presque de lui. N'avons-nous pas notre raison et le souvenir de notre mère qui nous guide comme si elle était encore avec nous? laisse-moi seulement lui parler.

Elles traversèrent la place du château et se trouvèrent bientôt sur le parterre.

— Vous n'êtes jamais venu dans ce pays? dit Jeanne.

— Jamais, mademoiselle. J'ai beaucoup d'occupations et peu de liberté ; mais ce que je vois ici, ces sites magnifiques, cet air si pur, cette belle forêt, tout cela me paraît admirable, et on ne peut toucher du pied ces gazons fleuris sans désirer

y revenir et peut-être s'y fixer pour toujours.

— C'est en effet ce que nous disent nos amis. Mais, malgré vos travaux, vous vous occupez peut-être de peinture? et vous connaissez M. Redouté ?

— Fort peu, mademoiselle; je me suis trouvé en rapport avec lui pour la commande d'un tableau, et, ayant besoin aujourd'hui d'un certain nombre d'études de fleurs, ayant remarqué votre travail lorsque j'eus l'honneur de vous rencontrer une fois, j'ai pensé qu'il vous conviendrait peut-être d'entreprendre cette affaire.

— C'est donc un marchand de tableaux? dit la grande sœur.

— Je n'en sais rien du tout, dit Jeanne en s'éloignant un peu de Georges; mais tu vois bien que ce jeune homme est très-sérieux et convenable : il ne peut venir ici dans de mauvais desseins.

Et pour le faire parler encore, espérant apprendre à le connaître un peu par ses réponses et sa physionomie, avant qu'il eût passé le seuil de sa maison:

— Je n'ai pas trop bien compris votre recommandation, lorsque vous m avez prêté une épingle, mais vous me l'avez un peu reprochée, dit-elle en riant; du reste, j'ai eu grand soin de la garder,

car, pour vous parler tout franchement, j'avais un pressentiment qu'un jour ou l'autre ce dépôt précieux me serait réclamé, et vous voyez que je ne me suis pas trompée.

— Mademoiselle, bien que j'aie des motifs tout particuliers pour tenir à cette pauvre petite épingle, je puis vous faire un plus long crédit, mais c'est de plus grandes affaires que nous avons aujourd'hui à traiter ensemble,

— Vous me connaissez donc? Quelques amis communs vous avaient-ils parlé de nous?

— Du moins, mademoiselle, vos traits ne m'étaient pas inconnus, et je crois que je vous aurais reconnue entre mille.

— Est-ce donc cette épingle qui vous a fait faire cette grande découverte? dit-elle en souriant.

— Peut-être, car c'est en vous la présentant que j'ai retrouvé dans vos yeux une image qui me rappelait de tristes souvenirs.

— Je crois, monsieur, que nous ferons mieux de parler peinture. Je vous avertis que je suis très-difficile en affaires... Mais encore un mot, je vous en prie; quelle est donc, monsieur, cette histoire d'une image qui est comme mon signalement, que

vous conserviez pour m'arrêter quand je passerais devant vous? tout cela est inquiétant, et j'aime les gens *très-véridiques*.

Georges ouvrit silencieusement son portefeuille, et montra la page où se trouvait le dessin de Munich.

— Vous voyez que nous sommes déjà d'anciennes connaissances, lui dit-il à voix basse.

Les deux sœurs restèrent dans un profond étonnement en voyant cette image si fidèle qui portait une date déjà ancienne, comme le papier et la teinte un peu effacée du crayon l'indiquaient aussi.

Elles résolurent cependant d'agir avec prudence, et elles arrivèrent à une petite maison située près du parterre et des premiers arbres de la vaste forêt.

De grands rosiers, montant jusqu'au faîte de la petite maison, donnaient beaucoup de grâce à la modeste façade. Le rez-de-chaussée était occupé par madame Blanchemain, propriétaire de l'immeuble, et qui était pour les deux sœurs une amie et une protectrice. Leur petit appartement était à l'étage supérieur.

— Ma bonne madame Blanchemain, dit Jeanne

en entrant la première, voici un monsieur qui désire voir nos peintures; ayez la bonté de le recevoir; nous allons lui chercher quelques échantillons pour lui épargner un dérangement.

Et elles sortirent.

— Prenez donc la peine de vous asseoir, monsieur, dit la dame Blanchemain. Il fait aujourd'hui un temps magnifique, mais un peu chaud; je crois bien que nous aurons de l'orage. Mais ça ne peut pas faire de mal; c'est bon pour la vigne, et on a grand besoin d'une bonne année. J'ai un petit clos du côté de Mareil qui devient superbe, et le vin n'est pas mauvais ; ce n'est pas du vin de qualité, mais ça peut se boire, et avec de l'eau on peut le boire. C'est du vin qui porte très-bien l'eau... Monsieur voudrait-il se rafraîchir ?

Georges fit un signe de remercîment. Elle continua sans interruption :

— Après ça, vous serez satisfait de l'ouvrage de ces dames, si c'est pour le commerce, ou des leçons, ou tout. Ici nous disons toujours ces dames, c'est une habitude, mais c'est ces *demoiselles*. Ah! oui, Seigneur Dieu! et sages et raisonnables, et tout, et toujours contentes, et de quoi? de rien.

Après ça, elles ont bien le droit d'être contentes, les pauvres anges! car elles sont contentes d'elles; mais il ne faut rien dire, les voilà qui redescendent. Je vous conterai ça... Vous en faut-il beaucoup de leur ouvrage? car elles en ont bien d'avance; ça travaille toujours. Mais le commerce ne va pas fort dans cette saison... Et de vos côtés, ça va-t-il un peu?... Et des jolies fleurs que fait cette petite Jeanne, qui est adroite de ses mains! Mais vous allez voir tout ça; ne dites rien.

Et comment Georges aurait-il pu dire quelque chose, puisque la dame Blanchemain parlait toujours?

Les deux sœurs entrèrent, chargées de portefeuilles, et elles étalèrent leurs marchandises. Madame Blanchemain se tenait assise près de la fenêtre, Jeanne était debout devant une grande table couverte de ses études, et Georges était assis de l'autre côté comme un acheteur.

Mais Jeanne s'était peut-être vantée en se disant si habile en affaires, et il y eut là une scène de commerce assez rare.

— Anna, disait Jeanne à sa sœur d'un air fâché, pourquoi as-tu descendu ce carton? Tu sais que

je n'en suis pas contente ; ce n'est pas montrable.

Georges, au contraire, parcourait avec curiosité le portefeuille et trouvait tout charmant.

— Quelle fraîcheur de tons ! disait-il. C'est comme si on se promenait dans un riche parterre.

— Ce ne sont que des ébauches, disait Jeanne. Je veux recommencer cette couronne de roses, qui ne tourne pas assez.

— Ne la recommencez pas, dit Georges ; on ne peut mieux faire.

— Mais il me semble que vous changez de rôles, dit Anna. Monsieur est acheteur, c'est lui qui doit trouver quelque chose à redire, et toi, tu dois vanter ta marchandise.

— C'est vrai, dit Jeanne ; recommençons.

Et, retenant un demi-sourire, elle dit avec un grand sérieux :

— Monsieur, voici de très-jolies peintures ; nous en tenons un assortiment bien complet. Monsieur désire-t-il en choisir quelques-unes ?

Et, se tournant vers sa sœur :

— Il me semble que c'est ainsi, dit-elle.

— Pas mal, dit Anna.

Georges imita son sérieux et répondit :

— Puisque vous n'avez rien de mieux pour le moment, je choisirai ce bouquet de marguerites et cette gerbe de bluets et de coquelicots, si vous pouvez m'*accommoder* pour le prix.

— Monsieur, dit Jeanne, la main sur la conscience, je ne pourrais vous les passer à moins de...

Elle se retourna très-embarrassée vers Anna, qui lui dit :

— Va toujours, c'est très-bien ! tu as l'air d'une vraie marchande.

— Eh bien, dit Jeanne, il m'est impossible de vous les passer à moins de vingt-cinq francs pièce, cinquante francs la paire ; mais il faudra revenir nous voir.

— Comme elle entend les affaires ! disait madame Blanchemain en savourant une prise ; elle les vend aussi bien qu'elle les fait : ça s'entend à tout.

— Vingt-cinq francs ! dit Georges d'un air fâché ; il m'est bien impossible de payer ce prix-là pour de pareilles peintures.

— Après ça, dit madame Blanchemain, se mêlant à la conversation, ça ne se marchande pas, ces choses-là, quand on s'y connaît. Elles l'ont bien gagné, allez, ces pauvres demoiselles ! faut pas leur

reprocher leurs pauvres vingt-cinq francs. Si vous saviez seulement à quelle heure ça se lève pour travailler ; mais vous ne le saurez peut-être jamais : pourquoi ? parce que vous êtes encore tous couchés dans votre Paris qu'elles ont déjà abattu bien de l'ouvrage. Après ça, quand on ne s'y connaît pas...

Les deux sœurs avaient tâché vainement d'interrompre ce flux de paroles ; enfin Jeanne, prenant doucement la vieille dame par le bras :

— Ma bonne madame Blanchemain, laissez monsieur marchander, il nous donnera ce qui lui fera plaisir.

— Mademoiselle, dit Georges, il m'est impossible de payer des bouquets comme ceux-là moins de cinquante francs la pièce ou cent francs la paire. En vous en commandant une douzaine, vous pourrez peut-être me les laisser à ce prix.

— Mais, monsieur, vous vous trompez, dit Jeanne après un moment de réflexion, vous m'offrez le double de ce que je vous demande.

— C'est le prix fixé par mon commettant, dit Georges, et je n'y peux rien changer ; cette affaire en amènera peut-être quelques autres, ainsi je vous engage à l'accepter.

— En voilà une manière de faire des affaires! dit encore madame Blanchemain. Après ça, je me raccommode avec monsieur, car ça me faisait assez de peine de le voir comme ça faire des rabais sur la marchandise, mais à présent je vois que c'est un connaisseur ; c'était en manière de plaisanterie; mais ce n'est pas trop payé ; ça vaut le moins cinquante francs, des peintures comme ça... Si monsieur voulait se rafraîchir... Voyez-vous, monsieur...

Elle chercha le nom dans sa mémoire, et, ne le trouvant pas, par une bonne raison, elle continua :

– Ces jeunesses, ça donnerait tout pour rien; c'est si désintéressé ! A présent que c'est un marché fait, il faut vous dire que ça ne sait pas défendre ses droits, et, s'il n'y avait pas des honnêtes gens comme vous, ça donnerait, vrai Dieu, tout pour rien.

— Monsieur, dit Anna, qui dans le ménage avait adopté un peu le rôle de mère, nous prenons au sérieux tout ce que vous avez dit à ma sœur, puisque vous vous recommandez d'un nom si honorable; mais nous n'avons pas l'honneur de vous connaître...

— Mademoiselle, reprit Georges, prévoyant la

question, voici la commande de mon correspondant. J'espère qu'elle sera suivie de quelques autres. Vous voyez que les prix fixés ne me permettent pas de payer moins que ce que je vous ai offert. Si vous le voulez bien, je remettrai à madame le prix des deux sujets qui sont à ma disposition.

Et il compta cinq pièces d'or dans la main de madame Blanchemain, qui les reçut avec grand plaisir. Il eût été peut-être embarrassé de les mettre dans la main de Jeanne.

— Donnez, donnez, dit madame Blanchemain, ça trouvera bien son emploi dans le ménage, pas vrai, mesdemoiselles? Les bons comptes font les bons amis; après ça...

Georges l'interrompit, comprenant qu'il n'y avait pas d'autres moyens de prendre la parole.

— Quant aux dix autres sujets, je vous en laisse le choix et la composition, pourvu qu'il soient de même grandeur et tous d'après nature. Voici, madame, mon nom et l'adresse de la maison de banque qui doit payer les dix sujets, qui sont attendus avec impatience.

Il remit une note à madame Blanchemain.

— Mais, dit Jeanne en regardant sa sœur, ce sera

bien long, dix bouquets ; il faut trouver et choisir de belles fleurs. Je ne crois pas pouvoir en faire plus d'un par semaine. Est-ce que monsieur ne voudra pas voir quelquefois mon travail? car je pourrais me tromper, et un bon conseil viendrait à propos.

Anna ne répondit rien ; il y eut un silence.

— Si vous le permettez, dit Georges, je viendrai donc quelquefois visiter ce beau pays, et savoir où vous en êtes

— Monsieur Georges, dit Jeanne, j'aurais bien, pour mon compte, encore quelque chose à vous demander.

Georges s'inclina.

— Je voudrais bien savoir, si ce n'est pas indiscret, d'où vous vient ce dessin qu'on prendrait presque pour mon portrait, si ce n'est que je n'ai pas toujours l'air aussi triste.

— Mais asseyez-vous donc, dit madame Blanchemain, et contez-nous cette histoire-là. Après ça, Jeanne est comme cette paysanne de Fourqueux ; vous souvenez-vous, mesdemoiselles?... Figurez-vous, nous étions par là à nous promener ; et ces demoiselles, faut toujours que ça s'occupe ; nous voilà donc installées sous des pommiers ; voilà ma-

demoiselle Anna qui atteint son album et qui se met à dessiner une méchante masure avec un colombier, avec du lierre, vous savez, tout ça qui ne tenait à rien. Voilà une furie qui sort de je ne sais où, et qui nous en dit! Et puis elle voulait nous faire mettre à l'amende pour avoir copié sa maison, sous prétexte que nous étions des Anglais. Mon Dieu! avons-nous ri! n'est-ce pas vrai, Anna? Après ça Jeanne ne veut peut-être pas qu'on fasse sa peinture sans sa permission...

Georges crut à propos d'interrompre. La confiance vient vite à cet âge. Il raconta en peu de mots l'histoire de sa vie, et dit simplement dans quelles circonstances il avait rencontré cette image à Munich. Jeanne paraissait pensive. Anna craignait d'engager sa sœur dans de nouvelles relations. Madame Blanchemain faisait tous les frais de la conversation.

Georges, voyant la tenue réservée des jeunes dames, comprit qu'il était temps de se retirer.

— Mademoiselle, dit-il à Anna, nous avons fait un marché...

Et il lui tendit la main; Anna avança la sienne avec crainte.

— Ah bien, moi, dit madame Blanchemain, je ne donne pas ma blanche main (c'était une de ses plaisanteries) ; mais il faut que je vous embrasse, car c'est le bon Dieu qui vous envoie par ici ; et il était temps, après ça.

Georges embrassa bravement madame Blanchemain, et salua. Son dernier regard rencontra le regard profond et calme de Jeanne, et chacun se retira avec ses émotions.

La journée était belle. Georges ne se hâta pas de partir. Il voulut s'égarer dans les profondeurs de la forêt pour recueillir ses pensées et se rendre bien compte de cette matinée.

Tout lui parut sage, intéressant, convenable ; la naïve familiarité de la bonne madame Blanchemain ne lui parut pas ridicule, car il avait deviné que cette bonne dame était une amie, une confidente, une tutelle, presque une famille pour ces orphelines. Il comprit que Jeanne s'était mise sous la protection de Dieu avant de toucher sa main sous le porche de l'église.

Il se rendit compte de la prudence avec laquelle Jeanne l'interrogeait sur le chemin, avant de lui

donner accès dans sa maison, et il devina toutes les appréhensions de sa sœur.

Il approuva leur réserve de ne pas l'avoir introduit, dès la première visite, dans leur chambre, mais de s'être mises sous la protection de madame Blanchemain. Il ne lui échappa pas non plus, d'après les indiscrétions de la bonne dame, qu'elles avaient souffert, et que ce secours ne pouvait arriver plus à propos.

Enfin, s'il était satisfait des excellentes études qu'on lui avait montrées, il était encore plus charmé du naturel et de la simplicité de Jeanne, de l'air de bonté de sa sœur, qui veillait sur elle comme la mère la plus tendre. Il était donc heureux de sa journée, et, après avoir erré dans ces bois sombres, reposé sur ces herbes touffues et odorantes, respiré à pleins poumons le parfum enivrant que distille la séve des chênes puissants, il revint à Paris en donnant un dernier regard à l'immense horizon.

Jeanne, Anna, madame Blanchemain, restaient assises dans la petite salle du rez-de-chaussée.

— Eh bien, Jeanne, dit Anna, nous y voilà. Qu'avons-nous promis à notre pauvre mère? Que

jamais un inconnu n'entrerait dans notre maison sans nous être recommandé par les amis qu'elle nous a laissés. Et c'est toi qui lui as dit de revenir, je t'ai entendue.

— Ne crains rien, ma bonne sœur, dit Jeanne; tu vois que j'ai bien su le faire parler; nous le connaissons, à présent. Et puis je l'avais déjà vu.

— Tu ne me l'avais pas dit! reprit Anna un peu vivement.

Jeanne rougit légèrement et raconta d'une façon assez insignifiante l'histoire de l'*épingle*, qu'elle avait promis de garder.

— Mes enfants, dit madame Blanchemain, c'est très-bien d'être prudentes, et, Dieu merci! vous n'avez rien à vous reprocher de ce côté-là, ni d'un autre, après ça. Mais, si vous voulez vendre vos peintures, si vous avez dépensé tout votre argent à Paris pour acquérir du talent, vous ne pouvez pourtant pas fermer votre porte aux pratiques; il faut être raisonnable, ma petite Anna. Est-ce que je ne suis pas là pour vous garder, puisqu'il faut vous mettre encore en sevrage? Et puis, il y a une chose que vous oubliez toujours, mes pauvres enfants, c'est que vous manquez d'argent. Vous ne vous

plaignez jamais, vous êtes toujours de bonne humeur; mais je sais bien comment vous vivez, allez; oui, je le sais bien.

Et, du dos de sa grosse main, elle essuya un de ses yeux, qui pleurait toujours plus facilement que l'autre.

— Eh bien, voilà de l'argent qui est bien à vous, car vous l'avez noblement gagné.

Et elle faisait sonner les cinq pièces d'or dans sa main.

— Tenez, la ménagère, dit-elle à Anna, prenez-moi ça, et que ça ne vous fasse pas trop de profit, car la Providence s'en mêle, et il vous en revient encore cinq fois autant. A présent, embrassez-moi, et remontez-moi toutes ces peintures-là, parce que je vais mettre mon petit couvert, et ça serait dommage de les défraîchir.

Les jeunes dames l'embrassèrent, lui dirent merci de sa bonne amitié, et remontèrent chez elles plus contentes et plus encouragées.

# XVII

## UNE MÈRE

Georges ne fit que passer à Paris, et se hâta de profiter des quelques jours qui lui étaient accordés pour aller voir sa bonne mère, dont il était séparé depuis quelques années.

Elle habitait une petite ville de Normandie, et passait dans le calme et la prière les dernières années d'une vie courageuse et traversée par les plus rudes épreuves.

Après avoir pourvu par sa seule énergie à l'établissement de sa nombreuse famille, elle avait senti le besoin de se recueillir dans la solitude ; ses filles, mariées et établies dans des villes voisines, venaient souvent lui tenir compagnie dans la belle saison, et un héritage inattendu était venu apporter à sa vieillesse l'aisance et le bien-être qui lui avaient manqué autrefois.

Georges la trouva seule; il avait quitté la maison maternelle bien jeune, et n'y avait fait depuis que de rares apparitions. La nécessité, cette sage conseillère, lui avait donné une maturité précoce, et c'était un homme qui rentrait maintenant sous le toit maternel. La vieille servante qui l'avait élevé était encore là, tout heureuse d'annoncer son retour.

La maison était riante et bien située; tout y respirait le calme, l'ordre, l'arrangement, la simplicité. Il trouva sa mère agenouillée devant son prie-Dieu; il l'aida à se lever, car elle était faible et âgée. Mais, dans cet âge avancé, ses traits avaient conservé la dignité et la noblesse, qui étaient l'expression de son âme. Elle le reçut avec effusion.

— Je pensais à toi, cher fils, et je remerciais Dieu d'avoir béni ma vieillesse en me donnant de telles consolations après les peines de ma vie. Livré seul à toi-même, tu n'as pas fait de fautes; ton sentiment religieux et ta piété filiale t'ont conduit dans la bonne voie. Que de fois j'ai regretté de ne pouvoir passer mes dernières années près de toi! mais je sens que je me fais trop vieille pour former des projets; ma destinée est de rester ici, où tes jours m'entourent de soins; tes lettres me font du

bien et m'aident encore à vivre; M. Wolff lui-même m'a écrit combien il était heureux de t'avoir près de lui. Sois donc béni, mon fils, pour avoir réjoui les derniers jours de ta mère.

— Chère mère, dit Georges, c'est une loi cruelle de la nature que celle qui disperse les familles. C'est près de vous que j'aurais dû rester toujours pour vous payer, par ma piété, par mon adoration de tous les instants, les soins, les soucis, les souffrances, les sacrifices de votre vie passée. Vous souvenez-vous encore de cette table autour de laquelle toute la famille était assise, grands et petits? Comme votre bonne et sage parole était écoutée avec respect et amitié! Tous sont partis! Les uns ont déjà quitté le monde, d'autres sont établis au loin, et aujourd'hui, nous ne serons que nous deux à la grande table de famille, et, quand je vais partir, vous serez seule avec vos souvenirs.

— Les souvenirs d'une vie bien remplie n'ont rien de pénible, mon cher enfant. Tu le sauras un jour. Je suis comme le voyageur fatigué qui, arrivé près du but, s'arrête et se repose, et se souvient des dangers de la route avant d'entrer dans la ville qui sera son refuge. Mais, aujourd'hui, je ne veux

penser qu'au bonheur de te voir, de converser avec toi. Que de choses tu as à me raconter, et tes voyages, et tes projets!

Les plus doux entretiens furent ainsi échangés entre cette pieuse mère, qui n'attendait plus que la volonté de Dieu, et ce fils, qui entrait à son tour dans la carrière avec foi et courage. Elle s'appuyait avec amour sur son bras, elle essayait de petites promenades dans les campagnes environnantes, et elle était fière de la raison, de la droiture et de l'instruction de son Georges.

Un jour qu'elle le trouvait plus rêveur (une mère devine tout), elle lui dit :

— Tu m'as bien raconté le passé, mon Georges; mais de tes projets pour l'avenir, tu ne m'en dis rien. Tu travailles beaucoup, tu n'aimes guère le monde; ta position est honorable, tu as même des économies, grâce aux libéralités de M. Wolff, qui, je le sais, veut t'attacher tout à fait à lui; il te faudrait un jour une bonne femme pieuse, pour que la bénédiction du ciel soit sur ta maison; modeste et simple, pour que votre bonheur soit chez vous et non au dehors, et courageuse aussi, car il faut être prêt pour les jours d'épreuves. Je ne de-

mande pas qu'elle soit belle, mais je voudrais qu'elle fût agréable, pour qu'une comparaison ne lui fût pas désavantageuse dans ton esprit. Je ne désire pas qu'elle soit savante, mais je veux qu'elle ait le goût du bon et du beau. Je ne la souhaite pas riche, ce qui ne gâterait rien, mais j'aimerais qu'elle eût un talent qui fût un délassement dans la prospérité et une ressource dans l'adversité.

— Ma chère mère, dit Georges tout ému, pourquoi chaque parole qui sort de vos lèvres est-elle comme une parole qui sort de mon cœur? Pourquoi celle que vous souhaitez pour moi est-elle aussi celle que je rêve pour une digne compagne de mes jours? C'est que j'ai vécu de votre vie, c'est que j'ai été nourri de votre sainte parole, c'est que j'ai appris de vous à aimer le bon, le beau et le vrai. J'estime la richesse en ce qu'elle peut servir à faire des heureux, mais je crois que c'est au travail que je dois demander ces biens passagers, et non à celle dont je voudrais devenir l'appui et l'ange gardien. Vous avez lu dans mon âme, comme vous faisiez si bien quand j'étais enfant et quand vous saviez si bien me dire, en me regardant au front, mes plus secrètes pensées; oui, vous avez

dit vrai. Aujourd'hui, votre vie est calme, vous n'avez plus besoin de mon secours. Mon instinct me porte à me dévouer, à servir, à être utile. Je me demande quelquefois à quoi sert mon travail s'il ne profite pas à quelque être qui attend ce secours; à quoi servent mes veilles, si elles ne servent pas à protéger le sommeil de ceux qui reposent; à quoi sert ma vie, si je ne vis que pour moi.

— Cher fils, quand on se complaît dans ces réflexions, qui ont quelquefois leur danger, on est bien près de trouver celle que la Providence vous réserve, et peut-être même on l'a déjà rencontrée.

— Suis-je donc encore votre petit enfant, bonne mère, et est-ce sur mon front que vous avez lu mon secret, dont je n'aurai d'autre confident que le cœur de ma mère?

— Georges, dit la mère après avoir écouté le récit de sa rencontre et de son voyage à Saint-Germain, mon fils, tu as pour beaucoup de choses la raison et l'expérience d'un homme, ta raison t'a émancipé; mais ton bon cœur, ton dévouement, ton besoin de sacrifices, pourraient peut-être t'entraîner dans des entreprises regrettables. Ce que tu me racontes de l'intérieur de ces deux jeunes per-

sonnes est certes intéressant et honorable. Tu as bien la recommandation d'une personne qui les connaît indirectement; mais toi, tu ne connais encore ni elles, ni leurs relations, ni leur famille, ni la cause de leur malheur. Remarque bien que ce n'est pas une opposition, cher fils; tu ne partiras pas d'ici sans avoir mon consentement et ma bénédiction pour toi et pour celle que tu préfères, pour celle dont l'image était gravée dans ton esprit avant même que sa personne te fût connue; mais prends garde à ce mirage de ton imagination. C'est une prière qu'il me reste à te faire : tiens-toi quelque temps dans une sage retenue; ne promets rien, observe, garde ton secret dans ton cœur, sois utile à celle à laquelle tu veux dévouer ta vie; mais surtout sois prudent, garde ta dignité et ton indépendance, et si, après une année d'épreuve, tu portes le même jugement, alors prends-la pour femme, et tu auras rempli tous mes vœux. Voilà cependant mon consentement, cher fils, il était préparé, car je ne voulais pas qu'un accident ou une maladie vînt retarder tes projets.

Et elle atteignit dans un secrétaire une enveloppe qui contenait un blanc-seing.

Georges y trouva aussi quelques billets de mille francs.

— Ils sont à toi, et bien à toi, cher fils ; ce sont tes épargnes que tu m'as envoyées dans des temps difficiles ; la fortune, devenue moins contraire, m'a permis de te les réserver.

— De grâce ! dit Georges ; c'était avec bonheur que je vous consacrais mes premiers travaux, faible compensation de tout ce que vous avez fait pour nous élever, chère mère ; ne m'ôtez pas ce bon souvenir.

— Eh bien, dit la mère, je garde cette pieuse épargne, mais je la donne à ta chère Jeanne pour monter son ménage. Tu seras son trésorier. Maintenant, j'ai dit. Tu le vois, je ne te donne en dot qu'un *conseil* de mère. Et souviens-toi pourtant que, si les circonstances l'exigent, tu peux te marier demain, et que, présentée par toi, ta femme sera reçue ici comme mon enfant.

Georges promit à sa mère d'agir avec la prudence qui lui était recommandée, passa quelques jours près d'elle avec ses sœurs, qui étaient venues le rejoindre, les pressa une dernière fois dans ses bras, et partit plein de joie et d'espérance.

## XVIII

### DÉJA!

Les huit jours de grâce accordés par M. Wolff n'étaient pas écoulés. Georges avait employé cette vacance à satisfaire les plus doux penchants de son cœur ; il avait trouvé un but pour sa vie. Il n'avait pas voulu garder un jour cette pensée nouvelle sans se confesser aux pieds de sa mère. Va-t-il maintenant revoir son bienfaiteur et reprendre avec ardeur, avant le délai fixé, un travail qui aura désormais un nouveau stimulant? Nous le pensions d'abord.

Mais alors pourquoi le rencontrons-nous, le lendemain, errant à l'aventure à l'entrée de la forêt de Saint-Germain, dans ces premiers groupes de beaux arbres et d'aubépine d'où l'on aperçoit la petite maison blanche, avec ses pampres et ses

grands rosiers qui étendent jusqu'au faîte leur riche tapis vert chargé de fleurs? Pourquoi? Le sait-il lui-même?

Comme la parcelle d'or va, par un travail silencieux et sûr, se joindre au filon d'or; comme la goutte de rosée va, par une pente inévitable, se joindre au ruisseau limpide; comme l'aimant, par une volonté éternelle, aspire vers le pôle, ainsi le cœur cherche l'amitié, ainsi le fort devant Dieu cherche le faible, ainsi l'homme pur cherche le vrai, ainsi le méchant, hélas! reconnaît son pareil à des signes certains et forme société avec lui; tout s'attire, tout s'enchaîne, et l'homme, qui croit agir par sa volonté, est conduit sûrement vers le bien s'il écoute la conscience et le devoir; vers le mal, s'il écoute son égoïsme et ses mauvaises passions.

C'est pour cela que Georges au cœur d'or, dans le plus beau pays du monde, sous les arbres séculaires qui le protégeaient de leur ombre, aspirant la brise caressante, se reposait dans sa force et regardait la maison blanche à travers les buissons, et se disait : Travaillez et priez, pauvres enfants, je vous garde; Dieu et ma mère l'ont permis.

Il croyait cependant, le sage Georges, que la vue

de la maison blanche suffirait à son amitié, et qu'il allait repartir avec courage en emportant pour gage une rose des bois qui se penchait vers lui, semblable à celle que Jeanne portait dans ses cheveux quand elle s'offrit pour la première fois à sa vue.

Mais alors, Georges, pourquoi vous trouvez-vous assis dans la salle basse, en tête-à-tête avec madame Blanchemain, devisant gravement avec elle sur la nourriture la plus saine et la plus convenable à donner à ses serins, dont elle faisait le ménage? Vous faites l'école buissonnière, mon enfant, et vous ne savez pas vous-même comment vous êtes entré ici.

Vous êtes revenu de la forêt par le parterre pour passer plus près de la maison blanche; la porte était ouverte, madame Blanchemain était sur cette porte; vous avez voulu passer en saluant, ce qui n'était pas adroit; elle vous a rappelé, la bonne dame, et vous voilà pris; vous l'avez voulu.

— Monsieur Georges, vous voilà donc de nos côtés? lui dit-elle. On a bien parlé de vous, là-haut. Ces dames sont à l'église. Ce n'est pas qu'elles soient dévotes plus qu'il ne faut, mais c'est une bonne habitude pour des jeunesses. Et, après ça, les gens qui s'en dispensent disent qu'ils n'ont pas

le temps. Eh bien, savez-vous, monsieur Georges, j'ai remarqué que ceux qui vont à l'église se lèvent matin, ont toujours leur ménage fait avant les autres, et y trouvent encore leur compte. Moi, j'ai été à la messe de *six*. Vous voyez, mon petit ménage est fait depuis longtemps ; il ne me reste que ces pauvres serins, qui m'attendaient avec impatience. Ah! les gourmands ! ils sont bien contents dans cette saison-ci, parce que c'est le plantin, et ça les fait chanter comme des séraphins. Chantez, pauvres petites bêtes, vous ne manquerez de rien tant que je serai là. Ah ! dame, monsieur Georges, voilà comme on devient quand on est vieux et qu'on n'a pas d'enfants : on s'attache comme ça à des pauvres animaux dont on prend soin. Après ça, moi, j'ai plus de bonheur : j'ai mes petites voisines, c'est comme les enfants de la maison ; ça anime mon ménage, qui, sans cela, serait un peu triste, bien que je sache toujours m'occuper, comme vous voyez. Mais vous prendrez bien quelque chose; vous n'avez pas déjeuné? Écoutez-moi bien, nous allons déjeuner ensemble. Vous nous avez rendu assez service pour nous donner encore cette marque d'amitié. (Georges fit un signe d'as-

sentiment.) Je dis à *nous*, car ce que vous avez fait pour *elles*, c'est bien comme pour moi, et vous avez bien trouvé la plus noble manière de les obliger, c'est de leur donner de l'ouvrage ; car ici ce n'est pas facile, et, comme disent leurs amis, c'est à Paris qu'on trouverait bien à s'occuper. Mais elles n'ont pas voulu quitter le pays de leur mère, et elles veulent vivre ici sous les yeux de quelques anciens amis.

Et elle continuait, tout en causant, à mettre son couvert.

— Vous aurez des œufs frais et du bon café. Je me suis accoutumée à le soigner, parce que c'est la seule chose qu'elle aime, cette petite Jeanne. Quand elle a travaillé tout le jour et qu'elle vient ici à la veillée, je lui en donne une petite tasse, et puis elle s'endort sur le grand fauteuil que voilà, pendant que sa sœur fait de la couture. Moi, j'en prendrais le soir dans un dé à coudre, du café, je ne pourrais pas fermer l'œil ! Mais la jeunesse !... En la regardant comme ça dormir si calme, moi et sa sœur nous admirons tout bas cette bonne et franche nature, car nous la couvons comme notre enfant. Eh bien, après ça, cette enfant-là, c'est

encore l'homme de la maison pour le courage et la résolution. Sa sœur Anna, qui l'emporterait bien sur ses bras, tout endormie, comme une plume, est bien plus craintive et ne ferait rien sans la consulter.

Le petit couvert était mis avec une extrême propreté. Madame Blanchemain plaça Georges en face de la fenêtre. Le sol étant élevé de quelques marches, on dominait de là le parterre, et, par les trouées du feuillage, on apercevait l'immense horizon et les montagnes bleues.

Georges, bien que fort instruit, ne souffrait pas de la compagnie des gens simples, quand il les trouvait naturels et obligeants, car il mettait les qualités du cœur bien au-dessus des conventions qui régissent les relations factices du monde. C'était donc avec reconnaissance qu'il jouissait de cette hospitalité improvisée et du spectacle admirable que lui offrait la fenêtre entr'ouverte et bordée de roses qui penchaient leur tête curieuse jusque dans la salle. Et puis, qui sait s'il ne commençait pas déjà son rôle d'observateur, et s'il n'espérait pas puiser à une source si facile des renseignements sur la vie passée de ses protégées?

— Comment trouvez-vous ces œufs-là? J'espère qu'ils sont cuits à point! Ce sont des cochinchines. Ça pond en toute saison. Je vous mènerai voir ma basse-cour, au fond du petit jardin.

Quand le café si vanté fut servi, avec un pot d'excellente crème, Georges ramena la conversation sur les jeunes dames.

— Vous avez connu leur mère? dit-il.

— Oui, je l'ai bien connue, répondit madame Blanchemain, et, comme j'étais sa meilleure amie, c'est près de moi qu'elles ont voulu vivre, car nous pouvons en parler souvent.

Madame Duval, restée veuve, avait retiré des affaires de son mari une somme qui, avec son travail, pouvait lui suffire pour élever ses enfants. Elle eut l'imprudence de confier cette somme à des mains douteuses. Elle eut bien des soucis et des inquiétudes, non pour elle, mais pour ses filles. Les maladies vinrent ensuite, et puis la faiblesse, et puis le malheur. — Je ne puis, voyez-vous bien, raconter la fin de cette histoire. Jeanne avait seize ans, Anna en avait dix-neuf; elle me les a recommandées, mais elle n'a pu me donner quelques éclaircissements dont j'avais besoin sur l'état de ses

affaires. Les pauvres enfants étaient bien hors d'état de s'en occuper. Tout leur a manqué à la fois. Vous n'avez peut-être pas vu cette boucle blanche qui court à travers la chevelure noire de Jeanne; elle a poussé en une nuit. Je promenais ces deux figures pâles et désolées dans les grandes avenues de la forêt, pour fatiguer leurs membres et reposer leur pauvre esprit; je n'en tirais pas une parole.

Enfin, la religion, l'amour du travail, le désir de répondre aux volontés de leur mère, leur ont fait un peu reprendre courage, et j'attendais toujours pour elles le secours de la Providence, en laquelle j'ai foi entière, quand le bon Dieu vous a envoyé; car, aussi vrai que voilà un œuf de cochinchine, vous êtes un honnête et digne jeune homme, monsieur Georges. Je me connais en physionomie, et moi, qui réponds d'elles devant leur mère, je vous recevrai de tout cœur, comme elle le ferait elle-même si elle était encore là pour les garder. Mais ces demoiselles sont rentrées; que ne montez-vous voir un peu les belles peintures qu'on vous prépare? J'ai vu apporter des fleurs magnifiques; on doit travailler dur là-haut. Surtout ne dites rien de ce que je vous ai raconté; leur douleur est si sainte,

qu'elles ne permettent pas à tout le monde d'en parler, et elles ont la fierté de leur malheur. Ne soyez pas longtemps, et vous reviendrez me voir; pendant ce temps-là je vais ôter mon petit couvert et mettre tout en ordre, car je ne peux rien laisser traîner. Chacun a son petit travers.

Georges la remercia et monta avec crainte l'escalier qui conduisait au petit appartement du premier. Il frappa timidement, ouvrit, et, dans une chambre toute garnie d'études, il se trouva en présence de Jeanne, assise devant une table chargée de fleurs.

Elle se leva très-pâle, s'appuya sur le dossier de sa chaise. *Déjà!* dit-elle d'une voix altérée.

— Mademoiselle, dit Georges, ce mot est tout simple de votre part et vous est bien permis. L'impression pénible qu'il produit sur moi ne doit pas vous arrêter. Vous me rappelez par ce seul mot à mon devoir. Je croyais qu'il m'avait été accordé de venir voir vos travaux; mais j'aurais dû attendre vos ordres, ou au moins vous en demander la permission. Veuillez me pardonner.

Et, saluant avec un triste regard, il se retira.

## XIX

### INTERPRÉTATION

Aussitôt qu'il fut parti, Jeanne, restée en présence d'elle-même, retomba sur sa chaise et se mit à réfléchir sur cette apparition inattendue. Elle avait craint de faire une faute en recevant ce jeune homme, seule dans sa chambre : Anna n'était pas encore rentrée. Elle comprit qu'elle s'était encore plus avancée par ce seul mot. En effet, si Georges eût été pour elle un indifférent, quoi de plus simple que de lui laisser voir son dessin, de lui demander tout naturellement quelques avis et de le reconduire avec la politesse qui convient? Mais le congédier, n'est-ce pas lui dire au contraire : Vous êtes pour moi autre chose qu'un amateur de peintures, vous ne venez pas pour voir des fleurs, mais pour me voir, je le sais ; je vous attendais, et je ne

dois pas le laisser paraître : *C'est déjà vous!* Elle tomba dans la tristesse et le découragement; sa sœur, en rentrant, la trouva très-changée, et eut peine à comprendre ce qui était arrivé. Le soir, Jeanne se coucha avec un peu de fièvre.

Georges, de son côté, avait été fort ému de cette froide réception; il prit à peine congé de madame Blanchemain, qui lui dit en riant :

— On ne se plaindra pas que vous faites vos visites trop longues.

Et il rentra dans les allées ombrées de la forêt, qui étaient le lieu préféré de ses réflexions.

Il s'arrêta aux pieds de la Vierge noire, image vénérée qui protége un carrefour de la forêt, comme pour prendre Marie à témoin de la sagesse de ses projets. Et alors la lumière commença à se faire dans son esprit.

— Si je n'étais rien pour elle, se disait-il, elle m'aurait reçu comme tout le monde; elle a craint ma présence, sa pâleur laissait voir une impression profonde; elle pensait à moi peut-être et à cette petite épingle qui est déjà comme un lien entre nous.

Enfin, jamais homme ne se trouva plus heureux d'avoir été congédié par un mot de reproche. De

plus, il comprenait qu'il était l'offensé et qu' aurait tout l'avantage dans le silence qui allai suivre cette rapide entrevue.

Il se rappelait alors l'attitude de la jeune fille, penchée sur le dossier de sa chaise, et les contours de sa taille flexible, que des liens inutiles ne paraissaient avoir jamais offensée ; il revoyait ce bouquet de fleurs qui s'élevait à côté d'elle ; et, se berçant de ses souvenirs, il retourna à Paris pour reprendre avec confiance sa vie active et dévouée.

# XX

## UNE AMIE

Que s'était-il passé chez M. Wolff depuis que nous avons quitté l'hôtel de la Chaussée-d'Antin pour suivre Georges dans ses aventures?

Madame Wolff était embarrassée du rôle qu'elle avait joué dans le jardin d'hiver et blessée de l'audace dont elle accusait Georges; l'air soucieux de son mari, le départ précipité de Georges, lui donnaient mille craintes. Le remords l'agitait et altérait sa santé; elle restait dans sa chambre, étendue sur un divan, et Borghèse la gardait à vue, craignant quelque confession inopportune.

Après le retour de Georges, lorsque Borghèse supposa que son amie était assez punie de sa légèreté, elle lui dit :

—Louise, vous me cachez vos peines : c'est quel

que contrariété qui vous rend malade ; ne pouvez-vous donc vous accoutumer aux coups d'épingle de lady Wilson? Que vous est-il arrivé?

— Chère Borghèse, dit madame Wolff, ce n'est pas lady Wilson qui est la cause de mon indignation, c'est... vous ne pourrez le deviner... Mais vous avez toute ma confiance ; vous m'avez donné tant de marques de votre bonne amitié, qu'il faut bien que vous écoutiez ma plainte et que vous me donniez conseil. Pour tout vous dire, et c'est à vous seule, si indulgente et si bonne, que j'ose confier ce secret, vous vous rappelez cette ridicule gageure?

— Quoi donc? reprit Borghèse d'un air étonné.

— Eh bien, cette sotte épingle avec laquelle on a trouvé moyen d'occuper toute la maison. Vous-même, ne m'avez-vous pas défiée comme les autres?

— Oui, et le grand mal? Je me souviens à présent que vous avez perdu et que vous avez loyalement payé à lady Wilson les quelques louis qui formaient l'enjeu. Vous en repentez-vous? Lady Wilson, malgré ses travers, est charitable, et cet or a profité à une pauvre famille; j'en ai la preuve.

— Aussi n est-ce pas cet enjeu que je regrette; mais, puisque vous ne comprenez rien, Borghèse, il faut bien tout vous dire : j'ai gagné le pari, et voilà cette méchante épingle, dont je ne sais que faire et que je pourrais croire ensorcelée, aux tourments qui m'agitent depuis cette détestable gageure.

— Et depuis quand, Louise, payez-vous les paris que vous gagnez? Pourquoi êtes-vous si généreuse?

— Parce que c'est avec vous seulement, Borghèse, que je veux convenir que j'ai gagné, parce que vous êtes bonne et indulgente, parce que vous me connaissez, et parce que votre M. Georges, que vous avez pris pour un saint, est un homme entreprenant et audacieux dont il faut vous méfier. Je rougirais de raconter à tout autre ce qui m'est arrivé.

— Bon Dieu ! qu'est-ce que cela? dit Borghèse d'un air surpris, et que vous a-t-il donc fait, ce pauvre jeune homme ?

— Eh bien, cet innocent a profité de ce que j'étais à moitié endormie de ses discours pour... pour m'embrasser dans le jardin d'hiver.

— Ah! c'est fort plaisant! reprit Borghèse; mais voyez donc cet écolier qui embrasse les dames, toutes les portes ouvertes!

—Vous pouvez en rire, Borghèse, et alors vous serez comme les autres; moi qui vous croyais meilleure et plus charitable! Croyez-vous que, si j'avais pensé m'exposer à une telle insolence, je lui aurais marchandé cette belle relique?—Mais ce n'est pas tout. C'est bien innocent, n'est-ce pas, tout ce qui s'est passé? Eh bien, tout cela peut être mal interprété et mal raconté. Avez-vous remarqué l'air brusque et soucieux de M. Wolff? Et comment m'expliquerez-vous ce départ précipité de Georges? Est-ce un drame du Gymnase dans lequel on me donne un rôle? suis-je donc une épouse infidèle, parce qu'un impertinent s'est permis de me toucher de ses lèvres? Et mon séducteur est-il puni de son bonheur par son exil? — Tout cela est parfaitement ridicule. Chère Borghèse, vous pouvez répondre de moi, vous savez l'estime, l'attachement que j'ai pour M. Wolff, vous connaissez toute ma vie. Il faut que vous veniez avec moi, que nous racontions cette pitoyable histoire, et qu'on sache bien que le pur, le sage Georges, embrasse sans

façon et par surprise la femme de son protecteur.

— Mais enfin, dit Borghèse, on n'embrasse pas une femme à propos de rien; je me suis trouvée dix fois avec lui, il est venu chez moi faire de la musique, et, comme tout le monde, je l'ai trouvé respectueux et presque intimidé dans le tête-à-tête; voyons, vous avez fait quelques frais pour en venir là?

— Mon Dieu! presque rien; j'étais piquée au jeu; vous savez, j'aime à réussir dans mes entreprises, et, je ne sais pourquoi, je tenais à cette épingle; et alors...

— Et alors? dit Borghèse.

— Alors j'ai détaché une fleur de grenadier; je lui ai offert cette fleur pour son épingle, dont le prix, par un enfantillage que je ne m'explique pas, augmentait en proportion de sa résistance

— Et puis?

— Et puis, continua madame Wolff, j'ai mis cette fleur à ma ceinture, et pendant que je dormais...

— Vous dormiez, Louise? Et vous croyez tout cela bien innocent? Vous voyez pourtant où cela vous a conduite!

— Je ne le sais que trop! dit madame Wolff;

mais ce n'est pas de la morale que je vous demande, Borghèse, c'est un moyen de sortir de cette sotte position.

—Le moyen, le moyen, je l'aurais bien, reprit Borghèse ; mais c'est à deux conditions, et la première déjà vous paraîtra intolérable.

— Qu'est-ce donc encore ?

— Ma chère Louise, c'est d'écouter un sermon en trois points.

Madame Wolff s'étendit sur son divan d'un air découragé.

Borghèse se plaça sur un fauteuil, devant elle, d'un air magistral.

— Ma chère fille, dit-elle, vous êtes bonne, vous êtes sage, vous aimez votre mari, qui est le plus dévoué et le plus généreux des hommes, vous avez tous vos loisirs, vous pouvez vous créer des occupations utiles et charmantes, vous êtes dans la position la plus enviée, car vous avez le rare privilége de pouvoir distribuer vos libéralités sur ceux qui souffrent. Eh bien, comment employez-vous votre temps? A des puérilités, à entendre des paroles inutiles, à encourager des médisances, à combiner des entreprises aventureuses, comme celle dont

vous ne pouvez sortir, à provoquer par vos coquetteries l'attention d'un innocent tout occupé de ses devoirs. En avez-vous compris le danger?

— Eh! chère Borghèse, vous le savez bien, puisque je vous appelle à mon secours.

— Et maintenant, dit Borghèse, autre condition : si je vous tire de ce péril, me pardonnerez-vous tous les moyens que j'ai cru devoir employer, moi, que vous aviez défiée de protéger Georges sous mon aile blanche? Et me promettez-vous encore d'être pour ce jeune homme comme une *mère* sage et prudente?

—Vous savez bien que je vous promets tout ce que vous voudrez. Mais parlez donc, méchante amie!

— Eh bien, sachez que je veillais sur vous, car ce n'est pas sans danger qu'on *s'endort* sous les myrtes en fleur. Aujourd'hui, je vous rends le baiser que je vous ai pris et la fleur que vous me reprochez tant.

Et elle jeta à ses pieds une grenade fanée.

—C'est moi, votre Borghèse, qui suis cet impertinent dont vous avez à vous plaindre. Le pauvre Georges en est bien innocent; il était déjà loin, tant

il redoutait vos enchantements ; et quant à l'épingle dont je vous ai fait hommage, je vous prie de croire qu'elle n'est pas sorcière.

— Je suis furieuse ! dit madame Wolff, trop heureuse de ce dénoûment. — Mais pourquoi m'avez-vous si longtemps laissée souffrir et faire mille suppositions sur le départ de Georges ?

— Pour vous punir et pour le venger, dit sérieusement Borghèse.

Les deux amies s'embrassèrent et se promirent le secret.

Madame Wolff était guérie. Le soir, au salon, tout le monde était en bonne humeur. Madame Wolff, suspendue au bras de son mari, reçut Georges avec une amitié toute maternelle ; il eut les honneurs de la soirée ; on lui fit raconter ses voyages. M. Wolff le félicita et témoigna l'intention de l'intéresser à ses affaires. Le calme et la sagesse étaient rentrés dans cette maison, grâce à la prévoyance d'une amie.

## XXI

### UN BOUT DE CHEMIN

Georges se remit au travail avec un double courage, car, d'une part, il sentait tout ce qu'il devait à M. Wolff de dévouement et d'efforts, et, de plus, il avait maintenant des plans bien arrêtés pour son avenir. Toutes ses réflexions le confirmèrent dans l'excellente opinion qu'il avait conçue de ses protégées, et le congé qui lui avait été signifié, loin de le blesser, augmentait toutes ses espérances.

Ce fut donc avec une nouvelle ardeur qu'il entreprit de se remettre au courant des affaires toujours actives et prospères de la maison Wolff. Les nuits sans sommeil ne lui étaient pas pénibles, car il se disait en travaillant : Je sais maintenant à qui profiteront mes veilles.

Quelques jours se passèrent ainsi ; et puis, un

matin, Georges reçut une lettre portant le timbre de Saint-Germain et dont l'écriture tremblée ne lui était pas connue.

Rien dans le caractère de Georges ne peut autoriser à l'accuser de fatuité, et cependant il faut avouer qu'il attendait un peu cette lettre. En voici le contenu :

« Mon cher monsieur Georges,

« C'est bien heureux que vous m'ayez laissé votre adresse, car j'avais bien besoin de vous écrire, et je ne veux pas en parler à nos voisines.

« Qu'avez-vous donc fait, monsieur Georges, vous qui m'avez, par votre air modeste et par votre bon cœur, inspiré tant de confiance?

« Je vous ai engagé à monter voir mes chères enfants, et je ne sais ce qui s'est passé. Nous n'avons pu rien tirer de Jeanne, que vous avez trouvée seule, et qui est, depuis ce moment, toute triste et toute malade.

« Je n'ai pas besoin de vous dire que, lorsqu on oblige les gens, on leur doit encore plus d'égards et de respect. Je veux croire que vous n'avez rien à vous reprocher.

« Si votre conscience est tranquille, venez me voir dimanche matin, car j'ai à vous parler sérieusement et confidentiellement. Nous serons seuls.

« Espérant que vous êtes toujours digne de notre amitié, je vous salue de cœur.

« Ve Blanchemain. »

Le dimanche matin, Georges, heureux de ce rappel, mais préoccupé de la santé de Jeanne, était à la porte de la maison blanche.

— Arrivez donc, méchant garçon! dit madame Blanchemain, j'ai bien des choses à vous dire pendant que nous sommes seuls. Dites-moi franchement, monsieur Georges, ceci est bien entre nous, dites-moi, comme si vous parliez à votre mère ou à la mère de Jeanne, qu'avez-vous dit à cette pauvre enfant, que lui avez-vous fait pour qu'elle soit dans ce triste état? Vous avez passé par l'église pour entrer dans cette maison des anges; vous avez passé par la piété pour gagner leur estime; elles sont vos obligées, je vous l'ai dit. Ceci vous imposait de grands devoirs et une réserve dont je vous croyais bien capable, moi qui ai la prétention de

me connaître en physionomie. Pourquoi avez-vous abusé de l'entrée que vos affaires vous ont donnée dans cette pauvre maison pour y jeter le trouble? Répondez-moi tout de suite. Si vous vouliez seulement former une de ces liaisons frivoles dans lesquelles tant de jeunes gens perdent leur présent et leur avenir, que ne vous adressiez-vous aux personnes de bonne volonté, comme vous en avez dans votre Paris? Si vous veniez seulement pour affaires, comment êtes-vous parvenu à nous faire plus de mal que vos générosités ne nous ont fait de bien? Vous avez pourtant l'air d'un bon et honnête garçon; mais parlez, parlez donc, que je sache si vous êtes l'ami que la Providence nous réservait ou un ennemi qui a pénétré sous notre toit au nom de la charité. Et ne croyez pas pouvoir me tromper, ajouta-t-elle en prenant une prise de tabac et en le regardant fixement.

— Rassurez-vous, reprit Georges en souriant, dès qu'il put prendre la parole, je n'ai rien à me reprocher, et je suis toujours digne de votre amitié et de la leur. La physionomie de Jeanne, son talent, ce que m'en a dit encore un homme honorable comme M. Redouté, m'ont d'abord inspiré autant

d'estime que de respect pour cette personne. Tout ce que j'ai vu ici n'a pu que confirmer mon opinion; le lieu même où j'ai rencontré Jeanne à Saint-Germain vous était une garantie de ma conduite. Lorsque vous m'avez engagé à monter chez elle l'autre jour, elle a paru fâchée d'un si prompt retour, et, sur un seul mot qu'elle a prononcé, je me suis retiré en m'excusant, et j'ai promis de ne me présenter qu'avec sa permission. Que pouvais-je faire? Et ne croyez pas que j'aie gardé le moindre ressentiment de cette froide réception. J'ai appris à estimer Jeanne encore pour cette susceptibilité bien naturelle et pour cette réserve prudente, et j'étais aussi heureux de partir que d'autres auraient été empressés de rester. Vous voyez, chère madame Blanchemain, que je suis peut-être encore celui que vous attendiez pour secourir et aimer vos enfants; vous voyez que je ne suis pas indigne de votre confiance et de votre hospitalité.

Et il lui tendit la main.

— Eh bien, mon enfant, vous soulagez mon pauvre cœur, dit madame Blanchemain en lui prenant la main et en la gardant dans ses deux grosses mains; mais, dites-moi, maintenant que voulez-

vous faire? Car je commence à voir clair dans la pensée de Jeanne, grâce à vos explications. Avez-vous songé à votre avenir? Vous rencontrerez dans le monde des occasions avantageuses d'établissement, et, si vous commencez ici des relations, basées, tant que vous voudrez, sur l'estime et le respect, qui sait si la pauvre Jeanne ne gardera pas de cette liaison passagère un attachement sérieux, et si vous ne l'exposez pas involontairement à de tristes mécomptes? Ne vaut-il pas mieux parler de tout cela entre gens raisonnables avant de s'avancer dans un chemin où il est si difficile de reculer?

— Chère madame Blanchemain, dit Georges, vous avez parlé de la Providence, et j'y crois aussi; je crois que c'est elle qui m'a mis en présence de Jeanne; je crois que cette liaison répond aux plus doux besoins de mon cœur. Je sais que ma mère ne mettra pas obstacle à mes projets, je vous en donnerai la preuve. Mais il ne m'appartient pas de déclarer, quant à présent, mes intentions, et j'espère que vous me saurez gré de cette prudence. Vous serez ma confidente, et vous m'aiderez à préparer le bonheur de Jeanne. J'aurai bien besoin de vous pour la rassurer, et nous ferons,

entre nous, si vous voulez, un complot pour lui créer un avenir.

— Voilà qui est bien parlé, dit madame Blanchemain. Maintenant il faut monter consoler les affligées, et prenez conseil de votre raison et de votre cœur pour ne pas les offenser en voulant les servir.

Madame Blanchemain entra la première.

— Mon enfant, dit-elle à Jeanne, qui était encore seule, je vous amène M. Georges, qui voudrait bien savoir où en sont vos peintures.

Georges entra et présenta sa main avec un regard qui implorait pardon. Jeanne avança sa main avec franchise et empressement.

— J'avais besoin de vos conseils, lui dit-elle.

Et elle retomba un peu pâle dans son grand fauteuil.

Georges remarqua alors que tout, dans cette chambre, était encore comme le jour où il y avait fait une si courte apparition. Le même dessin était sur la table ; le même bouquet, si frais, si brillant l'autre jour, penchait maintenant ses fleurs fanées le long d'un grand verre élancé qui supportait les tiges mourantes, et Jeanne elle-même, avec ses

traits altérés par la souffrance, n'était-elle pas comme une fleur épuisée? Elle se remit cependant presque aussitôt, ses yeux reprirent de la vie.

— Cette semaine, je n'ai pu rien faire, dit-elle; je n'étais pas bien, mais je me sens mieux; et puis j'avais peut-être besoin de vous consulter. Quel malheur! à présent ces pauvres fleurs ne peuvent plus nous servir.

Et elle les relevait avec pitié.

— Je vais en chercher d'autres, dit Georges, car il faut avancer nos affaires et réparer le temps perdu.

— Allez vite, dit madame Blanchemain, et le déjeuner sera prêt quand vous allez revenir.

Une heure après, la famille, quel doux nom à improviser! Anna et Jeanne, madame Blanchemain et Georges, étaient réunis dans la salle basse. La confiance et la sérénité étaient sur toutes les figures. Georges, telle est la puissance du sacrifice, vida sans répugnance apparente et jusqu'à la lie l'espèce de calice que madame Blanchemain avait déposé devant lui. Ce fut le triomphe du vin de Mareil.

— Il se laisse boire, dit la bonne dame avec sa-

tisfaction, mais il est encore meilleur avec de l'eau.

Un jardinier arriva et rangea dans la salle à manger un choix des plus belles fleurs. Le déjeuner fut très-gai et très-amical.

Quand le café fut servi, Jeanne, qui n'avait rien voulu prendre depuis quelques jours, ne refusa pas la belle tasse à filets d'or que madame Blanchemaïn lui versa avec un soin tout particulier, en y ajoutant le dessus du pot de crème.

— C'est notre enfant gâtée, dit-elle à Georges. Maintenant nous allons vous mener faire un tour dans notre parc. Il n'y a que la porte à ouvrir.

En effet, la famille se trouvait quelques moments après sous les dômes verdoyants de la forêt. Vous connaissez l'Étoile des neuf routes, la Butte du Houx, le Val, lieux charmants, splendide nature qui s'embellissait encore du contentement des nouveaux amis! Georges donnait le bras à madame Blanchemain; les deux sœurs marchaient à côté; quelquefois on se séparait. Quand on fut près du château du Val, on fit une halte au versant de la colline, et un spectacle ravissant charmait le regard La solitude, le silence, tout agissait sur l'imagina-

tion. Georges se trouvait assis près de Jeanne, et ils n'avaient rien à se dire. Ne lui avait-elle pas donné la main, ne lui avait-elle pas dit, en élevant vers lui un regard profond : *J'avais besoin* de vos conseils? Tout était là.

Selon la coutume des promeneurs qui visitent cette partie de la majestueuse forêt, on sortit par la grille royale. Il y a là une transition qui frappe tous les visiteurs, et qu'on ne trouve peut-être en aucun lieu du monde.

On sort du demi-jour, on quitte l'asile mystérieux des ombrages sombres comme les chapelles basses d'une cathédrale aux vitraux coloriés, et on se trouve en présence d'une immensité radieuse. On a devant soi le ciel ouvert, et, du plateau circulaire et élevé qui domine le paysage, on voit sous ses pieds la terre des vivants, avec son grand fleuve qui l'arrose, ses nombreux villages qui l'animent, ses champs fertiles qui donnent le pain et le vin, ses bois qui donnent l'ombre pour l'été, le feu pour l'hiver, ses collines gracieuses qui décorent l'amphithéâtre. On revient ainsi en suivant ce spectacle changeant jusqu'au parterre et au vieux château.

Il fallut cependant songer aux affaires sérieuses; on discuta gravement; on groupa les fleurs pour faire des harmonies ou des oppositions, selon le principe du maître; on aida la nature, on devisa en travaillant dans cette chambre, où tout respirait le goût et l'art, au milieu de la sainte pauvreté. Ainsi une coupe de cristal portait pour guirlande un chapelet à gros grains et formait par sa disposition un groupe gracieux. Quelques livres familiers de nos meilleurs et plus chastes auteurs disaient la préférence des personnes du logis; des albums rappelaient les sites intéressants de la forêt. Un portrait de femme, pastel excellent, digne de Latour, était suspendu à la meilleure place; il fixa l'attention de Georges.

— C'est le portrait de ma mère, dit Jeanne; comme les yeux sont bien! On dirait qu'il vous regarde.

On n'en dit rien de plus.

Que le temps passait vite! Georges se leva: il fallut partir.

Jeanne se leva aussi et lui tendit la main.

— *Déjà!* lui dit-elle, en osant sourire.

C'était comme une expiation du mot cruel de

l'autre jour. Et on se sépara, non sans convenir qu'on se reverrait le dimanche suivant pour inspecter les travaux de la semaine et en préparer de nouveaux.

Madame Blanchemain, en le reconduisant, lui dit tout bas :

— Je suis contente de vous. Bon courage, vous avez fait aujourd'hui un *bout de chemin*.

# XXII

## L'EXIL

Tout, dans la nature, selon la loi de Dieu, doit suivre une marche de progrès ou de décadence ; rien n'est stable, rien n'est immuable : le soleil, pâle à son lever, aspire au zénith et retombe éteindre ses feux dans les flots ; la mer frémit, puis s'agite, puis élance son écume jusqu'au sommet des falaises, puis, comme épuisée de ses vains efforts, elle n'est plus qu'un miroir ou l'alcyon reflète son image ; les plantes, animées par la séve du printemps, dressent vers le ciel leur tige vigoureuse, jusqu'à ce que les ardeurs de l'été les dessèchent et les rendent le jouet des vents. Pauvres humains ! il en est ainsi de vos sentiments, la raison n'est pas toujours un guide suffisant pour les retenir dans de sages limites.

C'est pour cela que les visites de Georges devenaient chaque dimanche plus intimes. C'est pour cela que, par un beau soir du mois d'août après une promenade rêveuse dans la forêt, Georges était assis près de Jeanne dans la chambre de travail. Anna touchait de l'orgue dans la pièce voisine; elle exécutait sur cet instrument, qu'une amie lui avait prêté, une de ces lentes mélodies dans lesquelles on retrouve comme l'écho de ses sentiments les plus tendres. La fenêtre était entr'ouverte, et tous les parfums des grands bois entraient par bouffées tièdes, et joignaient leur action énervante à l'impression de l'orgue, dont les sons imitent avec tant de vérité la voix plaintive de l'homme.

— Vous ne dites rien, Georges, dit Jeanne, et cependant nous sommes réunis, et, lorsque je vous refusais cette main, vous me disiez que vous seriez heureux lorsqu'elle serait dans la vôtre; et cependant vous la tenez, cette main, et vous la gardez presque malgré moi. Pourquoi avez-vous perdu cette gaieté, cet entrain d'un homme courageux? Pourquoi votre regard est-il plus triste à mesure que vous me regardez? « *Mes yeux ont-ils du mal pour en donner aux autres?* » comme vous nous

lisiez l'autre jour dans ce livre où nous avons encore tant de bonnes choses à relire! Voilà comme je voudrais vous voir toujours : tenant un livre ou un crayon. L'oisiveté ne vous vaut rien. Prenez-moi cet album et dessinez-nous quelque chose.

— Non, je ne suis pas heureux, dit Georges, parce que je vais partir; ici le soir est toujours pour moi rempli d'amertume. Jeanne, il faut tout vous dire; je ne veux plus, je ne peux plus vous quitter. Ma position est assurée et suffisante pour que vous puissiez me confier votre vie : ma mère m'a donné toute liberté, vous ne dépendez que de vous; si vous avez compris toute l'amitié que j'ai pour vous, bien que je n'en aie jamais rien dit, soyez ma chère femme et ne nous quittons plus jamais.

— Georges, reprit Jeanne, en dégageant sa main, vous parlez comme un enfant, et je vous croyais un homme. La faute est à moi, je n'accuserai personne. J'ai lu dans vos yeux tant de chagrin quand je vous ai renvoyé d'un seul mot, le jour où vous vous êtes présenté seul dans cette chambre, j'ai eu tant de remords de ma dureté, que je vous ai laissé revenir; et puis l'amitié est venue, et puis l'intimité; et, enfin, ces douces re-

lations qui vous rendaient heureux quelques jours, font aujourd'hui votre malheur.

— Il ne tient qu'à vous, dit Georges, que je sois heureux pour toujours.

— Pour toujours! reprit Jeanne; et qui sait si ce bonheur durera autant que celui qui ne vous suffit plus? Savez-vous seulement qui nous sommes? Savez-vous l'état de nos affaires? Savez-vous que ma sœur et moi nous ne sommes qu'un même être, et que notre vie serait brisée si elle était séparée? Non, Georges, j'aurais dû prévoir tout cela, j'en avais depuis quelque temps comme un pressentiment. Ne forcez pas votre destinée, ne prenez pas conseil d'un soir d'été, du parfum des roses et de l'harmonie de l'orgue, écoutez la sage raison, donnez à votre esprit le temps de la réflexion. Le malheur est sur nous. Le travail et l'étude nous le font quelquefois oublier; mais des affaires de famille, qui nous laissent exposées à bien des hostilités, demandent la solitude. Nous n'avons jamais fait cette confidence à personne, pas même à cette bonne madame Blanchemain, et, jusqu'à ce que cette affaire, qui touche à la mémoire vénérée de notre mère, soit terminée, laissez-nous, Georges,

à nos chagrins. Gardez-nous votre amitié de frère, qui nous les fera quelquefois oublier, et soyez un homme sage.

— Chère Jeanne, dit Georges, plus vous avez de peines, plus vous m'appartenez. Ces affaires de famille, le secours d'un ami peut les éclaircir; sa présence peut faire fuir les méchants; et, quant à votre sœur Anna, quelle joie de l'avoir près de nous, de ne pas séparer ce que le ciel a si bien réuni, d'être trois et de n'être qu'un, et de donner deux mères à nos enfants!

— Taisez-vous, Georges, et écoutez l'ordre que je vais vous donner. J'ai tout compris, je sais qui vous êtes, je sais tout le dévouement dont vous êtes capable; mais, pour que ce dévouement soit durable, il faut qu'il soit éprouvé par l'absence.

— Je me soumets à tout, chère Jeanne; tout ce que vous m'imposerez me sera facile, pourvu que vous me promettiez la récompense que j'attends.

— Vous allez partir, dit Jeanne; vous serez longtemps, bien longtemps, sans nous voir; mais vous vivrez pour nous et nous vivrons pour vous. Ce n'est pas si difficile que vous pensez, Georges, car ce n'est pas ma main, mes cheveux, mes yeux,

que vous aimez, c'est mon âme, et mon âme sera avec vous. Quand vous serez parti, quand vous aurez perdu de vue la maison blanche, réfléchissez bien aux dernières paroles de votre Jeanne, et vous verrez qu'elle a dit vrai. — Vous resterez comme cela... une année; et puis, à pareil jour, quand tout le froid d'un hiver, quand toutes les glaces de l'absence, quand tout le flot du monde au milieu duquel vous allez revivre auront passé sur cette ardeur d'un jour, d'un beau soir d'été, alors, Georges, si vous pensez encore comme aujourd'hui, venez chercher votre Jeanne, que vous trouverez à cette place à vous attendre.

— Une année! dit Georges; et vous? vous ne souffrirez pas de cette absence?

— Non, Georges, je sens en moi que je serai forte et heureuse.

— Eh bien, dit Georges, donnez-moi un gage. Je vais partir. Je veux que mon dernier regard vous trouve encore telle que je vous ai vue, Jeanne, quand Dieu vous a placée sur mon passage. Je veux détacher cette épingle que je vous ai prêtée et qui tient encore à votre écharpe noire.

— Non, Georges, non, mon frère, vous ne ferez

pas cette méchante action. Le dernier souvenir que vous emporterez d'ici ne sera pas celui d'une épaule nue, mais celui d'un regard ami. Laissez-moi ce signe de votre amitié, je ne veux vous le rendre que dans une année; mais écoutez encore. (Elle se leva, et, dans un coffret de velours noir chargé de bizarres ornements de cuivre, elle alla chercher une petite croix de diamants.) Nous avons bien souffert, dit-elle, je puis vous l'avouer sans honte; la valeur que cette croix représente nous aurait été bien utile, souvent indispensable pour le pain du jour; mais c'est aussi notre talisman à nous, Georges; notre mère la portait et la tenait de sa mère; nous l'avons toujours précieusement gardée. Prenez cette croix, je ne puis vous donner un meilleur gage; et, maintenant, adieu et bon courage. Anna, viens dire adieu à notre frère Georges, qui part encore pour bien longtemps.

Georges donna deux poignées de main sans ajouter une parole, passa chez madame Blanchemain, qui ne comprenait rien à son émotion; il recommanda à cette bonne dame d'avoir bien soin de ses chères voisines et de lui écrire s'il arrivait quelque grave incident, et il partit en pleurant.

## XXIII

### LA FAIBLESSE

La femme, cet être si faible, si délicat, si fragile, pour ainsi dire, qui paraît destinée au repos et aux occupations frivoles, la femme renferme souvent dans son cœur des trésors de force et d'énergie quand sa nature n'est pas altérée par les mille vanités d'une existence factice.

L'homme, au contraire, qui a la prétention de la supériorité et de la toute-puissance, est désarmé et faible devant le malheur. Aussi nous ne serons pas étonnés de retrouver Georges, tout changé, continuant avec son assiduité accoutumée ses occupations journalières, mais ne prenant aucun plaisir aux diverses distractions qui lui étaient offertes par la bienveillance incessante de M. et madame Wolff.

L'hiver se passa dans le silence et le recueillement. Quelques messages, quelques souvenirs, venaient charmer les lenteurs de l'absence. Cependant Georges n'était pas reconnaissable. Il n'avait plus cette initiative qui était autrefois le fond de son caractère; il attendait des ordres et les exécutait avec une grande ponctualité, mais sa pensée était ailleurs; il se représentait Jeanne assise, toute pâle, sur son grand fauteuil, sa sœur veillant près d'elle, et madame Blanchemain lui faisant mille discours pour la consoler.

Jeanne, dans ses lettres, ne laissait voir aucun chagrin; elle encourageait Georges en montrant une gaieté à laquelle il ne voulait pas croire, sachant que des affaires difficiles troublaient cet intérieur où il avait rêvé de faire régner le calme.

Les douze études pour le Canada étaient depuis longtemps terminées; elles avaient été très-admirées par M. Wolff et approuvées par Redouté, qui était quelquefois le commensal de la maison. De nouveaux travaux furent commandés, et l'activité continuait à régner dans le petit atelier de la maison blanche.

Un des premiers beaux jours de l'année, Geor-

ges reçut un tableau qu'il n'avait pas commandé. La lettre d'envoi disait que c'était un treizième gratis, selon l'usage du commerce. Ce tableau représentait un assemblage heureux de myosotis, l'églantiers, de roses, de coréopsis et d'iris jetés à profusion dans une corbeille de mousse ; une églantine blanche, un peu fatiguée et froissée, était comme expirante en dehors de la corbeille, au bord du cadre, et paraissait représenter la signature de l'artiste.

Jamais œuvre d'art ne fut caressée avec plus d'amour par le pinceau de Mignon, qui a poussé la délicatesse du fini à ses dernières limites, comme on peut le voir dans ses œuvres charmantes conservées au Louvre. Les myosotis se retrouvaient de plusieurs côtés et sortaient encore, à travers la mousse, par le treillage de la corbeille. Les gouttes de rosée, qui pleuraient sur l'iris aux formes bizarres, étaient des diamants de la plus belle eau.

Georges poussa un cri d'admiration et se serait mis à genoux devant cette page sans pareille. Il resta longtemps en contemplation devant la corbeille, croyant voir le vent agiter ces fleurs fragiles, croyant voir Jeanne, épuisée de travail, cour-

bant sa taille souple et fatiguée devant cette œuvre de patience.

Il tâcha ensuite de se rendre compte du sens mystique que pouvait avoir cet assemblage de fleurs jetées sans un ordre apparent; et, soit effet du hasard, soit intention, il comprit que ces fleurs, rangées dans l'ordre dans lequel nous les avons énumérées, en ne prenant que la première lettre de chaque fleur, disaient *m-e-r-c-i!*

Il ne put douter non plus que la petite églantine, qui se tordait renversée au bord du cadre, avec une goutte de rosée au fond du calice, ne fût le portrait de Jeanne.

Combien d'heures se passèrent dans ce silencieux tête-à-tête! Il était encore à la même place, lorsqu'on lui remit une lettre dont il reconnut aussitôt la tremblante écriture.

« Mon cher monsieur Gerges, disait cette lettre, je vous ai promis de vous dire la vérité, car nos pauvres enfants sont trop braves et trop fières pour se plaindre; mais je ne dois pas vous laisser ignorer qu'elles ont eu bien des peines et que la pauvre Jeanne est bien affaiblie. Je ne connais pas

leurs affaires, car elles ne veulent rien me dire ; mais j'ai vu venir ici des hommes de loi. Gardez-vous bien de venir, Jeanne ne vous pardonnerait pas de manquer de courage. Je vous préviens seulement pour que vous trouviez moyen, par quelque ami discret, de veiller sur ce qui se passe ici ; je ne saurais vous dire comment, mais peut-être vous trouverez dans votre cœur quelque bonne inspiration. Adieu et courage !

« Votre amie dévouée,

« Veuve Blanchemain. »

Cette situation parut affreuse à Georges. Savoir ses protégées sans défense, aux prises avec des adversaires puissants, se figurer la pauvre Jeanne épuisée par le travail et toute souffrante, résistant par sa seule énergie à des exigences qu'il ne connaissait pas et cachant même à sa plus intime amie, madame Blanchemain, les souffrances qu'elle éprouvait : il ne pouvait plus longtemps endurer un pareil supplice ; il se trouvait relevé de sa promesse par le péril même de Jeanne. Il sortait, il partait pour Saint-Germain, quand la douce et

amicale figure de Borghèse se rencontra sur le seuil de sa porte.

—Vous serez donc toujours mon ange gardien, chère Borghèse, lui dit-il en la faisant entrer. Vous seule pouvez me sauver; je suis malheureux, je ne puis avoir une autre confidente que vous, bonne et indulgente amie.

—Vous êtes amoureux, Georges, dit froidement Borghèse; il ne faut pas vous regarder longtemps pour le deviner. Mais, si vous vouliez vous calmer un peu et n'avoir pas cette figure renversée, il n'y aurait rien de perdu. Ce tableau, eh bien, qu'est-ce? C'est un envoi qu'on vous a fait. Et ces lettres éparses! qu'est-ce que tout cela? Je ne vous reconnais pas, vous, Georges, si empressé, si affable, vous devenez silencieux, vous cherchez la solitude; plus de musique, plus de bonnes causeries; M. Wolff lui-même s'inquiète; je venais pour écouter vos plaintes et pour vous consoler. Je ne pouvais arriver plus à propos, mais cachez au moins un peu ce qui vous agite, puisque vous voulez que je sois votre seule confidente; si vous n'y prenez garde, votre secret se lira sur votre front.

— Chère Borghèse, merci; j'écouterai encore

vos sages conseils; mais, pour aujourd'hui, vous qui m'avez donné assez de marques d'amitié pour que je dispose de vous, je vous en supplie, partez à l'instant; voici l'adresse de celle qui souffre et que je ne puis secourir, tâchez de savoir la cause de ses peines, et donnez-moi les moyens d'y porter remède.

Et il écrivit, sur la lettre même que Jeanne avait jointe à l'envoi du tableau, ce peu de mots :

« Chère Jeanne,

« Ayez toute confiance en l'amie dévouée qui vous présentera cette lettre; elle vient à votre secours.

« GEORGES. »

Il donna ce mot de passe à Borghèse, qui lui promit de partir à l'instant et d'être bientôt de retour.

Deux heures après, Borghèse, accompagnée d'une femme de chambre, était à Saint-Germain. La petite maison blanche lui était bien indiquée, et elle la trouva facilement. Elle fut bientôt en présence de Jeanne, qui, tout occupée de sa peinture

et absorbée dans ses pensées, la vit à peine entrer.

—Mademoiselle Jeanne, dit Borghèse, qui resta comme étonnée, croyant retrouver des traits qui ne lui étaient pas inconnus, vous connaissez cette écriture?

Et elle lui présenta sa lettre avec les quelques mots ajoutés par Georges.

Jeanne remercia avec effusion et dit qu'elle regrettait beaucoup le dérangement et la peine que cette dame avait bien voulu prendre, mais qu'elle n'avait besoin d'aucun secours.

— Oh! mademoiselle Jeanne, à d'autres on peut conter cela, mais non à une amie comme moi : j'aime trop à faire mes commissions en conscience pour me contenter d'une telle réponse. Je me nomme Borghèse, je suis une ancienne amie de M. Wolff; nous sommes tous affligés de voir le changement qui s'est opéré depuis quelque temps dans les traits, dans la santé et dans le caractère de Georges, que nous aimons tous et qui est un si honnête et estimable garçon. Or toute sa peine vient des inquiétudes qu'il a sur votre compte, et, comme j'ai eu le bonheur de lui rendre quelques services, comme il sait qu'il peut compter sur

mon dévouement et ma discrétion, c'est moi qu'il a chargée de le représenter ici, et je l'en remercie, car je n'ai pas de peine à voir tout l'intérêt que vous méritez. Donc, si vous portez quelque amitié à ce pauvre Georges, auquel il semble qu'il soit défendu de paraître ici, je ne sais pourquoi, il faut au moins que vous lui disiez vos peines. Si vous pouviez le voir, le pauvre enfant, il vous ferait pitié. Si vous le tenez en exil, c'est peut-être une fâcherie, une épreuve, je n'en sais rien; mais donnez-lui au moins le moyen de s'occuper de vous.

Et elle lui tendit la main en signe de sincérité.

— Madame, dit Anna, nous sommes reconnaissantes de vos soins; cependant comment pourrions-nous, dès une première entrevue, raconter à une personne qui nous honore sans doute par sa présence, mais enfin qui ne nous est pas connue, le secret de nos peines? N'est-ce pas nous exposer, sans résultat, à un froissement encore plus pénible?

— C'est très-vrai, mademoiselle; je n'ai aucun droit à vos confidences; aussi je ne les implore que pour venir en aide à ce pauvre Georges, que vous estimez sans doute, et auquel j'ai bien le droit de m'intéresser. Et puis, ces peines qui vous acca-

blent, ou bien c'est une affaire d'argent, et alors avec des amis il y a toujours de la ressource; ou bien, d'après quelques mots que Georges m'a laissé entendre dans son trouble, ce sont des inimitiés; mais on peut les combattre. Je vous en supplie, mademoiselle Jeanne, vous qui paraissez déjà si souffrante, ne vous laissez pas accabler par ce silence qui tient à une fierté bien honorable, mais qui fera le malheur de tout le monde, si vous n'y prenez garde.—Ai-je l'air d'une personne curieuse qui s'introduit dans votre maison pour troubler votre repos? Si mes sentiments sont exprimés sur mon front, vous y devez lire tout mon désir de vous servir et de sauver Georges, qui ne peut plus vivre dans cette anxiété.

— Eh bien, madame, dit Jeanne, convaincue par l'air de franchise et de bonté de Borghèse, je ne veux faire souffrir personne; et, si le récit de notre malheur est absolument ce qu'il vous faut savoir pour que votre mission soit remplie, je me soumets encore à cette nécessité.

Elle essuya son front couvert de rougeur, et, faisant un effort, elle continua en hésitant :

— Nous avons perdu notre mère, dit-elle en

prenant la main de sa sœur, et avec elle nous avons tout perdu ! — Elle devait une somme de dix mille francs à un parent, chez lequel elle a déposé, plus tard, une somme de trente mille francs, recueillie dans la succession de notre père. Cette somme couvrait son ancienne dette et laissait à notre disposition chez ce parent éloigné une somme de vingt mille francs, qui était tout notre héritage. La quittance était gardée précieusement par notre mère, qui nous en parlait encore pendant sa maladie et nous disait : « Mes enfants, je vous dirai, quand le moment sera venu, où vous la trouverez, car j'ai peur de quelque surprise. » Cependant nous avons perdu cette pauvre mère, et trop de peines nous occupaient pour songer à cette malheureuse quittance. Nous ne l'avons jamais retrouvée. Peu de temps après, ce parent est mort, et les héritiers intraitables sont venus nous présenter la quittance de dix mille francs que devait autrefois notre mère.

Pour tout dire, nous avons répondu de cette somme, car nous avons voulu garder intact l'honneur et le nom de notre mère ; mais, par nos économies, nous n'avons encore amassé qu'une faible partie de la somme. En vain nous prétendons que

la succession nous doit trente mille francs et qu'il nous en revient vingt mille; nous n'en pouvons produire aucune autre preuve que notre parole, et, au moyen du titre dont nous avons accepté la responsabilité, on veut nous contraindre...

— Mais c'est une indignité! Et vous n'avez pris personne pour confident, pour conseil? Or il faut d'abord vous dire, mes pauvres enfants, que le titre que vous avez accepté et signé est comme nul, car vous n'étiez pas majeures quand vous avez perdu votre mère ; il y a là-dessous quelque perfidie et quelque ténébreuse machination. Il faut me donner le nom des héritiers qui vous tourmentent; nous en aurons raison, croyez-moi; mais *surtout ne signez rien.*

Borghèse avait un tel air de franchise, tant d'énergie et de conviction éclatait dans toutes ses paroles, qu'elle commandait la confiance. Anna regarda Jeanne comme pour chercher conseil dans ses yeux, et écrivit quelques adresses, qu'elle donna à Borghèse avec d'autres renseignements et quelques pièces timbrées.

— Vous le voulez, madame, dit-elle, nous cédons à tant d'empressement. et nous nous recom-

mandons à votre discrétion, car personne ne sait encore notre secret.

— Cela va sans dire, dit Borghèse. Mais maintenant parlons de ce pauvre Georges. Le tiendrez-vous encore bien longtemps en pénitence? Avez-vous au moins quelque consolation, quelque chose à me donner pour lui, que j'aie reçue de votre main, mademoiselle Jeanne, et que je dépose dans la sienne? Il est si malheureux!

Jeanne chercha et hésita.

— Si j'osais, madame, je vous demanderais de vous charger d'un petit tableau : c'est le portrait de notre mère, que Georges désirait depuis longtemps copier pour lui. Il me semble que cette occupation lui plairait et lui serait utile en ce moment.

Et elle décrocha le portrait, qu'elle baisa avec piété.

— Donnez, dit Borghèse, c'est une bonne pensée.

— Mais nous allons embarrasser madame, dit Anna.

— J'ai ma femme de chambre, reprit Borghèse; mais soyez bien tranquilles, je réponds de ce précieux portrait, auquel vous devez tenir comme à

un trésor. Adieu et merci, chères enfants, de m'avoir permis de remplir ma mission. Bon courage, vous aurez peut-être bientôt de nos nouvelles, et surtout, s'il est temps encore, ne donnez aucune signature.

Borghèse, avant de prendre congé, visita avec intérêt et curiosité l'appartement modeste des deux sœurs; elle entra chez madame Blanchemain pour la remercier de la part de Georges et lui faire ses recommandations. Puis, avec une attention toute particulière, elle donna un dernier regard à la façade de la petite maison blanche, presque cachée sous les rameaux de rosiers, dont elle aimait la gracieuse et pittoresque apparence.

## XXIV

### MANTES LA JOLIE

Enfin voilà un élément pour l'activité de Georges, qui dépérissait dans sa solitude et son impuissance! Il toucha respectueusement de ses lèvres le portrait que Borghèse mit dans ses mains. Peut-être Borghèse lui avait-elle dit que Jeanne avait fait de même; il remercia cette excellente amie de l'avoir si bien servi, mais il avait tout autre chose à faire que de se mettre à dessiner.

La haute position qu'il avait acquise dans la maison Wolff lui laissait, pour les cas d'urgence, toute sa liberté; il parcourut les pièces qui lui étaient remises.

— Tout n'est pas perdu! dit-il.

Et il partit aussitôt pour Mantes, pays des intraitables héritiers qui étaient cause de tant de malheur.

Mantes, qu'on appelle la Jolie, et qui, de l'avis de tout le monde, est digne de ce nom, lui parut le plus détestable pays. Georges voulut agir avec prudence, et se fit annoncer chez M. Doucet, qui poursuivait si cruellement les orphelines; il se présenta comme chargé d'offrir une transaction dans l'affaire des demoiselles Duval.

Il trouva un homme déjà mûr, de l'extérieur le plus rond, le plus affable et un peu jovial. Tout, dans sa maison, annonçait l'aisance et le confortable.

— Monsieur, lui dit-il, votre bon accueil et votre air de bienveillance me font espérer que vous m'aiderez à tirer mes clientes d'une position bien pénible.

— Vous avez raison, monsieur, répondit le gros homme; les honnêtes gens se reconnaissent tout de suite entre eux; c'est comme une sorte de franc-maçonnerie. Je suis persuadé que nous pourrons nous entendre. Je connais toute l'honorabilité de ces personnes, qui sont, ma foi, charmantes, et, bien que je sois momentanément leur adversaire, eh! eh! je ne puis m'empêcher de leur en faire quelquefois compliment.

— Monsieur, dit Georges, je suppose que nous sommes ici pour parler de choses sérieuses.

— Parfaitement, monsieur, parfaitement. — Comme héritier de mon excellent oncle Doucet, que je regretterai toujours, et comme administrateur de la succession de ce digne parent, je me trouve dans la nécessité de réclamer des demoiselles Duval, filles majeures, la restitution de dix mille francs que madame leur mère devait à ce bon oncle Doucet, avec les intérêts à partir de la date de la quittance. Mais rassurez-vous, je suis homme à mettre toute l'aménité possible dans l'exécution de mon mandat, et les dames....

— Mais, monsieur, vous savez bien que ces enfants ne possèdent rien au monde et ont beaucoup de peine à se suffire par leur travail.

— Sans doute, mais elles ont des amis, dit en riant M. Doucet, elles ont des amis, car tout le monde s'intéresse à ces charmantes personnes, et elles le méritent bien.

— Et alors pourquoi les rendez-vous responsables des engagements de leur mère, qui ne leur a laissé aucun héritage? car elles n'étaient pas majeures lorsqu'elles sont devenues orphelines,

et vous savez très-bien qu'elles ne doivent rien.

— Ah! mon cher monsieur, reprit M. Doucet d'un air pénétré, que vous connaissez peu les personnes dont vous parlez! C'est un cœur, une abnégation! Savez-vous bien qu'elles ont fait un trait rare, et qu'il leur en sera tenu compte dans... dans un monde meilleur.

— Et qu'ont-elles fait de si extraordinaire?

— La piété filiale, monsieur, la piété! Elles ont reconnu et confirmé spontanément la dette de leur mère quand leur majorité leur a permis de s'engager personnellement. Il n'a fallu que quelques menaces, peu de chose; nous devions saisir le mobilier, des portraits de famille, presque rien : tout cela ne valait pas mille francs ; eh bien, elles ont reconnu devoir dix mille francs. — C'est admirable, monsieur!

— Et vous n'avez pas sans doute l'intention, dit Georges indigné, de vous prévaloir d'une pièce si irrégulière? car enfin le motif de la dette ne peut y être indiqué

— La pièce est parfaitement en règle, dit M. Doucet d'un air bénin. Mais, permettez, il y

avait toutes sortes de manières de faire de l'accommodement; elles ne l'ont pas voulu.

D'abord, si elles avaient consenti à être un peu aimables, eh bien, on verrait; on est tout disposé à avoir des égards lorsqu'on est traité soi-même d'une certaine façon, et il était peut-être de leur intérêt.... mais elles sont très-fières; très-fières elles sont: elles portent leur pauvreté comme un diadème, monsieur, comme un diadème, je répète le mot. Mon Dieu! c'est superbe! mais alors je dis : « Mes belles demoiselles, rendez-moi mon argent ou laissez-moi saisir, » — comme dans l'opéra... vous savez?...

Et il se mit à rire bruyamment.

— Monsieur, dit Georges en se levant, cette affaire pourrait vous mener plus loin que vous ne pensez...

— Oh! le droit existe : je peux saisir demain. Mais je suis un bon homme; ce n'est pas pour rien que je m'appelle Doucet, eh! eh!... Excusez-moi; même dans les affaires, j'aime une pointe de gaieté.

— Vos démarches seront suivies de près, dit Georges; et si jamais...

— Eh! mon cher monsieur, en affaires, il ne faut jamais se fâcher; j'ai le droit ou je ne l'ai pas; c'est simple comme bonjour : et, en le prenant sur ce ton, vous oubliez peut-être les vrais intérêts de vos aimables clientes. Mais, bien mieux, vous me trouvez dur, intraitable?... Vous ne connaissez pas M. Doucet! Demandez dans le pays ce qu'on pense de M. Doucet: toute la ville de Mantes la Jolie vous dira que je suis le plus affable des hommes; je suis membre du bureau de bienfaisance, et j'ai été marguillier; je le serais encore sans des contrariétés qui... Mais ceci nous mènerait trop loin; enfin je ne ferais pas du mal à une mouche. Et, pour en revenir à vos demoiselles, ne leur avons-nous pas offert le moyen de se tirer d'affaire sans bourse délier? on ne peut être plus arrangeant. L'autre jour encore nous étions sur le point de terminer; mais la petite... Comment l'appelez-vous?

— Mademoiselle Jeanne, dit Georges, eh bien?

— Eh bien, elle a une fermeté, cette petite femme-là. Ah! si jamais elle se marie... Après ça, elle n'est pas mal, et...

— Passez, monsieur, dit Georges irrité. Quelles sont ces propositions conciliantes?

— Eh ! vous savez cette prétention étrange de tenir en réserve une quittance de trente mille francs, que madame Duval aurait, soi-disant, versés à l'oncle Doucet, et dont nous ne trouvons, vrai Dieu ! aucune trace dans ses écritures, qui étaient pourtant bien tenues : car il était serré, le bonhomme ! Concevez-vous une pareille raison pour se dispenser de payer ses dettes ? — Et où est-elle, votre quittance de trente mille francs ? Qu'est-elle devenue ?

— Ah ! nous ne savons pas. Elle est là quelque part... (et il imitait une voix de femme). — Eh ! ce n'est pas là faire des affaires... Nous disons : « Vous êtes des personnes intéressantes ; vous vous occupez de beaux-arts... » J'aime beaucoup les beaux-arts, monsieur ; j'ai toujours regretté que Mantes la Jolie ne possédât pas un musée. Oui, monsieur, les arts, la littérature, la poésie, tout cela agit sur mon imagination : c'est une faiblesse... eh bien, nous disons à l'aimable Jeanne, qui est une fleur au milieu des fleurs... eh ! eh ! je le lui disais l'autre jour encore : « Ne parlons plus de tout cela, nous ne pourrons nous entendre ; allons-nous-en chacun de notre côté ; reconnaissez seulement que vous

avez reçu les trente mille francs que vous réclamez sans raison, sans titre, sans la moindre preuve ; et nous, nous renonçons bénévolement à réclamer les dix mille francs pour lesquels nous avons un titre dûment en règle, avec vos deux signatures, et nous déchirons votre quittance et nous vous donnons les morceaux ! » Moi, monsieur, j'appelle cela de la rondeur, de la libéralité, du cœur. — Eh bien, vous commencez à avoir meilleure idée de ce pauvre M. Doucet, dont on a dit tant de mal ? Si vous êtes un homme de bon conseil, vous pouvez arranger cette affaire : c'est un simple malentendu.

— En effet, je m'en charge, dit sérieusement Georges. Je sais ce que je voulais savoir ; et vous me trouverez encore sur votre chemin avant d'avoir consommé cette iniquité. Adieu, monsieur.

— Comme il vous plaira, monsieur, reprit Doucet en le reconduisant. Mais, en affaires, il ne faut jamais se fâcher, lui cria-t-il encore par l'escalier. — Je vous salue avec aménité.

## XXV

### LE PORTRAIT

Georges sortit furieux. Il se hâta de retourner à Paris, et consulta un avocat éclairé, qui promit de prendre connaissance de l'affaire. Il était cependant un peu rassuré, en ce que Borghèse avait bien recommandé aux deux amies de ne rien signer ni rien promettre.

Un jour, il était dans sa chambre, tristement assis devant le gage précieux qu'on lui avait apporté de Saint-Germain. « Pauvre mère, dit-il, que vous seriez malheureuse si vous voyiez ainsi torturer de pauvres enfants que vous avez gardées et protégées, et qui sont maintenant sans défense ! Mais je vous promets, chère mère, de vous remplacer. » Et, ouvrant son secrétaire, il reconnut qu'il avait, dans tous les cas, des ressources suffisantes pour

arracher la terrible quittance des mains de l'indigne Doucet, si son avocat ne lui fournissait immédiatement le moyen de se débarasser de ses adversaires.

Comme il admirait la douceur angélique de ce pastel, d'un charmant travail, il remarqua une ligne étrange, un peu penchée, qui passait sur les yeux et donnait comme un ton différent à une partie de la figure. Ayant observé plus attentivement, il supposa qu'un papier pouvait avoir glissé derrière; et, comme l'effet de la couleur lui paraissait altéré par ce contraste, il entreprit de remédier à cet inconvénient. C'était chose facile : six petits clous, à la tête penchée, retenaient le carton derrière le cadre.

Il fit tourner les clous avec précaution pour ne pas froisser la poussière fragile du pastel; un double papier glissa en effet à ses pieds.

Il le ramassa avec indifférence; mais bientôt il aperçut sur l'enveloppe un mot écrit d'une main tremblante. Ce mot, qui fit sur Georges toute l'impression que le lecteur peut supposer, était celui-ci : *Testament.*

Sa figure devint toute pâle, son cœur battait avec

violence : c'était donc là la dernière parole d'une mère adorée ; c'était à lui qu'il était réservé de transmettre ses dernières volontés.

Il essaya de déplier le papier, qui ne portait aucun cachet ; mais le courage lui manqua ; laissant tout en désordre, il courut chez son excellente amie Borghèse, et, lui serrant la main avec vivacité :

— Lisez, lui dit-il.

— Qu'est-ce encore ? dit Borghèse : comme vous voilà troublé ! Vous voulez donc vous rendre malade ? Est-ce ainsi que vous garderez la force qui vous est nécessaire pour défendre vos amies ? Eh bien, c'est quelque papier timbré qui vous arrive encore de Saint-Germain. On n'en meurt pas.

Et elle tenait en effet un pli timbré qui s'était détaché de l'enveloppe.

Elle y jeta les yeux, parut surprise : sa figure mobile s'illumina d'une satisfaction évidente.

— Georges, lui dit-elle, asseyez-vous là, remettez-vous ; tenez-vous prêt à entendre les bonnes ou les mauvaises nouvelles avec la fermeté qui convient à un homme grave. Comment voulez-vous répondre de l'avenir des autres, si vous n'êtes pas maître de vous-même ? Voyons, je vous fais grâce

du reste du sermon ; je le reprendrai plus tard, tenez-vous bien, et écoutez la lecture de ce petit papier que la Providence vous envoie... Mais, j'y pense, comment cette pièce précieuse se trouve-t-elle en vos mains?

— Derrière le portrait de... notre mère, dit-il.

— Je comprends tout : la pauvre femme ! elle a cherché la place la plus sûre, la plus protégée. « Mes enfants, s'est-elle dit, pourront tout perdre ; jamais elles ne se sépareront du portrait de leur mère. » Et la maladie, la faiblesse, est venue, et le temps lui a manqué peut-être pour montrer la place où était caché son trésor.

— Son trésor ! dit Georges. Que dites-vous?

— Écoutez-moi bien, et toute marque d'approbation est défendue.

Et elle lut :

« Je soussigné Hercule Doucet, demeurant à « Mantes la Jolie, rue des Prés, n° 13, reconnais « avoir reçu de madame veuve Duval la somme de « trente mille francs en espèces, laquelle somme « est destinée : primo, à me payer l'avance de dix « mille francs que je lui ai faite, et, deuxièmement,

« à former un fonds de réserve de vingt mille francs,
« que je lui rembourserai sur sa demande, après
« avoir été prévenu par écrit trois mois à l'avance ;
« ladite somme se trouvant du reste exigible sans
« autre avis en cas de décès de ladite dame Duval,
« avec les intérêts à cinq pour cent, à dater du jour
« de la présente.

« Fait à Mantes la Jolie, le 15 décembre 18...

« *Signé* : Hercule Doucet. »

— Eh bien, Georges, mon enfant, c'est Dieu qui nous mène par la main ; que dites-vous de cela ? Nous les tenons, Georges, et votre Doucet me le payera cher !

Comment dire la joie et le bonheur de Georges ? Il voyait le repos et la sécurité rentrer tout à coup dans la petite maison blanche ; il ne pouvait maîtriser son émotion.

— Partons, dit-il, chère Borghèse, ne perdons pas un instant, allons leur porter cette grande nouvelle.

— Et ce testament, dit Borghèse, ne faut-il pas voir ce qu'il contient ? Il n'est pas même fermé.

— Par pitié, ne touchons pas à cette chose sainte ; c'est un secret dont Dieu seul doit être témoin.

— Vous avez raison, Georges ; vous devenez sage. Allez vite prévenir votre avocat et demandez-lui conseil. Dès demain je pars pour Saint-Germain, car il ne vous est pas encore permis d'y paraître, et il faut garder votre vœu. Mais patience ; vos affaires prennent une bonne tournure.

## XXVI

### LE COMPLOT

M. Wolff se préoccupait du changement qui s'était opéré dans le caractère de Georges. Il était toujours charmé de sa capacité et de ses efforts, mais il le croyait malheureux. Il avait tâché quelquefois de l'interroger; Georges avait toujours éludé ses questions, en disant qu'il serait bien ingrat s'il ne trouvait pas le bonheur dans une telle hospitalité. M. Wolff avait même écrit à la mère de Georges, et, malgré toute la réserve de la réponse, il avait deviné qu'il pouvait y avoir là quelque affaire de cœur.

En homme expérimenté, il avait mis les dames en campagne, supposant que, par leur entremise, on peut faire plus de découvertes dans ce pays du Ten dre.

Borghèse sut bientôt lire dans ce cœur sans défiance, et alors une conspiration fut ourdie pour préparer le dénoûment. M. Wolff avait appris que la préférée de Georges était digne de toute estime, que sa figure intéressante ressemblait à s'y méprendre à une tête du Corrége qui était la perle de son musée.

Enfin, il avait eu en exhibition dans sa galerie le charmant tableau de la corbeille symbolique, qui avait été admirée de tous les visiteurs.

M. Wolff voulait même acquérir à tout prix cette peinture; mais Georges, qui ne s'en serait séparé pour aucun prix, en avait déjà disposé, et il l'avait envoyée à sa mère, qui avait souhaité à sa fiancée un talent comme délassement dans la prospérité et comme ressource dans l'infortune; il espérait ainsi la préparer davantage à approuver ses projets.

Madame Wolff fut des plus empressées à seconder son mari dans les surprises qu'on ménageait à Georges, qui était devenu comme l'enfant de la maison; et le secret, chose rare, fut bien gardé.

— Elle est donc bien cruelle, cette demoiselle Jeanne, disait M. Wolff, de tenir ainsi son amoureux en exil pendant une année?

— C'est une épreuve, avait répondu Borghèse, elle ne veut pas croire aux entraînements d'un jour, et elle ne prendra confiance que dans une amitié durable.

— Eh bien, reprit M. Wolff, elle se croit bien prudente, la pauvre enfant, et cependant elle a fait tout juste ce qu'il fallait pour le rendre fou, celui qu'elle veut guérir de son impatience. Mais il est temps de mettre fin à cette épreuve, et, pour punir mademoiselle Jeanne de sa rigueur, je saurai l'obliger à venir ici même relever Georges de ses vœux. Qui de vous, mesdames, veut s'associer à cette bonne pensée?

Cette proposition fut acceptée avec vivacité.

— Voici quel serait mon projet, dit M. Wolff. Georges nous a rendu assez de services pour que nous tâchions d'être un peu ingénieux en nous occupant de son avenir. Il n'aime pas le luxe, la représentation; toute affectation en ce genre lui déplairait, il faut chercher autre chose. Borghèse, vous m'avez raconté en artiste cette pittoresque petite maison blanche qui vous a tant charmée, et vers laquelle se portent toutes les pensées de notre cher et bien-aimé Georges; il

faut transporter ici cette maison et celle qui y règne.

— Et voulez-vous nous en donner le moyen? dit Borghèse.

— Quoi de plus facile? D'après la description poétique que vous m'avez faite de cette villa en miniature, n'est-ce pas quelque chose comme le pavillon qui se trouve au fond de notre jardin? Faites-nous un dessin exact de la maison, puisque vous y avez eu vos entrées? vous devez vous souvenir des dispositions intérieures et de l'ameublement; nous nous chargeons du reste.

La belle saison était revenue, le projet fut bien vite et bien discrètement exécuté. Défense absolue d'entrer au jardin. Les ouvriers avaient le mot et sortaient par une petite porte. Tout fut imité à s'y méprendre. Les treillages verts, les beaux rosiers grimpants tout en fleurs, transportés comme par enchantement, s'élançaient jusqu'au faîte du petit édifice. Des meubles couverts d'un frais coutil semé de roses garnissaient les chambres du premier étage, qui reproduisaient fidèlement l'appartement de Jeanne et de sa sœur.

Madame Wolff se complaisait dans les mille dé-

tails qui pouvaient rendre cet intérieur commode et confortable, et elle exécutait ponctuellement tout ce qui lui était recommandé par Borghèse, qui était comme l'architecte en chef.

Tout s'improvise à Paris : l'ingénieuse bonté de M. Wolff ne négligeait aucuns détails; en quelques jours la maison blanche fut toute prête.

Les armoires furent garnies d'un trousseau complet : les vaisselles, les cristaux, l'argenterie (tout cela, comme on pense, tout simple et de bon goût), furent apportés en cachette et déposés dans des buffets bien fermés.

Le vélin, les couleurs, les crayons, étaient sur la table; on tâcha de ne rien oublier; il ne manquait que les fleurs, qu'on devait apporter quand le moment serait venu; et les conspirateurs, très-contents d'eux et fiers de leur ouvrage, se promirent le secret sur cet innocent complot.

## XXVII

### LA JUSTICE

Par une triste journée de pluie battante, les deux sœurs, épuisées par des luttes incessantes, étaient assises l'une près de l'autre dans leur chambre de la maison blanche.

Le vent du nord fouettait ses rafales dans les vitrages avec un bruit sinistre et disposait à la mélancolie. Les blanches fleurs des rosiers se détachaient et tombaient comme la neige sur le bord de la fenêtre.

— C'est encore une mauvaise journée, dit Anna; j'ai remarqué souvent que ce vilain temps nous amène de nouveaux ennuis.

— C'est-à-dire, pauvre sœur, reprit Jeanne, que tu souffres, et que tu attribues au temps l'agitation que tu éprouves. Mais tu oublies que le beau temps

va revenir, et peut-être notre bon temps reviendra aussi; il ne faut donc pas perdre courage : n'avons-nous pas des amis qui s'occupent de nous?

— Et comment peux-tu croire, pauvre Jeanne, que toute cette bonne volonté nous tire d'embarras? n'avons-nous pas un engagement à remplir et des créanciers intraitables?

— Nous avons déjà passé des temps bien difficiles, dit Jeanne; tu avais aussi désespéré d'avoir des travaux, et tu vois maintenant que nous en avons plus que nous n'en pouvons faire; il ne faut donc jamais perdre notre bonne confiance. Tout passe, tout s'oublie, excepté les fautes, et Dieu, qui veille sur nous...

On entendit une voiture s'arrêter devant la porte, ce qui était un événement bien rare et donna aux deux sœurs de tristes pressentiments. Jeanne elle-même eut peine à cacher sa crainte.

— Eh bien, dit-elle, pourquoi te troubler? je me charge bien de répondre.

On ouvrit la portière, et la voiture, comme la gueule d'un monstre venimeux, vomit devant la porte quatre personnages à figure suspecte.

Pauvre petite maison blanche, le repos, le calme,

l'amitié, allaient si bien à ton honnête apparence, faut-il que tu sois souillée par les suppôts de la chicane? car ce mot hideux paraît écrit sur le front de ces sinistres visiteurs.

Ils montèrent lourdement l'escalier. Chacun de leurs pas frappait comme un marteau de fer sur le cœur des pauvres enfants, qui ne se sentaient plus de force pour résister à tant de monde.

Le premier qui se présenta fut un gros homme qui tâchait de se donner un air grave pour en imposer aux victimes qu'il voulait fasciner par cet appareil judiciaire; mais son air jovial paraissait malgré lui sur sa large figure. Le lecteur n'aura pas manqué de reconnaître en lui Bénigne Doucet, qui se hâtait de se mettre en règle.

Celui qui suivait était un cohéritier aussi mince et aussi long que le premier était gros et court. Il avait du reste une apparence patibulaire qu'aucune hilarité ne venait dérider.

Le troisième portait la cravate blanche et le costume noir des hommes de loi, à la ville : c'était un de ces hommes d'affaires qui se chargent d'envenimer les procès, de pressurer les familles, de tirer d'une succession tout ce qu'elle peut produire

en papier timbré, sans s'inquiéter de ce qui restera en numéraire. Il était grand et fluet; une couronne de petits cheveux noirs semblable à la tonsure d'un moine entourait un crâne entièrement nu et luisant, et cependant il paraissait encore jeune. Un nez recourbé comme le bec d'un vautour menaçait son menton. Ses yeux étaient absolument cachés par des lunettes vertes de couleur très-foncée. Sa bouche était petite, serrée et entièrement dénuée de lèvres; son air était glacial, compassé et cérémonieux. Il se nommait M. Corbin.

Le quatrième, qui portait un grand portefeuille et ce qu'il faut pour écrire, était M. Séraphin, huissier. Il était couvert de cet horrible vêtement de toile cirée qui fait ressembler les hommes à des colis emballés pour l'exportation. Sa figure vulgaire dénotait toute l'indifférence que l'habitude peut donner pour les scènes les plus pénibles.

Ces quatre personnages se mirent sur un seul rang et saluèrent en même temps : M. Doucet avec aménité, le cohéritier avec insolence, M. Corbin, l'homme d'affaire, avec une cérémonie glaciale, et l'huissier avec gaucherie.

— Messieurs, dit Jeanne, je voudrais savoir

combien de vous ont le droit d'entrer ici et de forcer notre porte, et si demain il ne vous plaira pas d'amener un renfort de six personnes dans cette petite chambre.

— Mesdemoiselles, dit M. Doucet en souriant, il n'y a ici personne de trop, je n'ai amené que les gens indispensables pour verbaliser; et ne craignez rien pour demain, car il faut que cette affaire soit terminée *aujourd'hui même*.

Et il fit signe aux trois personnes de s'asseoir, L'huissier, comme un acteur qui sait bien son rôle, alla se placer à la table de travail et étala son affreux grimoire. Anna s'empressa de retirer les peintures qui garnissaient la table et repoussa avec dégoût le portefeuille qui avait dû porter dans ses flancs tant de contraintes, de poursuites, de misères, de désespoir.

— Mais je suppose, messieurs, dit Anna, que, si vous venez ici pour verbaliser comme vous le dites, il nous sera bien permis d'avoir quelqu'un pour nous représenter, car nous ne savons pas quels sont nos droits.

— Vous êtes libres de vous faire représenter, mesdames, dit M. Corbin en s'inclinant; mais

notre action ne peut en être même momentanément entravée.

Et, se renversant dans son fauteuil :

— Huissier, dit-il, écrivez.

M. Doucet se leva et se mit à regarder en connaisseur les études de fleurs qui garnissaient les murailles ; et il donnait de grandes marques d'approbation... il aimait les beaux-arts.

M. Corbin commença à psalmodier d'un air magistral : «A la requête de M. Bénigne Doucet, propriétaire à Mantes, et y demeurant, je, soussigné, Aimé Séraphin, huissier, etc., etc.

« Attendu que les demoiselles Duval ont reconnu devoir audit sieur Doucet une somme de dix mille francs, dont elles ont signé et reconnu la créance après leur majorité ; attendu que le sieur Doucet, se reposant sur cette promesse, a laissé aux demoiselles Duval l'usage provisoire du mobilier qui est l'héritage de leur mère, mais, attendu que, des objets dudit mobilier qui forme le gage du sieur Doucet pouvant disparaître... »

— Comment, dit Anna, nous serait-il interdit de disposer de ce qui nous appartient?

— *C'est mon dire*, reprit lentement l'homme

sans yeux et sans lèvres, vous répondrez au bas de l'exploit si c'est à votre convenance.

Et, quand la voix nasillarde se taisait, la plume de fer continuait à grincer ses malédictions sur l'exploit timbré...

—Mais, en effet, reprit M. Doucet, moi qui adore les bonnes peintures, j'avais remarqué ici, l'autre jour, un portrait de femme qui doit être du célèbre Latour. Latour! la gloire de Saint-Quentin, le charmant, l'inimitable peintre de pastel! On ne fait plus comme cela! Latour a emporté son secret dans la tombe! Ah! c'est une chose charmante que l'art... Mais, après tout, ce portrait doit se retrouver. Monsieur Corbin, il faut sommer ces jeunes personnes de déclarer ce qu'est devenu ce Latour : elles ne connaissent pas la gravité de leur action.

Le verbiage monotone d'une assignation, d'une sommation, de je ne sais quelle procédure ténébreuse, tombait comme une pluie battante et glacée sur la tête et sur le cœur des pauvres sœurs. Elles s'embrassaient et pleuraient dans un coin de la chambre en songeant au portrait de leur tendre mère, réclamé par ces oiseaux de proie; et, au mi-

lieu de sa peine, Jeanne sentait un secret plaisir à savoir ce gage en sûreté.

— Eh bien, mes enfants, dit M. Doucet en s'approchant d'elles, nous ne serons donc jamais raisonnables ? Vous oubliez que d'un seul mot tout cela peut se terminer, à votre satisfaction. Signez simplement cette *déclaration;* et nous allons vous débarrasser de ce détestable huissier qui vous brise la tête, car vous devez bien souffrir, et il m'est pénible, véritablement pénible, car je suis un homme bon et humain, toute la ville de Mantes la Jolie vous le dira, il m'est douloureux d'en venir à cette extrémité.

Et il présentait un papier timbré aux deux sœurs.

— Et si nous signons, dit Anna après y avoir jeté un coup d'œil, vous nous rendrez le titre que vous avez dans les mains? et vous sortirez d'ici, tous et à l'instant même, pour n'y plus revenir?

— Mais certainement, dit M. Doucet; nous sommes d'accord là-dessus, bien que ce soit peu flatteur pour nous, ce que vous dites là, mademoiselle; car nous y mettons toutes les formes pos-

sibles, dit-il en prenant à témoin le cohéritier.

— Donnez donc, dit Anna, on ne saurait payer trop cher le droit de se débarrasser de cet odieux complot.

— Arrête, reprit Jeanne, on nous l'a défendu.

— Mais, pauvre petite sœur, dit Anna, puis-je te laisser plus longtemps exposée à ces indignités? Que nous fait l'avenir? Dieu nous aidera.

Et elle prit une plume.

On entendait comme des pas de chevaux qui paraissaient s'arrêter et piaffer à la porte, et, pendant que les deux sœurs discutaient sur ce qu'elles avaient à faire, Jeanne retenant encore faiblement la plume que tenait Anna, une apparition inattendue vint compliquer cette scène, qui avait suspendu la clôture du procès-verbal.

Deux jeunes femmes, vêtues en amazones, entraient dans la chambre où tout ce monde était rassemblé.

Une pluie d'été est bientôt passée; le soleil, perçant les nuages, commençait à porter la lumière sur cette scène ténébreuse. La plus grande des deux dames, que nous reconnaissons pour Borghèse, était accompagnée de madame Wolff. Elle

jeta un rapide coup d'œil sur les personnages, et, s'élançant vers Anna :

— Ne signez pas ! s'écria-t-elle, — l'affaire est arrangée.

Tous les spectateurs restèrent dans une grande stupéfaction. — Anna et Jeanne serraient la main de Borghèse, qui leur présentait son amie comme une protectrice de leur Georges.

— Et d'abord, dit Borghèse en se retournant vers la compagnie, à qui avons-nous affaire ici? car il ne faut pas se brouiller avec la justice. — Vous, monsieur, qui tenez la plume, dit-elle à l'homme habillé de toile cirée, — veuillez me dire vos nom et qualités, s'il vous plaît.

— Je me nomme Séraphin, huissier assermenté, je suis ici dans l'exercice de mes fonctions, dit le scribe tant soit peu intimidé.

— Monsieur, je comprends que vous accomplissiez ici votre devoir; mais vos fonctions sont inutiles, puisque nous voilà d'accord; daignez accepter le prix de la vacation, car il ne faut pas qu'on vous ait dérangé pour rien.

Et elle déposa une pièce d'or sur le papier timbré.

L'huissier, après avoir jeté un regard étonné

sur ses compagnons, sortit en saluant respectueusement.

— A votre tour, monsieur l'homme de loi, quels sont vos titres, pour que mon allocution soit en rapport avec la considération qui vous est due?

— Monsieur est mon homme d'affaires, dit Doucet, s'interposant; il tient un cabinet d'affaires; c'est un homme très-expérimenté dans le contentieux et bien connu à Mantes la Jolie.

— Un homme d'affaires? dit Borghèse en mesurant des yeux le patient. Mais est-il un peu notaire, avocat, procureur, quelque chose enfin d'officiel et de respectable?

— Je suis *praticien*, madame, et je suis ici dans mon droit, comme mandataire de M. Doucet.

— Mais, mon cher monsieur, on n'est pas le mandataire d'un homme qui est là. Je ne suis pas légiste, mais cela me parait élémentaire pour un praticien. Il faut bien que l'un de vous deux quitte la place, et il est de toute justice que ce ne soit pas M. Doucet, puisque nous avons besoin de lui pour lui compter son argent.

Et des yeux elle semblait indiquer le chemin à l'homme aux lunettes vertes.

— Je proteste contre la violence qui m'est faite ! dit en se levant M. Corbin.

— *C'est votre dire,* reprit timidement Anna en lui ouvrant la porte.

— Enfin, dit Borghèse, voilà le champ de bataille qui s'éclaircit. Et où donc est notre troisième adversaire?

— C'est mon cousin et mon cohéritier, dit M. Doucet. Ne cherchez pas : il est là derrière moi.

Et il fit lever la longue figure du cousin, qui ne demandait qu'à s'en aller. Celui-ci vivait d'une vie paisible à la campagne; et cette scène agitante, cette amazone énergique qui parlait haut et paraissait si sûre de son fait, tout cela l'étourdissait, lui donnait des inquiétudes et n'était pas de son goût.

— Eh bien, cher monsieur Doucet, voilà donc une affaire qui va s'arranger entre nous, à l'amiable, sans huissier, sans praticien, sans le moindre procureur. Ce que c'est que de s'entendre ! Allons au fait : que demandez-vous !

— Madame, dit Doucet, tâchant de reprendre de l'assurance, et tirant une quittance de son portefeuille, je ne demande pas, *j'exige* à l'instant le

payement de cette dette, faisant toute réserve, en cas de non-payement, à l'égard des entraves que vous avez apportées à l'exercice de mes droits.

— Passons, dit Borghèse ; il n'y a pas d'entraves, nous voilà d'accord. C'est dix mille francs, dites-vous? et c'est pour si peu de chose que vous faites tout ce bruit ?

Elle chercha elle-même dans son portefeuille, d'un air négligé.

— Avez-vous à me rendre? dit-elle.

— Sur combien? dit M. Doucet d'un air étonné.

— *Sur trente mille francs*, reprit Borghèse en touchant légèrement la table du pommeau de sa badine.

Et elle présentait à Doucet un papier ouvert qu'elle tenait avec précaution.

M. Doucet sentit que ses jambes n'étaient plus de force à le porter, et il tomba sur une chaise.

— Si vous n'avez pas d'argent, dit Borghèse, il faut en aller chercher, ou plutôt nous enverrons recevoir la différence.

Le cohéritier avait déjà disparu. Borghèse reconduisit M. Doucet avec une parfaite politesse ; et elle lui disait encore en fermant la porte :

— En affaires, il ne faut jamais se fâcher. Je vous salue avec aménité.

Elle rentra, et trouva madame Wolff assise entre les deux sœurs, qui ne savaient comment exprimer leur reconnaissance.

— Dites-moi, Jeanne, n'ai-je pas été digne de votre homonyme Jeanne d'Arc au camp des Anglais? Ils ont tous mordu la poussière!

— Et qui nous envoie ce secours inespéré? dit Jeanne.

— Votre mère, répondit Borghèse, et, quand vous serez moins troublées, chères enfants, vous lirez les dernières volontés de cette tendre mère, qui veille encore sur vous. C'est Georges qui a fait cette belle découverte en cherchant derrière le portrait que vous lui avez prêté. Mais ne pleurez plus, dit-elle en les embrassant avec effusion, il s'agit de bien autre chose! Voulez-vous entrer dans notre conspiration pour le bonheur de Georges?

— Faites de nous ce que vous voudrez, dit Jeanne, épuisée par tant d'émotions.

— Eh bien, dit Borghèse, Georges n'aura pas manqué à son vœu; mais c'est vous, Jeanne, qui

viendrez l'en relever. Vos jours d'épreuve sont finis. Sa mère veut vous marier aussi vite que possible. Votre appartement, que vous trouverez tout semblable à celui-ci, est prêt dans un corps de logis séparé : vous serez chez vous. Nous sommes venues à cheval, mais nous avons aussi une voiture. Vous allez y faire déposer les objets qui vous sont indispensables pour les premiers jours, et surtout vos dessins et vos peintures ; vous trouverez, du reste, tout disposé pour vous recevoir. Et priez madame Blanchemain, votre bonne voisine, de venir avec vous : vous serez plus rassurées par sa présence jusqu'au grand jour dont nous nous occupons. Mais, surtout, soyons prudentes. Georges ne sait rien, et M. Wolff veut qu'il ait tout le plaisir de cette surprise.

— Anna, dit Jeanne en embrassant sa sœur, crois-tu encore aux pressentiments des jours d'orage?

Elle passa devant le chapelet qui ornait la coupe de cristal et en baisa la petite croix.

— Nous sommes à vous, dit-elle avec gaieté... Allons, Anna, prends-moi ces études et ces couleurs ; je cours chez madame Blanchemain.

Une heure après, les deux jeunes dames et eur bonne voisine étaient en voiture; les deux amazones galopaient à côté.

— Louise, dit Borghèse à son amie, ne vous sentez-vouspas plus heureuse de vous occuper du bonheur des autres? N'est-ce pas vivre, cela?

— Je n'ai jamais passé une meilleure journée, répondit madame Wolff, et vous avez été sublime.

Et elles se réjouissaient de tout l'effet qu'allait produire leur innocent stratagème.

Madame Blanchemain, dans la voiture rapide, croyait faire un beau rêve et faisait mille discours: les deux sœurs se tenaient la main, pensant à leur mère et à Georges, au passé et à l'avenir.

## XXVIII

### ENFIN!

Ce fut vers le soir que l'équipage entra dans l'hôtel par une porte de service. Le dîner était prêt dans l'appartement de Jeanne, lequel, sauf quelques additions indispensables, reproduisait fidèlement les chambres de la maison blanche. Borghèse et madame Wolff restèrent à dîner, et pourvurent à l'installation la plus favorable des nouvelles arrivées.

— Mais ne pouvons-nous, dès ce soir, voir le pauvre exilé? dit Jeanne. Le savoir si près de nous, et encore si malheureux!

— Il serait trop tard, dit Borghèse, et c'est assez d'émotions pour un jour : vous avez grand besoin de repos. Du reste, rassurez-vous, je vais lui porter de bonnes nouvelles, et lui dire que vos peines sont

finies. Dormez, chères enfants, comme dans votre petite maison blanche; vos amis veillent sur vous.

Jeanne et Anna n'essayèrent pas de remercier : un regard, un sourire, une main pressée, exprimèrent toute leur pensée.

Restées seules, elles se mirent à genoux et remercièrent Dieu de ces heureux événements. Elles trouvèrent sur un prie-Dieu la petite croix de diamants attachée au testament de leur bonne mère. Ce testament ne contenait aucunes dispositions financières. Jeanne lut d'une voix tremblante ces quelques paroles, écrites d'une main défaillante :

« Chères enfants, aimez-vous en mémoire de moi, et ne vous quittez *jamais*. Tant que vous serez réunies, je serai au milieu de vous. »

Combien elles furent heureuses d'avoir trouvé dans leur cœur et dans celui de Georges l'accomplissement de cette volonté respectée !

La nuit fut sans sommeil et leur parut éternelle. Elles repassaient dans leur esprit les incidents divers et précipités qui avaient apporté un tel changement dans leur destinée.

Elles étaient debout dès le petit jour ; leur ménage était fait avec autant de soin que dans la

petite maison blanche quand Borghèse entra et demanda si M. Wolff pouvait être introduit.

M. Wolff resta confondu devant cette calme figure de Jeanne, qui lui rappelait trait pour trait l'idéal de son Corrége préféré. Il remercia ces dames de s'être prêtées à ses projets de surprise Il dit toute l'affection qu'il portait au digne Georges et tout ce qu'il voulait faire afin de se l'attacher pour toujours.

— Mais, mademoiselle, ajouta-t-il, votre éloignement nous enlevait la moitié de son cœur, et nous ne pouvions plus nous passer de vous.

On convint que ces dames resteraient dans leur appartement jusqu'à la première entrevue; et M. Wolff, s'amusant beaucoup de l'effet qu'il voulait produire, se retira pour préparer le denoûment, très-facile à prévoir.

Deux heures après, M. Wolff se promenait avec Georges dans le grand jardin anglais de l'hôtel.

— Mon cher Georges, disait-il, voilà plusieurs années que nous travaillons ensemble : j'ai pu apprécier tout votre attachement, tout votre savoir et surtout votre dévouement.

Vous vous êtes occupé de ma fortune, il est

temps que je songe à la vôtre, puisque vous paraissez l'oublier.

Je sais que vous avez quelques économies, je veux les doubler pour vous mettre en position de prendre une part d'associé dans la maison Wolff et compagnie; cela vous convient-il?

— Cher monsieur, dit Georges, mon dévouement vous était acquis, et je n'avais rien à désirer. Je serais donc trop heureux de cette nouvelle marque de votre estime et de votre confiance.

— Eh bien, dit M. Wolff, nous allons en causer sérieusement; asseyez-vous là; je vais chercher un projet de traité que j'ai ébauché, et nous ne serons pas mal ici pour le parcourir.

Georges resta sur un banc du jardin, sous un buisson épais d'acacias et de coudriers adossé au pavillon qui répétait et reproduisait la maison blanche.

Sa rêverie se portait vers ses protégées; il les savait maintenant hors de peine, et il se voyait de plus en plus en mesure d'assurer leur avenir. Son cœur se dilatait dans ces pensées riantes, lorsqu'il crut entendre à travers le feuillage le son d'un orgue d'appartement. Écoutant avec plus d'atten-

tion, il ne tarda pas à reconnaître cette même mélodie plaintive qu'Anna aimait à exécuter et qui lui avait fait tant d'impression, un soir d'été, le soir des adieux, à la maison blanche.

Il se leva, cherchant son chemin dans les buissons épais, et il ne pouvait en croire ses yeux, en trouvant devant lui un pavillon avec la salle basse, les rosiers blancs qui tapissaient le rez-de-chaussée et couraient embrasser les fenêtres du premier étage, enfin l'imitation parfaite du lieu que sa pensée lui représentait sans cesse.

La fenêtre de la salle basse s'ouvrit.

— Eh bien, dit une voix connue, comme vous passez fier, monsieur Georges! vous ne voulez donc pas déjeuner avec nous?

— Vous ici, chère madame Blanchemain! suis-je devenu insensé? parlez encore. Je rêve sans doute, et je crains le réveil.

— Si vous rêvez tout éveillé, ce n'est pas ma faute, dit madame Blanchemain en ouvrant la porte, nous avons déménagé, voilà toute l'affaire.

Georges entra, les yeux fixes. « Prenez garde, dit-il, c'est dangereux, ce que vous faites là; la joie me fait peur. » Et il regardait cette salle à

manger, si pareille à celle où il avait passé d'heureux instants, et il regardait madame Blanchemain, qui lui demandait la permission de continuer le ménage de ses serins.

— Mais oui, dit-elle, il paraît que vous ne vouliez plus venir nous voir; et alors nous avons pris un logement par ici.

— *Nous?* dit Georges; elle est donc avec vous?

— Eh! que n'y allez-vous voir? dit madame Blanchemain, n'entendez-vous pas sa sœur au piano?

— De grâce, montez avec moi, chère madame Blanchemain, je puis à peine me soutenir.

— Venez, enfant, dit madame Blanchemain, et apprenez à supporter la joie comme il vous faudra peut-être un jour supporter le malheur.

Ils montèrent le petit escalier, frappèrent à la porte.

— Entrez, dit une voix joyeuse.

Jeanne, entourée de ses études, était assise à sa table à ouvrage; un splendide bouquet était devant elle.

— *Enfin!* dit Jeanne en se levant et en allant au-devant de Georges.

Qui oserait décrire ces instants d'épanchement et d'effusion pendant lesquels deux âmes pures se confondent dans un même sentiment, et oublient leurs souffrances dans un sourire?

Madame Blanchemain les laissa dans cette muette contemplation.

— Vous avez trop souffert! dit Georges.

— Vous aussi, dit Jeanne; mais, chacun de notre côté, nous avons suivi la voie du devoir, et Dieu a eu pitié de nous.

On les laissa quelque temps échanger ces douces paroles; puis Anna, puis leur amie Borghèse, madame Wolff, M. Wolff, les entourèrent. On vint avertir que le déjeuner était servi chez madame Blanchemain.

— Comment, Georges, dit M. Wolff, je vous donne rendez-vous pour parler d'affaires, et je vous trouve en conversation avec des voisines! Enfin nous y reviendrons : à demain les affaires sérieuses!

Puis il lui remit une lettre de sa mère, qui l'informait qu'elle viendrait dans quelques jours pour assister à son mariage.

Georges se jeta en pleurant dans les bras de

M. Wolff; il n'avait pas assez de mains pour répondre aux témoignages d'amitié de tout le monde, et c'est ainsi que, pour les fiançailles, on pendit la crémaillère dans la nouvelle maison blanche.

# XXIX

## LA RESTITUTION

C est dans la petite église de Saint-Germain que Jeanne et Georges voulurent être unis sans aucune cérémonie. Ils avaient à peine fait quelques invitations, mais bien des amis inconnus s'intéressaient au dénoûment de leur simple histoire.

Quand ils passèrent sous le péristyle, Georges prit l'eau bénite, et, l'offrant à Jeanne ·

— Vous souvenez-vous? lui dit-il.

Elle répondit par un regard.

Ce fut devant la chapelle de la Vierge qu'ils voulurent s'agenouiller. C'était là que Georges était venu prier, le premier jour, pour le succès de son entreprise.

Jeanne n'avait pas l'air emprunté et timide que se donnent quelques vierges conduites à l'autel;

elle n'avait pas non plus l'air enjoué et sans façon que prennent quelquefois les jeunes dames pour cacher leur embarras ; sa charmante figure avait le calme et la sérénité du devoir accompli.

Sa taille, flexible comme un brin d'herbe, ne laissait voir, même en ce jour solennel, la trace d'aucune contrainte.

Sa toilette de mariée était des plus simples, et n'avait de remarquable qu'une admirable couronne de roses des bois qui paraissaient vivantes. Dans le bouquet symbolique qui tremblait à sa ceinture, l'œil était attiré par une églantine penchée ; elle laissait voir, au fond de son calice légèrement teinté, une belle larme de rosée qui n'était autre qu'une perle fine ; c'était un cadeau de madame Wolff. La croix de diamants, souvenir de famille, était suspendue au cou de Jeanne par un ruban de velours noir, et, — pour tout dire, la pauvre *épingle*, n'avait pas été oubliée : elle reposait tout heureuse sur le sein de la mariée.

On regardait beaucoup Jeanne, et elle supportait très-bien tous les regards, répondant par un signe amical aux personnes qu'elle reconnaissait.

— Elle n'a rien, disait une mère à sa fille.

— Il prend donc les deux sœurs? dit une autre dame.

— C'est bien ce qu'il avait de mieux à faire, reprit une voisine, car l'une ne saurait vivre sans l'autre.

— Le bon Dieu les bénira, disaient de pauvres gens que Georges n'avait pas oubliés...

Une musique harmonieuse vint imposer silence à ces menus propos qui sont l'appoint accoutumé de ces cérémonies. Il ne fut pas difficile à Georges de reconnaître que l'habile Borghèse avait voulu élever vers le ciel ces chants pieux pendant que le prêtre bénissait leur union.

Tout le monde s'inclinait dans le recueillement, sous l'influence de ces accents si purs qui répondaient aux sentiments des fidèles réunis dans la petite église : chacun prenait sa petite part de ce bonheur.

Le bon abbé R..., confident des intimes pensées de Jeanne, adressa à l'assemblée une allocution touchante et ingénieuse. Il avait pris pour texte ces paroles évangéliques : CHERCHEZ ET VOUS TROUVEREZ ; et, bien que le prêtre restât dans les généralités morales et s'abstînt avec convenance de toute

allusion aux aventures des jeunes mariés, l'auditoire attentif se souvenait de tout ce que Georges avait su *trouver* par son esprit d'étude et d'observation, depuis une épingle jusqu'à la digne femme qu'il était venu demander à Dieu à cette même place, et qu'il ramenait aujourd'hui devant l'autel de la Vierge.

Les voitures attendaient ; on repartit pour Paris après avoir échangé les plus tendres adieux avec quelques amis qu'on se promettait de revoir.

M. Wolff, qui avait voulu conduire Jeanne à l'église, présidait au festin qui fut donné dans son hôtel. Il avait à sa droite la mariée, et à sa gauche la bonne mère de Georges, tout heureuse du bonheur de son fils bien-aimé.

Georges était placé entre mesdames Wolff et Borghèse, les deux fées bienfaisantes qui avaient préparé cette mise en scène ; la bonne madame Blanchemain était rayonnante.

Lorsque Georges se trouva dans la petite chambre de Jeanne, elle se pencha sur son épaule. « Reprenez cette épingle, lui dit-elle à voix basse, elle est bien à vous. » Et la nuit enveloppa de ses voiles les souvenirs de cette heureuse journée.

## XXX

### POST-SCRIPTUM

C'est ainsi que moi, la *pauvre petite épingle*, je rentrai au pouvoir de mon cher et ancien maître.

L'accroissement de sa fortune lui aurait permis une plus riche résidence d'été, mais il acheta de la bonne madame Blanchemain et il voulut conserver intacte la petite maison de Saint-Germain.

Si on demande comment j'ai pu raconter tant de circonstances auxquelles je n'ai pas assisté, il faut admettre, pour ma justification, que tous les événements de cette simple histoire ont été souvent répétés et commentés devant moi dans le jeune ménage.

Et aujourd'hui voulez-vous savoir encore où je

repose? Reportez-vous à la petite chambre dont la vue s'étend sur l'horizon lointain, dont la fenêtre est couronnée de roses.

Un berceau est au milieu de la chambre, et autour du berceau chacun regarde en silence un bel enfant qui dort. Georges tient la main de Jeanne; Anna, la seconde mère du petit ange, s'occupe des mille détails de la maison. « Ce sera tout le portrait de Jeanne, » dit madame Blanchemain en savourant une prise avec satisfaction.

Et moi, pauvre petite épingle, j'attache le maillot bien blanc de l'enfant qui dort.

Mais ne me demandez rien de plus ! Nous quittons nos amis à l'apogée du bonheur que le sage peut rêver. Ces délicieux instants sont de courte durée; il faut prévoir que le malheur, hôte inévitable, garde tous ses droits, et l'épingle qui entend les battements de ce petit cœur, gage de l'avenir, la pauvre épingle — attachera peut-être un jour un triste linceul !

Cependant, dans toute fable, il y a une moralité; cherchons donc celle qu'on pourrait tirer de cette véridique histoire.

Si Georges n'avait pas aimé et respecté son père,

il n'aurait pas tenu à suivre, en mémoire de lui, ses prescriptions les plus insignifiantes, et il ne se serait pas baissé pour ramasser une épingle.

S'il n'avait pas recueilli cette épingle sur sa manche, il n'aurait pas intéressé M. Wolff.

S'il n'avait pas eu le goût du beau et du bon, il n'aurait pas rencontré dans un musée de Munich l'image de celle que l'avenir lui réservait.

S'il n'avait pas acquis de l'expérience dans les œuvres d'art, il n'aurait pas été envoyé au Jardin des Plantes, il n'aurait pas trouvé sur son chemin celle-là même dont l'image et le souvenir occupaient déjà sa pensée.

S'il n'avait pas été un honnête et aimable garçon, il ne se serait pas concilié l'amitié toute fraternelle de cette Borghèse si dévouée qui le conduisit comme par la main.

S'il avait cédé son épingle à la fantaisie d'une belle dame, il n'aurait pu la prêter à sa charmante inconnue, ni former ce premier lien fragile qui commença à attacher ces deux destinées.

S'il avait cherché son plaisir, et s'il ne s'était appliqué à étudier une langue étrangère, il n'aurait peut-être pas été en Amérique, et il n'aurait

pas trouvé à l'autre bout du monde le moyen d'être utile à ses protégées.

S'il avait exigé la pauvre épingle, alors qu'il fallut, pour obéir à Jeanne, se soumettre à ce pénible exil, il eût été moins digne d'elle.

S'il n'avait passé dans l'église en entrant à Saint-Germain, peut-être il n'eût pas trouvé celle que son cœur cherchait, ou du moins il ne serait pas entré chez elle avec une si pieuse pensée.

Et à quoi a tenu tout cela?

A UNE ÉPINGLE.

# TABLE


Envoi. . . . . 1
I. La Naissance. . . . . 5
II. L'Entrée dans le monde. . . . . 7
III. Grandeur et Décadence. . . . . 8
IV. L'Épreuve. . . . . 14
V. D'ou nous venons. . . . . 19
VI. Le Progrès. . . . . 23
VII. Le Grand Monde. . . . . 26
VIII. La Galerie de tableaux. . . . . 33
IX. L'Apparition. . . . . 44
X. La Gageure. . . . . 48
XI. L'Antiope. . . . . 54
XII. Le Malheur. . . . . 64
XIII. Le Départ. . . . . 75
XIV. Le Voyage . . . . . 79

XV. Diplomatie. . . . . 81
XVI. La Commande. . . . . 88
XVII. Une Mère. . . . . 111
XVIII. Déja ! . . . . . 119
XIX. Interprétation. . . . . 128
XX. Une Amie. . . . . 131
XXI. Un Bout de chemin. . . . . 139
XXII. L'Exil. . . . . 151
XXIII. La Faiblesse. . . . . 158
XXIV. Mantes la jolie. . . . . 172
XXV. Le Portrait. . . . . 180
XXVI. Le Complot. . . . . 186
XXVII. La Justice. . . . . 191
XXVIII. Enfin ! . . . . . 207
XXIX. La Restitution. . . . . 215
XXX. Post-scriptum. . . . . 219

W 43

— IMP SIMON RAÇON ET COMP., 1, RUE D'ERFURTH.

Deacidified using the Bookkeeper process.
Neutralizing agent: Magnesium Oxide
Treatment Date: Feb. 2008

**Preservation Technologies**
A WORLD LEADER IN COLLECTIONS PRESERVATION
111 Thomson Park Drive
Cranberry Township, PA 16066
(724) 779-2111

THE LIBRARY OF CONGRESS

WERT
BOOKBINDING
Grantville, Pa.
Jan. - Feb. 1989
We're Quality Bound